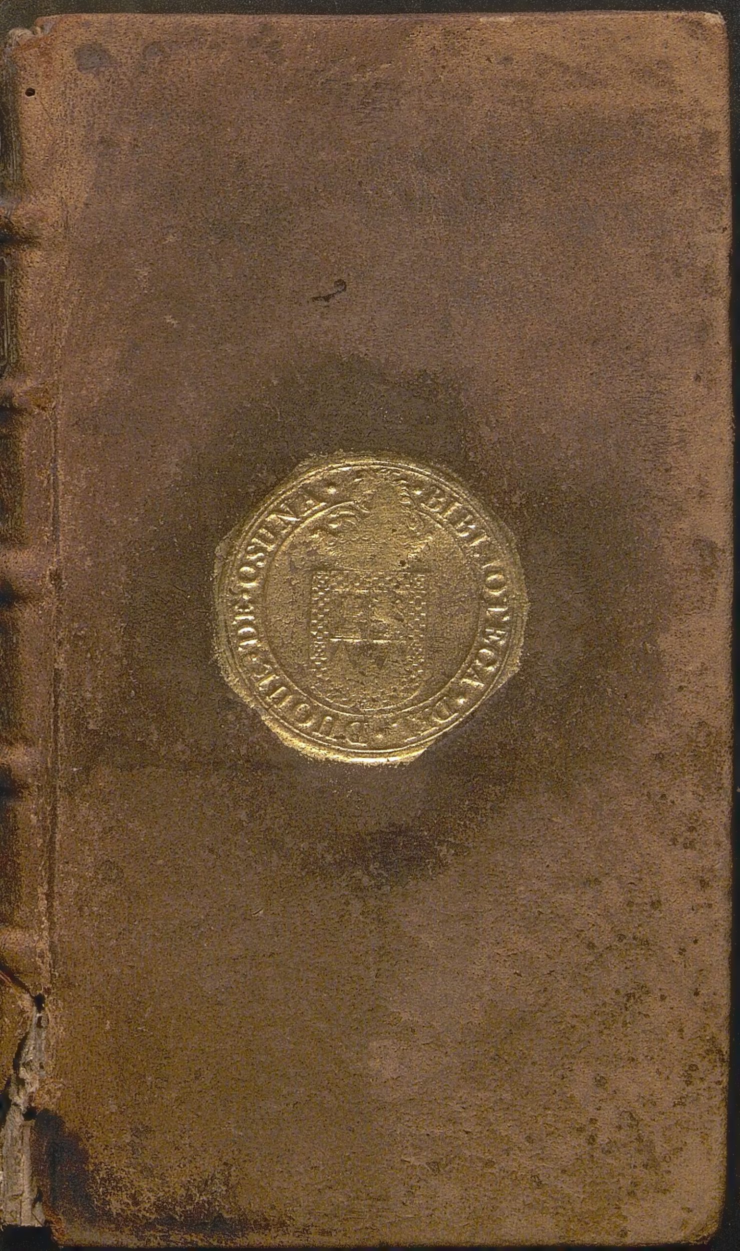
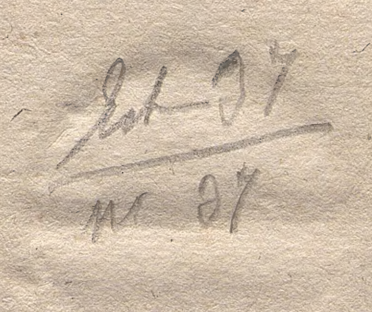

BIBLIOTECA · D · DUQUE · DE · OSUNA



# OEUVRES DIVERSES DE Mr. DE SEGRAIS.

*SECONDE PARTIE.*

Qui contient ſes Eglogues ; l'Amour gueri par le Tems, Opera ; l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie, & l'Hiſtoire de l'Iſle Imaginaire.



A AMSTERDAM.
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. XXIII.

# CLIMENE.

## EGLOGUE I.

### A MONSIEUR

*Le Marquis de Montausier.*

TYRCIS mouroit d'amour pour la belle CLIMENE,
Sans que d'aucun espoir il pût flater sa peine.
Ce Berger accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui :
Errant à la merci de ses inquietudes,
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes :
Et des tendres accens de sa mourante voix
Il faisoit retentir les Rochers & les Bois.
CLIMENE, disoit-il, ô trop belle CLIMENE !
Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine,
Que ces Chênes hautains, & si verds & si beaux,

Des humides Marais surpassent les Rozeaux.
Vôtre divin Esprit, vôtre beauté divine,
Du plus pur sang des Dieux marquent vôtre origine :
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'eut jamais, tant que vous, d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez vos yeux les Forêts reverdissent ;
Où vous disparoissez toutes choses languissent ;
Les Fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le Printems n'est point où l'on ne vous voit pas.
Qui n'admire le lustre, & la fraîcheur des Roses,
Aux Roses, qu'a l'Amour sur vos levres écloses ?
Où peut-on voir, qu'en vous, ces Oeillets & ces Lys,
Qui paroissent toûjours nouvellement cueillis ?
Mais, plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent miserable ;

Si vous considerez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
De vôtre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche & molle ;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé,
Ce qu'une eau claire & vive est au Cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
Mais toûjours vos rigueurs me déclarent la guerre :
Et ce qu'à nos Troupeaux est la fureur des Loups,
Ce qu'est à nos Vergers l'Aquilon en courrroux,
Ce qu'à nos Epics murs est la pluye orageuse,
Telle est vôtre colere à mon ame amoureuse.
Je ne m'en dedis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assûroit d'un empire plus doux ;
Et je me sens si las de vôtre tyrannie,
Que presque j'ai regret à la fiere Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux ;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'Onde,

Qu'elle soit brune encore, & que vous soyez blonde.

Helas ! de vains desirs si long-tems enflâmé,
Faut-il toûjours aimer où l'on n'est point aimé ?
Helas ! de quel espoir est ma flâme suivie,
Si lorsque dans les pleurs je consume ma vie :
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux ?
En mille & mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau Nom sur l'écorce des Hêtres ;
Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour :
Helas ! sans qu'elle y songe ainsi croît mon amour !
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah ! si du même trait dont mon cœur est blessé . . .
Mais ne poursuivons point ce discours insensé.

Je ſerai trop heureux, belle & jeune CLIMENE,
S'il vous plaît ſeulement conſentir à ma peine.
N'ai-je point quelque Agneau dont vous ayez deſir ?
Vous l'aurez auſſi-tôt ; vous n'avez qu'à choiſir ;
Et ſi Pan le défend de tout regard funeſte,
Aux yeux des Enchanteurs j'abandonne le reſte.
Pan a ſoin des brebis, Pan a ſoin des Paſteurs,
Et Pan me peut vanger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le ſçais, il aime ma Muſette,
De mes ruſtiques airs aucun il ne rejette :
Et la chaſte PALLAS, race du Roi des Dieux.
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Des grandes Deïtez Pallas la plus aimable,
La plus victorieuſe, & la plus redoutable.
Par elle, ſous le frais de ces jeunes Ormeaux,
Je puis quand il me plaît enfler mes chalumeaux,
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,

Quoiqu'on ne dût chanter que ſa gloire
immortelle,
Et que je doive encore à ſa ſeule bonté
Cette délicieuſe & douce oiſiveté.
Sous ces feüillages verts, venez, venez
m'entendre,
Si ma chanſon vous plaît, je vous la veux
apprendre,
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre
autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit
tant.
Si vous vouliez venir, ô miracle des Belles,
Je vous enſeignerois un nid de Tourterel-
les:
Je vous les veux donner pour gage de ma
foi;
Car on dit qu'elles ſont fidelles comme
moi.
CLIMENE, il ne faut pas mépriſer nos
Bocages:
Les Dieux ont autrefois aimé nos Pâtura-
ges,
Et leurs divines mains aux rivages des eaux,
Ont porté la Houlette & conduit les trou-
peaux.
L'aimable Deïté qu'on adore en Cythere
Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere:
Helene aima Paris, & Paris fut Berger,

Et Berger on le vit les Déesses juger.
Quiconque sçait aimer peut devenir aimable.
Tel fut toûjours d'amour l'arrêt irrévocable.
Helas ! & pour moi seul change-t-il cette loi ?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.
Genereux MONTAUZIER, dont l'ame vigilante,
Assûre le repos des Bergers de Charante ;
Quoi des Lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des Lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné ;
Daigne pour un moment, sur cette fraîche rive
Oüir de mon Berger la Musette plaintive.
Ainsi tout l'Univers de JULIE & de toi
Entende la loüange & l'aime comme moi.





# TIMARETE.

## EGLOGUE II.

### *A MADEMOISELLE de Rambouillet.*

CLARICE aime mes vers, faiſons-en pour CLARICE.
Qui peut rien refuſer au beau ſang d'ARTENICE?
Le beau nom d'ARTENICE a volé juſqu'aux Cieux,
Le beau nom de CLARICE eſt aimé de nos Dieux:
Ses charmes ſont puiſſans, ſon ame eſt noble & belle,
Elle a tout ce qui rend ARTENICE immortelle:
Juſte arbitre du chant des plus fameux Bergers,
Comme elle, elle eſt celebre aux Climats étrangers.
Doncques, ô digne ſang d'une divine Mere,

Soit qu'au tranquille frais d'un Antre solitaire,
Le grand Pasteur de l'Orne au chant si renommé,
Tienne vos sens ravis,& vôtre Esprit charmé ;
Soit qu'aux bords émaillez d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce Berger de Seine,
De ce galand Berger, en qui furent toûjours
Avec les jeunes Ris, les folâtres Amours ;
Ou que vous admiriez la celeste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie :
Quittez pour un moment des entretiens si doux,
Ecoutez les ennuis d'un pauvre Amant jaloux,
Ecoutez les ennuis d'une aimable Bergere.
Aux Rivages de Loin sur la verte fougere
Timarete aux Rochers racontoit ses douleurs,
Et le triste Eurilas soupiroit ses malheurs :
Tous deux ( Dieux ! que ne peut l'aveugle jalousie ! )
L'un pour l'autre troublez de cette frainaisie,
Abandonnoient leur ame à d'injustes soupçons,



Qu'ils faiſoient même entendre en leurs
douces Chanſons.
Echo les rediſoit aux Nymphes du Bocage:
Un vieux Faune en rioit dans ſa Grotte
ſauvage ;
Tels ſont les jeux d'Amours, diſoit-il, &
jamais
Ces guerres ne ſe font, qu'on n'en vienne
à la Paix.
Eurilas commença ſur ſa douce Muſette.
A ſon chant répondoit la belle Timarete :
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux
ſouci.
La Muſe Paſtorale aime qu'on chante
ainſi.

## EURILAS.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde,
Et ne ſors plus pour moi, beau Soleil, hors
de l'Onde :
Une Ombre du Cocyte eſt moins ombre
que moi.
Si j'en veux croire au moins ce fleuve où
je me voi,
A ma pâle couleur, à mon viſage blême,
On voit moins que je vis, qu'on ne peut
voir que j'aime :
Et que pour trop aimer je ſouffre dans
mon ſort

Une douleur ſemblable aux douleurs de la
mort.
Que veux-je faire auſſi de ma mourante
vie ?
Et de quel bien jamais peut-elle être ſuivie?
Puiſque j'éprouve, enfin d'amour tout con-
ſumé,
Qu'il eſt un plus grand mal, que n'être
point aimé.
Helas ! qui ſçait aimer, ſçait que ce mal
extrême
Eſt d'en ſçavoir un autre aimé de ce qu'il
aime.

TIMARETE.

Di plûtôt que ce mal, ô volage Eurilas !
Eſt de ſe croire aimée, & de ne l'être pas.
Clair Ruiſſeau, déſormais remonte vers
ta ſource ;
Change, Pere du jour, ton ordinaire
courſe ;
Un plus grand changement m'a ravi mon
Berger :
Il n'eſt rien après lui qui ne puiſſe changer.
Voilà cette ſiniſtre & funeſte avanture,
Dont m'a cent fois donné le malheureux
augure
Du haut de ce vieux chêne un Corbeau
croaſſant,

Que m'exprimoit ſi bien, par ſon cri gemiſſant,
La chaſte Tourterelle en cent lieux rencontrée,
Toûjours triſte, & toûjours de ſon Pair ſeparée.

EURILAS.

Timarete à Damon a pû donner ſon cœur?
A Damon Timarete? ô! le digne vainqueur!
Amans, jamais de rien ne perdez l'eſperance;
Amans, jamais en rien ne prenez d'aſſûrance.
Les Tygres ſous le joug aux Bœufs s'acoupleront;
La Biche & l'Ours affreux déſormais s'aimeront;
L'amoureuſe Colombe au Hibou voulant plaire
Deviendra comme lui nocturne & ſolitaire;
Et par la Paix unis, nos Loups, & nos Agneaux,
Enſemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARETE.

Telle que ſe fait voir, de fleurs chargeant ſa tête,

Une blonde jeuneſſe au beau jour d'une
Fête,
Quand le prix de la Dance, & le ſon des
Haubois,
L'attire des Hameaux à l'ombrage des
Bois ;
Amour de tout le Cercle écarte la triſteſſe;
Amour y fait regner l'innocente allegreſſe;
Seule elle eſt en tous lieux, ſeule de toutes
parts
Elle anime les ſens, brille dans les regards.
Telle on me vit toûjours, ( ô memoire
affligeante ! )
Tandis que d'Eurilas je crus l'amour conſ-
tante.

EURILAS.

Comme on voit quelquefois par la Loire
en fureur
Perir le doux eſpoir du triſte Laboureur,
Lorſqu'elle rompt ſa Digue, & roule avec
ſon Onde
Son ſterile gravier ſur la plaine feconde ;
Ainſi coulent mes jours depuis ton chan-
gement,
Ainſi perit l'eſpoir qui flatoit mon tour-
ment.

## TIMARETE.

Quel de vous, ô grands Dieux ! m'a pû faire l'outrage
De rendre mon Berger inconſtant & volage ?
O Pan ! n'eſt-ce point toi ? Souvent ſous ces Ormeaux
J'ai preferé ſa voix à tes doux chalumeaux.

## EURILLAS.

Cypris, c'eſt toi qui rens ma Bergere infidelle :
J'ai juré mille fois que tu n'es pas ſi belle.

## TIMARETE.

Garde pour Araminte un ſi flateur diſcours ;
Araminte ta vie & tes ſeules amours :
Moins qu'elle, avoit d'attraits la Reine de Cythere ;
Nul eſprit que le ſien n'eſt digne de te plaire ;
Ajoûte & dis auſſi, qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURILAS.

Et la ſainte amitié qu'à Daphnis j'ai promiſe,
Te doit contre Araminte aſſûrer ma franchiſe :
Araminte eſt pourtant le chef-d'œuvre des Cieux,
A qui n'a jamais vû ta bouche ni tes yeux.
Comme en hauteur ce Saule excede ces Fougeres,
Araminte en beauté ſurpaſſe nos Bergeres;
Mais autant ſa beauté cede à tes doux attraits,
Que cederoit ce Saule aux hauts Pins des Forêts.

TIMARETE.

Mais auſſi digne Ami, qu'Amant ſûr & fidelle,
Tu peux ſeule m'aimer, & te plaire avec elle ?

EURILAS.

Mais quoique cent remords me veüillent revolter,
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter ;

Et quand j'en concevrois la coupable pensée,
Le pourrois-je obtenir de mon ame insensée ?

TIMATETE.

Que n'es-tu moins trompeur. . . . . Que veux-je dire ? ô Dieux !

EURILAS.

Que n'ai-je pû cent fois vous dedire mes yeux ?

TIMARETE.

Qu'ont-ils vû ? si ce n'est, que jeune & sans malice,
D'un trop rusé Berger j'ignorois l'artifice ;
Credule, jusqu'à croire à tous ces vains discours,
Et qu'il étoit encor d'éternelles amours.

EURILAS.

Damon de ces erreurs t'a bien désabusée,
Damon dont la Musette est par tout méprisée.

TIMARETE.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,

C'en eſt aſſez & trop pour ne plus rien aimer.

EURILAS.

Pour ne plus rien aimer ? Ah ! Bergere inhumaine,
Penſe-tu me cacher la moitié de ma peine?
Ah! mon Rival n'a point d'auſſi malheureux jours :
Fais qu'il ſoit vrai pourtant, ô Mere des amours ;
Et ſur ton ſaint Autel dès demain en revanche,
Je t'offre les petits de ma Colombe blanche ;
Et ſi la Belle un jour me voit d'un œil plus doux,
Je t'offre encor la Mere, & ſon fidelle Epoux.

TIMARETE.

La voix de mon Berger vaut mieux que le ramage,
Qu'au Printems fait oüir le Roſſignol ſauvage ;
De l'importun Damon les aigres Chalumeaux
Ont preſque deſerté nos aimables Hameaux ;

Mais lors que mon Berger ſe rend dérai-
ſonnable ,
A ſa divine voix Damon eſt préférable.

EURILAS.

On aimeroit de toi juſques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer ſans en être jaloux.

TIMARETE.

Que mon ame à t'ouïr trouveroit de dé-
lices
S'il ne falloit ſouffrir tes injuſtes caprices.

EURILAS.

Bons Dieux ! qu'il faut de fois te haïr en
un jour ,
Quand on te veut aimer de toute ſon
amour.

TIMARETE.

Que la foi d'un Amant eſt trompeuſe &
legere !

EURILAS.

En eſt-il dans le cœur d'une jeune Ber-
gere ?

TIMARETE.

A ce que dit Philis, ſçavante ſur ce point,
Tout mal a ſon remede, Amour ſeul n'en a point.

EURILAS.

On a beau murmurer; quelque deſſein qu'on faſſe,
Tout le tems eſt perdu, qui ſans aimer ſe paſſe.

TIMARETE.

On dit que je ſuis belle, & je ne le croi pas;
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmans appas?
Cephale aimoit Procris, l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les Cieux pour courre après Cephale.

EURILAS.

Tes yeux, quand plus ſerains tu me les laiſſe voir,
D'un ſeul de leurs regards r'animent mon eſpoir.
Ta bouche fait bien plus; un mot qu'elle veut dire

Au plus fort de mes maux appaiſe mon martyre.

## TIMARETE.

Menalque & Lycidas ont ſçû faire des Vers
Dignes d'être chantez par cent Peuples divers
Mais mon jaloux Berger, ſous ce vieux Sicomore
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux encore.

## EURILAS.

Un Zephire plus lent agite ces Rozeaux,
Il ſort un vif éclat du criſtal de ces eaux,
L'air devient pur & net, ma divine Bergere,
Si j'en croi ces Objets, appaiſe ſa colere.
De ces prompts changemens les ſignes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux eſt parti de ſes yeux.



# AMIRE.

## EGLOGUE III.

### A MADEMOISELLE De Vertus.

TANDIS que je vai voir mon adorable Amire,
Garde bien mes Troupeaux, mon fidéle Tityre.
L'Astre heureux & brillant de la Mere d'Amour,
De l'Aurore vermeille annonce le retour :
Il est tems de partir, adieu mon cher Tityre,
Garde bien mes troupeaux, je vole vers Amire.
Soit, quand je reviendrai, tout le Ciel en courroux,
S'il me donne en allant un tems serain & doux :
Pourveu qu'enfin j'arrive, & qu'au moins je la voïe;
Que je meure aussitôt, je mourrai plein de joïe.

Qui peut en être vû d'un regard amoureux,
Ne peut jamais avoir un deſtin malheureux.
Que fait-elle à preſent ? De quoi s'entretient-elle ?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette Belle ?
Sera-ce ſous ces Pins aux rameaux toûjours verds,
Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers ?
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
Où je lui découvris mon amoureuſe peine?
Et que doit mieux ſentir un véritable amour,
Ou l'ennui de l'abſénce,ou l'aiſe du retour?
Enfant,maître des Dieux,qui d'une aile legere
Tant de fois en un jour voles vers ma Bergere,
Dis lui combien loin d'elle on ſouffre de tourment ;
Va,dis lui mon retour,puis reviens promptement
( Si pourtant on le peut quant on s'éloigne d'elle )
M'apprendre, comme elle a reçû cette nouvelle.

O Dieux que de plaiſir ! ſi quand j'arriverai
Elle me voit plûtôt que je ne la verrai,
Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant : c'eſt lui, c'eſt lui-même ſans doute,
Pour deſcendre en la rive elle ne fait qu'un pas ;
Vient juſqu'à moi peut-être, & me tendant les bras,
M'accorde un doux baiſer de ſa bouche adorable,
Baiſer frivole & vain, & pourtant delectable,
Et qui marque ſi bien à mes douces langueurs
L'ineſtimable prix des plus grandes faveurs.
Inutiles penſers, ou peut-être menſonges!
Un Amant ſans dormir ſe forme bien des ſonges.
Qui ne ſçait que tout change en l'Empire amoureux ?
Et qui peut être abſent, & s'eſtimer heureux ?
Mais pourquoi s'affliger d'une crainte mortelle,
Pouvant tout eſperer de mon amour fidéle?

Eſpoir qui ſeul fais vivre un malheureux
Amant,
Ne m'abandonne pas en cet éloignement;
Tu pourrois adoucir la plus cruelle abſence,
Si tu ne venois point avec l'impatience.
Que loin de ſa Bergere on ſent durer les jours;
Et qu'auprès d'elle auſſi les plus longs ſemblent courts:
Aſſis tous deux à l'ombre au pied de ce grand Hêtre,
Où par ſon jugement ma Muſette champêtre
Sur nos jeunes Bergers la Guirlande gagna,
Lorſqu'un ſi grand dépit Alcandre en témoigna,
Chante, me dira-t-elle, & ne ceſſe de dire
La chanſon que tu fis pour ta fidéle Amire:
Ton chant me charme plus que celui des Oiſeaux,
J'aime moins que ta voix le doux bruit des ruiſſeaux.
Alors la regardant, & la voyant ſi belle,
Amour m'échauffera d'une flâme nouvelle:
Peut-être auſſi qu'alors Amour la touchera;
Elle voudra répondre, & ſa Chanſon ſera:
*Qui chantera, Berger, ſi ton Iris ne chante?*
*Iris,*

*Iris, dont ton amour rend l'ame si contente.*
Elle accompagnera l'aimable nom d'Iris
D'un regard languissant, d'un gracieux souris,
Interpretes du cœur, qui sembleront me dire :
( Sans la peur de rougir elle auroit dit Amire. )
Ainsi puisse couler le reste de mes jours,
Adorant son visage, admirant ses discours :
O les discours charmans ! ô les divines choses !
Qu'un jour disoit Amire en la saison des Roses.
Doux Zephirs qui regniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portates-vous rien aux oreilles des Dieux ?
Tels étoient les pensers de l'amoureux Cleandre,
Retournant vers les bords du Celtique Meandre ;
Car quiconque a vû l'Orme aux tortueux detours,
Au Meandre fameux a comparé son cours.
Daignez prêter l'oreille à ma Muse rustique,
Digne Sang de nos Dieux, & des Dieux d'Armorique,

Dont toutes les Vertus ont le grand cœur
orné,
A qui jusqu'à leur nom elles ont tout donné.



# AMINTE.

## EGLOGUE IV.

### A MADAME

*La Marquise de Gamache, sous le nom de Silvie.*

QUE ferois-je sans vous, ô mes doux Chalumeaux!
Au frais délicieux que font ces verts Rameaux?
Car qu'est-ce qu'un Berger sans sa douce Musette?
Chantons donc, & disons ma triste chansonnette.
Aminte qui l'ouit m'en vit d'un œil plus doux,
Et l'insensé Damon en paroissoit jaloux.

Pendant que de ces Monts les Echos vont l'aprendre,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre :
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois :
Elle passe & s'enfuit;& cependant la Belle
Veut toûjours être vûë, & qu'on coure après elle.
Chantons doncques, Silvie au moins m'écoutera,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste, ni legere;
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune Bergere;
A son aimable esprit, à ses charmes puissans
Un de nos plus grands Dieux a donné de l'encens;
Elle aime de Pallas la Deïté suprême,
Et sur tous les Bergers j'aime celui qu'elle aime.
Silvie, écoutez-moi, venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces Aulnes épais,
A present qu'en nos champs tout s'altere & se brûle

Aux regards enflâmez de l'âpre Canicule :
Vous meritez nos airs les plus mélodieux,
Vous en ſçavez chanter qui charmeroient les Dieux.
Ainſi parloit Silvandre aux rivages de Seine.
Le fleuve pour l'oüir couloit doux ſur l'arene.
Tout l'Univers ſenſible à ſon triſte ſouci
S'y montroit attentif, lorſqu'il reprit ainſi:
Aminte, tu me fuis, & tu me fuis, volage,
Comme le Fan peureux de la Biche ſauvage ;
Qui va cherchant ſa mere aux rochers écartez ;
Il craint du doux Zephir les Trembles agitez,
Le moindre Oiſeau l'étonne, il a peur de ſon ombre,
Il a peur de lui-même & de la forêt ſombre,
Arrête, fugitive : & quoi, ſuis-je à tes yeux
Un Tygre devorant, un Lion furieux ?
Ce que tu crains en moi n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend ſi belle ;
Mais il brille en tes yeux, & brûle dans mon cœur :

Ilc auſe ta beauté comme il fait ma langueur ;
Et c'eſt là cet Amour, cette flâme ſi vive,
Qui jette tant d'effroi dans ton ame craintive.
Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toi :
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi :
Encore ſi tu veux, d'un regard, belle Aminte,
Je puis n'y pas trouver une goute d'abſinte.
Bienheureuſe langueur, agréable tourment,
Doux & beaux ſont les jours que l'on paſſe en aimant :
Soit pour ce ſeul plaiſir nôtre verte jeuneſſe,
Et pour les triſtes ſoins la chagrine vieilleſſe.
Voi ce beau jour, Aminte, & voi de toutes parts
Le Soleil l'embraſſer de ſes plus chauds regards ;
Voi l'âpre Moiſſonneur de la plaine ſi belle
Ranger à pleines mains la dépoüille en javelle,
N'eſt-ce pas un avis aux cœurs les plus contens,

Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-tems ?
Et que si l'on ne cüeille & tes Lis & tes Roses,
L'hyver moissonnera de si divines choses ?
La beauté, ce tresor qu'on ne peut estimer,
N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer.
Rien n'est beau qu'en aimant ; & la terre elle même,
Ne dure en sa beauté que quand le Soleil l'aime,
Qu'autant que pour lui plaire étalant ses attraits,
Elle fait reverdir nos Champs & nos Forêts.
Triste est une beauté pour qui rien ne soûpire,
On languit, on se plaint sous l'amoureux empire :
Mais d'être point aimée, & n'aimer rien aussi,
Des soucis de la vie est le plus grand souci.
Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuye,
Celle qui fuit l'Amour, merite qu'on la fuye,
Comme on fuit justement ces climats malheureux,

Dont détourne le Ciel ses regards amoureux.

Quiconque se voudra faire une vie heureuse ;
Que content il s'attache à la vie amoureuse ;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse Cour ;
Qu'il vienne dans ces bois, borné de son Amour
A ses jeunes desirs son ame abandonnée,
Se faire une innocente & libre destinée.

Aminte, arrête un peu, voi sur ce vieux Cormier
Le baiser amoureux du sauvage Ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même desir se fait voir animée :
Peut-on, considerant leur innocent souci
Ne pas dire en soi-même, heureux qui vit ainsi !

Sur ce vert Alizier, voi ces deux Tourterelles,
Se chercher, s'approcher, & tremousser des aîles.
Si l'une des deux fuit ; soudain l'autre suivra ;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage,

Entens de ces oiſeaux l'agréable ramage;
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
Chantez petits Oiſeaux; nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais vôtre amoureuſe plainte.
Chantez petits Oiſeaux; & puiſſai-je toûjours
Avec vous chanter mes fidéles Amours.

# OLIMPE.

## EGLOGUE V.

*A MADAME de Monglat.*

L'Amoureux Eurilas abſent de Timarete
Exprimoit par les ſons de ſa douce Muſette
Combien l'ennui mortel d'un triſte éloignement
Preſſe le tendre cœur d'un véritable Amant,

Quand le beau Lisidor, fameux au bord
de Seine,
Vint chanter avec lui son amoureuse peine.
Son mal n'étoit pas moindre; & l'on en
peut juger :
Il aimoit une Nymphe, & n'étoit qu'un
Berger.
Esclave malheureux d'un desir temeraire,
A la divine Olimpe il s'efforçoit de plaire;
Hélas! c'étoit en vain;& l'aimer & la voir
Fut son plus haut penser, & son plus doux
espoir.
Tous deux Amis parfaits, assis aux bords
de Loire,
Sans contester du chant la frivole victoire,
Contestoient seulement de leurs vives dou-
leurs.
Adorable MONGLAT, jugez de leurs mal-
heurs.
Vos charmes ont causé d'aussi cruelles
peines,
Vous dont la voix s'égale au doux chant
des Sirenes;
Et dont l'aimable esprit, juge des plus
beaux airs,
N'a jamais dédaigné mes rustiques con-
certs,
Ecoutez d'Eurilas la champêtre musette,
Et du beau Lisidor la douce chansonnette.

Sans art ces deux Bergers ſe plaignoient
tour à tour ;
L'art ne ſe trouve point avec beaucoup
d'amour.

## EURILAS.

Timarete s'en eſt allée ;
L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes
pleurs ,
Laiſſe mon ame déſolée ,
A la merci de mes douleurs.
Je n'eſperai jamais qu'un jour elle eût en-
vie
De finir de mes maux le pitoyable cours ,
Mais je l'aimois plus que ma vie ,
Et je la voyois tous les jours.

## LISIDOR.

Lieux ſauvages & ſolitaires ,
De mes triſtes ennuis les ſeuls dépoſitaires,
Antr s affreux , noires Forêts ,
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toûjours pour moi ce tranquile ſi-
lence :
Promettez-moi rochers, d'être diſcrets,
Je viens vous confier le ſecret de ma vie,
Et vous dire qu'Olimpe à mon ame aſſer-
vie :

Olimpe, Reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos Dieux.

## EURILAS.

Ah ! que pour me resoudre à cette triste absence
Mon cœur se fait de violence !
Que je prévoi pour lui de funestes langueurs !
Que ce cruel départ me va coûter de larmes !
Et que j'aurai besoin, dans ces tristes alarmes,
Du souvenir de ses rigueurs,
Pour resister à celui de ses charmes !

## LISIDOR.

Ne craignez point, Beauté, qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche.
Je n'aurai point ouvert la bouche,
Que le trepas ne la vienne fermer :
S'il arrive enfin que mon ame,
Au gré d'un insensé desir,
Accorde un soupir à ma flâme,
Ce ne sera que mon dernier soupir :
Et je ne sçai si dans mon mal extrême,

Je pourrai ſeulement prononcer, *Je vous aime.*

EURILAS.

Qu'en ſes plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'Univers le retour du Soleil,
Et que devant ſon char ſes legeres Suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes:
Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux,
Le Ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

Que la nuit couvrant tout de ſes plus ſombres voiles,
Cache même à nos yeux les plus claires étoiles,
Olimpe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre, & fait reſplendir l'air.

EURILAS.

Belle jeuneſſe de l'année,
Pour moi, ſans ma Bergere, eſt ta beauté fanée:

Son

Son triste éloignement, source de mes douleurs,
Efface de ces Prez les plus vives couleurs.

## LISIDOR.

Un gai Zephire nous caresse,
Tout nous charme, tout plaît, & tout rit dans ces lieux :
Berger, tu crois que l'Hyver cesse,
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle Maîtresse.

## EURILAS.

Ma divine Bergere au moins sçait mes malheurs,
Et sans me voir elle peut voir mes pleurs,
Car mon cœur, qui toûjours avec elle demeure,
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

## LISIDOR.

Je ne puis m'empêcher de voir
Ces beaux yeux qui causent ma peine :
Helas! je ne sçai qui m'y meine,
Mais je n'en reviens point qu'avec le desespoir.

EURILAS.

Un jour aſſis aux bords d'une Onde claire
& nette ,
Où faiſoit un bouquet l'aimable Timarete,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir,
Pourquoi, dis-je , comme Narciſſe ,
Par quelque effet de ton caprice ,
Ne puis-je , Amour, une fleur devenir ?
Quoique pourtant, aimer autant que j'ai-
me ,
Ce ne ſoit point s'aimer ſoi-même.
Lors qu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille ,
De ſa divine main elle me cüeilleroit ,
Et me cüeillant elle me baiſeroit
De ſa bouche vermeille ,
Et ſur ſon ſein , peut être , après ce doux
baiſer ,
Elle me feroit repoſer.

LISIDOR.

Ce jour vraiment fatal à ma Nymphe ſi
belle ,
Que penſant ſur un Cerf ſon javelot lancer,
Ce fer guidé par la Parque cruelle
De Melampe ſon chien fidelle
D'un coup mortel vint le beau corps percer,

Et tout ſon ſang verſer
Aux yeux de ſa chere Maîtreſſe,
Qui pâmoit de triſteſſe :
Ah ! Melampe, dis-je à l'inſtant
D'un ton foible & craintif, mais qu'Olimpe pourtant
Pût aſſez bien entendre,
Et trouver doux & tendre,
Ah ! Melampe, il eſt vrai que ta mort fait pitié.
Mais tu meurs de ta Nimphe ayant eu l'amitié :
Il eſt vrai qu'en ton ſort toute miſere abonde,
Mais il ſera pleuré des plus beaux yeux du monde :
Et j'en ſçai qui mourront d'un ſemblable trepas,
Et plus cruel encor, qui ne le ſeront pas.

J'écoutois leurs chanſons, couché ſur la fougere :
Qu'euſſai-je fait alors, abſent de ma Bergere ?
Plus triſte qu'Eurilas, hélas! peut-être encor
Amant plus inſenſé que le beau Liſidor.
Dès ce tems, d'Eurilas je priſai la Muſette,
J'aimai de Liſidor la douce Chanſonnette.

# URANIE.

## EGLOGUE VI.

### A MONSIEUR

*Le Marquis de Gamache.*

SUr les rives de l'Orne, un Berger amoureux
Songeant aux cruautez de ſon ſort malheureux,
Tourmenté de ſes maux, accablé de ſes chaînes,
Cherchoit une retraite à ſoûpirer ſes peines.
Lorſqu'aveuglé de pleurs, plein de divers ſoucis,
Tous ſes ſens de triſteſſe étouffez & tranſis,
Et guidé ſeulement de ſa douleur profonde,
Il ſe trouva conduit au plus beau lieu du monde.
Dans un bois écarté, dont les ombrages verts
Ne ſentirent jamais la rigueur des Hivers,

Au pied d'un haut rocher, qui semble dans
les nuës
Vouloir cacher l'horreur de ses pointes
chenuës,
Est une grotte sombre, où Nature fait voir
Un essai merveilleux de son divin pouvoir;
Où par mille beautez que sa main liberale
Dans ces aimables lieux confusément étale,
Elle a voulu mõtrer sans étude & sans fard,
Combien ses ornemens sont au-dessus de
l'Art.
C'est là que le Zephir a placé son empire,
C'est dans ce beau sejour que pour Flore
il soupire.
Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
N'y ternissent jamais le bel émail des
fleurs:
Des bruyans Aquilons les rapides haleines
N'y troublerent jamais le cristal des fon-
taines,
Qui sur un gravier d'or font écouler leurs
eaux,
Et proche du rocher forment deux clairs
ruisseaux,
Qui passant au travers de cette grotte ob-
scure,
Mouillent les bords d'un lit de mousse &
de verdure,
Où leur murmure lent invite à sommeiller

Ceux que les plus grands ſoins forceroient
de veiller.

Certes d'un ſi beau lieu les ſecrettes
amorces
Pour charmer les douleurs avoient aſſez
de forces,
Et devoient amoindrir celles de ce Berger :
Mais, las! il n'y venoit qu'afin de s'affliger,
Et cherchoit ſeulement ces belles ſolitudes
Pour ſe donner en proye à ſes inquietudes.

Ce fut-là que d'abord ſon cruel ſouvenir
De tous ſes maux paſſez le vint entretenir,
Lui mit devant les yeux l'hiſtoire de ſa vie,
Avec tous les malheurs dont elle étoit ſui-
vie,
Lui fit voir de ſon ſort l'implacable ri-
gueur,
Ses Troupeaux devorez, ou ſechez de lan-
gueur,
Ses Vergers languiſſans, ſes cabanes brû-
lées,
Ses meilleurs champs en friche, & ſes
moiſſons grêlées,
Et toutefois encore il s'eſtimoit heureux
Tant qu'il ſe vit exemt des ſoucis amou-
reux :

Mais, hélas! quand après tant de ſujets
de plaintes,
Amour, pour lui porter de plus rudes at-
teintes,

Lui mit devant les yeux les celestes apas,
De la rare beauté qui causoit son trepas,
Et lui representa combien peu d'esperance
Devoit accompagner son extrême souffrance ;
Qu'il répandit de pleurs, qu'il poussa de soûpirs !
Enfin gelé de crainte & brûlé de desirs,
Il voulut exprimer sa douleur infinie.
O trop belle!(sans doute il eût dit Uranie)
Mais le puissant respect qui regnoit dans son cœur
Défendit à sa voix de nommer son Vainqueur ;
Et plus cruel encor que son martire même,
Voulut qu'il en celât la violence extrême,
Doutant si ce Rocher, cet Antre,& ces Forêts,
Pour en être temoins étoient assez secrets,
O ! combien en son ame il forma de pensées,
Et combien aussi-tôt en furent effacées !
O ! combien il conçût de funestes desseins,
Qui tous contre sa vie exciterent ses mains!
Certes, de moins de fruits nous enrichit l'Automne,
L'Eté de moins d'épics nos campagnes couronne,
L'Hyver a moins de vents, le Printems moins de fleurs,

Qu'il ne ſentit alors de mortelles douleurs :
De ſombres deſeſpoirs tous ſes ſens occuperent ;
La rage & la fureur à l'envi l'attaquerent,
Et ſon eſprit émû de leurs rudes tranſports
Fut cent fois ſur le point d'abandonner ſon corps.
Il le croyoit du moins, lorſqu'en la forte idée,
Dont ſon amour rendoit ſon ame poſſedée,
Il penſa que ſa Nymphe avec tous ſes apas
Dans ce lieu ſolitaire eut adreſſé ſes pas.
Ses yeux foibles déja de verſer tant de larmes
Crurent être éblouïs de l'éclat de ſes charmes ;
Ses ſentimens perdus, ſes eſprits diſſipez
De leurs perçans rayons crurent être frapez :
Même il s'imagina, que de cet antre ſombre
Leur ſplendeur banniſſoit & la fraîcheur & l'ombre ;
L'air qu'il y reſpiroit lui ſembloit allumé,
Et c'étoit ſes ſoûpirs qui l'avoient enflâmé:
Ce n'eſt pas toutefois qu'en ſon ame inſenſée,

Il osât concevoir la superbe pensée,
Que ce divin objet vint pour la secourir ;
Il crût que ce n'étoit que pour le voir mourir ;
Et dans ce sentiment, prêt à lui satisfaire,
Il pensa qu'il pouvoit, sans craindre sa colere,
Ni sortir du respect, lui tenir ces propos
Souvent entrecoupez de pleurs & de sanglots.

Je meurs, vous le voyez ; & quelque violence
Qui m'oblige sans cesse à rompre le silence,
Si devant vos beaux yeux je ne perdois le jour,
Jamais vous n'auriez sçû l'excès de mon amour.
Ce n'est point par des cris, ce n'est point par des plaintes,
Que mon mal vous fait voir ses sensibles atteintes ;
Je l'ai si bien caché, que malgré son effort,
Il ne s'est découvert qu'en me donnant la mort :
Et quand vous daignerez, Belle, pour qui j'expire,
Comparer mon audace avec mon martire,
S'il m'osa, direz-vous, déclarer son tourment,

Son audace du moins n'a duré qu'un moment ;
Et ſa flâme.... mais las ? vous ignorez encore,
Depuis combien de tems ſon ardeur me devore,
Si ce n'eſt que vos yeux connoiſſant leur pouvoir
Sachent qu'il faut aimer quand on oſe les voir.
Ces beaux yeux ſont ſi clairs,& ſi remplis de flâmes,
Qu'ils peuvent aiſément penetrer dans les ames.
Mais s'ils ont daigné voir ces aimables vainqueurs,
Que j'aimois mieux montrer au milieu des langueurs,
Au milieu des tourmens,des ſupplices, des gênes,
L'excès de mon reſpect, que celui de mes peines;
S'ils m'ont vû ſans eſpoir d'aucune gueriſon,
Idolâtrer mes fers, & cherir ma priſon,
Ils peuvent voir encor mon ame conſumée
Conſerver les ardeurs dont ils l'ont enflâmée,
Mais telles, que ſentant qu'elles me font mourir,

Je l'aime encore mieux que de les amoindrir.

Croyant à ce discours sa bouche criminelle,
Il alloit se jetter aux pieds de cette Belle,
Mais n'embrassant que l'air au lieu de ses genoux.
O mes douleurs! dit-il, où me reduisez-vous?
Ces mots furent suivis d'une mortelle transe
Qui priva ses esprits de toute connoissance;
Il demeura sans voix, sans poux, sans mouvement
Et n'eut point vû finir ce long saisissement,
Si de son cruel sort l'impitoyable haine,
Qui prolonge ses ans pour prolonger sa peine,
Ne l'eût fait vivre encor par un cruel secours,
Si c'est vivre pourtant que mourir tous les jours.

GAMACHES, cher Marquis, dont l'ame noble & belle
M'a toûjours honoré d'une amitié fidelle;
S'il est vrai que le Ciel t'ait fait assez heureux,
Pour n'être point sensible aux tourmens amoureux,
Donne quelques soûpirs aux cruelles atteintes

Que dans ces triſtes Vers ma Muſe t'a dépeintes :
Et ſi ton cœur s'émeut aux maux de mon Berger,
Que ce ſoient les derniers qui puiſſent t'affliger !



# LA PAIX.

## EGLOGUE VII.

### *ACANTE ET EURILAS.*

### EURILAS.

ACANTE, il eſt donc vrai, qu'encore à cette fois
Les Amours fugitifs reviennent dans nos Bois;
Que le bruit enroüé des Guerrieres Trompettes
Cede aux ruſtiques ſons de nos foibles Muſettes.
Acante tu le ſçais, car le grand Apollon
T'a mille fois conduit dans le ſacré Vallon.
Et les ſçavantes Sœurs ont reconnu qu'il t'aime,

Par

Par les douces chanſons qu'il t'enſeigne
lui-même.
Et puis ton ferme appui, ce Favori des
Cieux
Qui garde les tréſors & les ſecrets des
Dieux,
Ton digne Maître a pû ces grands ſecrets
t'aprendre,
Qui vont dans nos Hameaux l'allegreſſe
répandre,
Lui-même nous annonce un tems ſerain
& doux,
Et nous va délivrer de la fureur des Loups.

## ACANTE.

Berger, il eſt conſtant, qu'avec ſa chere Aſ-
trée
La déſirable Paix en ces lieux s'eſt mon-
trée :
Au moins le vieux Damon, qui l'a vûë au-
trefois,
Croit l'avoir reconnuë au travers de ces
Bois.
Son front eſt couronné de ſa plus verte
Olive,
Elle paroît encor chancellante & craintive;
Mais chaque inſtant groſſit ſa triomphan-
te Cour :

Outre les biens constans qu'assûre son retour,
Les délices, les jeux, les festins, & la dance,
Le tranquille repos, & l'heureuse abondance,
Nos champêtres plaisirs, avec tous leurs appas
Se rangent à sa suite, ou naissent sur ses pas.
A son aspect s'enfuit la fureur homicide,
L'oppression cruelle, & la haine perfide :
Car Themis, qui la suit, tient le glaive tranchant,
L'appui du malheureux, la terreur du méchant.
Chante en repos, Berger, ton amoureux martyre ;
Ce n'est plus que d'amour qu'il faut que l'on soûpire :
Et si mille ont sçû plaindre une triste langueur,
Leurs Vers sont de l'esprit, & les tiens sont du chœur.

EURILAS.

Au charmant Rossignol, l'honneur de ce Bocage,
Cede de tous oiseaux le different ramage :
Au sçavant Dieu des Vers tu peux le disputer :
Et que pourra ma voix quand tu voudras chanter ?

Chante, fameux Berger, chante ces grands
miracles :
Du Dieu qui te cherit, consultant les Oracles,
Di-moi, qui tout d'un coup a sçû tarir nos
pleurs,
A banni de nos champs l'outrage & les
voleurs,
Et sous les verts Ormeaux, sur les vertes
Fougeres
Ramené les concerts de nos jeunes Bergeres ?

## ACANTE.

Ce prodige étonnant, ce changement
soudain
N'est rien moins que l'effet d'une mortelle
main.
Tu sçais de nos malheurs l'histoire lamentable :
Tu sçais où nous plongea la Discorde effroyable :
Puis comment sur nos airs si tendres & si
doux
Chanter Mars & Bellone & leur ardent
courroux ?
Dans nos antres fuyons les armes sanguinaires :
Perdons le souvenir de nos longues miseres,

La Mere de LOUIS qui dès ses premiers jours
Domptoit les Sangliers, & terrassoit les Ours,
La Mere du Berger dont les grands Pasturages
De l'une & l'autre Mer bordent les longs rivages,
ANNE a fait ce miracle, elle a fléchi les Dieux
Par les devots soûpirs d'un cœur humble & pieux.

EURILAS.

Rien que les doux Zephirs ne respirent pour elle:
Loin des fiers Aquilons soit la rage cruelle:
Vous Mirthes amoureux, vous odorans Jasmins,
Malgré les froids Hyvers croissez dans ses jardins.
Que des plus belles fleurs on couronne sa tête:
Qu'à jamais nos Pasteurs solemnisent sa fête:
Qu'elle soit immortelle & joüisse à jamais
Du doux fruit de ses vœux, de sa charmante Paix!
Au moins puissent les Dieux, malgré les destinées,

Pour prolonger ſes jours accourcir nos
années ;
Entonne ſon beau nom dans tes nobles
concerts ;
Et pour le celebrer éleve encor tes airs.
Ainſi le beau Daphnis aux champs de Si-
racuſe
Eleva quelquefois ſa douce Cornemuſe :
Ainſi par ſon ſujet reglant ſes doctes ſons
L'amant d'Amarillis varia ſes chanſons.
Chanter cette Bergere en vertus ſans ſe-
conde ,
Acante, c'eſt chanter la merveille du mon-
de ,
J'aime mieux tes beaux vers, que le plaiſir
de voir
Tomber ce fier torrent deſſus ce Marbre
noir ,
Du depit de ſa chute écumer de furie ,
Et flatter en grondant ma douce reverie.

## ACANTE.

Dans un ſi beau ſujet je trouve aſſez
d'appas ,
Ecoute ſeulement , & ne me flatte pas.
ANNE , à qui pour ce Fils rempli de
tant de charmes ,
La douce amour de Mere a donné tant
d'alarmes ,

Dans nos antres secrets entre les verts Pavots
Ne sçavoit où trouver un moment de repos.
Le bruit de cent combats troubloit de nos bocages
Le silence profond, & les sacrez ombrages.
Son LOUIS s'animoit au bruit de ces combats :
Il méprisoit déja nos champêtres ébats ;
Ramassoit des Hameaux la boüillante jeunesse ;
Et leur montrant de Mars la dangereuse adresse,
Il faut être vaillans, disoit-il, ô Bergers :
Il faut loin de nos Parcs chasser les Etrangers.
Allons, allons dompter jusqu'en leur propre terre
Les Peuples bazanez qui nous ont fait la guerre.
ANNE, à ces fiers propos, trembloit pour ce cher Fils:
Elle ne sçait que trop le malheur de Thetis :
Que malgré tant de soins, & la force des charmes
Le plus Vaillant des Grecs succomba sous les armes.
Dans les ennuis mortels qui déchiroient son cœur.

Elle a recours à JULE à ce ſage Paſteur,
Dont les rares ſecrets aux Neveux incroyables
Jamais (quoiqu'on ait dit) n'ont fait de miſerables,
Qui cent fois au contraire, en nos troubles nouveaux,
Conſola les Bergers, & ſauva les Troupeaux.
JULE des mêmes ſoins a ſon ame agitée:
Car de la même amour il la ſent tranſportée.
Banniſſons, lui dit-il, ces ſoins injurieux;
Ce qui nous peut guerir eſt l'ouvrage des Dieux:
A ces mots il ordonne un fameux ſacrifice:
Mais pour rendre à ſes vœux tout l'Olympe propice.
Il offre ſeulement, avec le pur encens,
Nos odorantes fleurs, nos ruſtiques preſens.
Son ame humaine & douce, & ſes mains innocentes,
Du ſang de nos Agneaux furent mêmes exemptes.
Une voix dans la nuë à ſes vœux répondit:
La Paix avec Themis à l'inſtant deſcendit;
Abandonnant des Cieux les voutes azurées,
Elles fendoient les airs de leurs aîles dorées,

Et ſembloient venir fondre aux rives de
ces eaux ;
Semblables dans leur vol à ces vîtes Oiſeaux,
Qui planant ſur les bords d'une mer poiſſonneuſe
Razent les durs rochers, & la vague écumeuſe ;
Quand ſur le haut ſommet des murs audacieux,
Qui ferment de LOUIS le Verger ſpacieux,
Semblant ſe repoſer, comme pour prendre
haleine
Dans la rapidité de leur courſe ſoudaine,
Sans le ſecours de JULE, en un piege fatal,
Les retenoit encor le Diſcord infernal.

EURILAS.

Le plus grand des Humains eſt l'admirable JULE.
Moins de monſtres que lui domta le grand
Hercule.
Ah ! plûtôt dans le Rône aux ſept larges
canaux,
Le Parthe abreuvera ſes belliqueux chevaux,
Plûtôt les froids Lapons boiront l'onde du
Gange,

Que je cesse jamais de chanter sa loüange.

ACANTE.

Ecoute, écoute encor, comme il a combattu :
Et dans son plus beau jour voi briller sa vertu.
Au sommet de ces Monts, qui cachez dans la nuë
Semblent porter le Ciel de leur tête chenuë,
Le Monstre sans raison qui désola nos champs,
Se trouvant sans pouvoir dans le cœur des méchans,
Se cachoit sous l'amas de ses armes tranchantes
Du sang de nos Brebis encore dégoutantes.
Là, dans son cœur rongé de ses mornes fureurs,
Il ne medite encor qu'embrasemens, qu'horreurs :
Par ses vœux sourds & noirs, rappellant le carnage
Au fond d'un antre obscur il écumoit de rage :
Quand ces deux Deïtez, l'espoir de tant d'humains
Tomberent par malheur dans ses cruelles mains,

L'inflexible Discord les accable de chaînes ;
Et déja renoüant ses trames inhumaines,
Il voit comme sa proye,& devore des yeux
Nos jardins émaillez, nos champs délicieux.
Mais plus prompt que l'éclair, plus vîte que la foudre,
Sous son rapide Char faisant voler la poudre,
JULE part, vole & fond où le pressant danger
Sembloit & son grand cœur & sa vie engager :
L'entreprise pour lui n'a rien de formidable.
Il contemple du Mont la cime impénétrable.
Les Pins, qu'il voit de loin lui servir de cheveux,
Sont battus du tonnerre, & des vents orageux :
De glaçons distillans sa tête est herissée :
Sur ces gouffres béans la Neige dispersée :
De ses flancs entrouverts les torrens vagabonds
Roulent blanchis d'écume, ou s'élancent par bonds.
La prudence de JULE aplanit ces obstacles :

Sa voix, quand il lui plaît, fait les plus grands miracles :
De la paix éplorée il a brisé les fers,
Il a plongé le monstre aux plus creux des enfers.

## EURILAS.

Donc, ô sage Berger, chantant nos douces peines
Dans nos bois, dans nos champs, dans nos fertiles plaines,
Sans crainte nous allons conduire nos troupeaux,
Autour de nos brebis voir sauter leurs agneaux :
Et dormir au doux bruit d'une onde vive & claire,
Où bourdonne à l'entour l'abeille ménagere :
Et JULE de nos cris tant de fois tourmenté,
Nous fait cette abondante & douce oisiveté.

## ACANTE.

C'est lui-même, Eurilas, & lui seul a la gloire
De cette memorable & penible victoire :

Il n'en doit nul partage à ſes jaloux Rivaux ;
Il n'a point de ſecond dans ſes nobles travaux :
Cependant on a ſçû que dans les ſiens à peine
Sans ſecond eût vaincu le vaillant Fils d'Alcmene.

## EURILAS.

Ce Genie étonnant, ce celebre étranger,
Ne peut être un mortel, ne peut être un berger.
Acante, c'eſt un Dieu, qui pour chaſſer la Guerre
Sous l'humaine apparence habite cette Terre.
Un mortel eut voulu tant d'offenſes venger ;
Tant de biens excedoient le pouvoir d'un berger.
Jamais, outre qu'un Dieu, n'eût fait tant davantages
A qui ne lui cauſa qu'injures, & qu'outrages.
Sans ceſſe celebrons ſes miracles divers :
Mais, cher Acante, on dit qu'il dédaigne nos vers.

EURILAS.

Nôtre étude innocente aime la ſolitude,
Hait le bruit de Bellone & ſon inquiétude:
JULE en connoît le prix, il aime les beaux Arts;
Mais pouvoit-il pour eux veiller aux Champs de Mars?
Mais crois-tu qu'aujourd'hui tout couronné de gloire,
Il devienne ennemi de ſa belle Memoire;
Et que le Monſtre affreux dompté par ſes hauts faits,
Prolonge nos malheurs dans le tems de la Paix?
Revenez, chaſtes Sœurs, aimables fugitives,
JULE vous tend la main ſous ſes vertes Olives.
C'eſt là que de vos Luts, de vos charmantes voix
Il attend le doux fruit de ſes fameux exploits.
Couronné d'Amarante, & ſous ces ombres calmes
A vos ſoins immortels il conſacre ſes Palmes.
Allons, cher Eurilas, allons par les hameaux

Exciter des Pasteurs les doctes chalumeaux.
Soupire cependant l'amour tendre & discrete,
Qui défend de l'oubli le nom de Timarete:
Conte ses doux apas aux Echos étrangers,
Aux flots de la Garonne, à ces verts orangers.

## EURILAS.

Nommer une Bergere aimable, jeune & belle,
Acante, c'est souvent la nommer infidelle:
Gueri, graces au Ciel de ma triste langueur,
Ainsi qu'en ces beaux lieux la Paix regne en mon cœur.
Acante, consacrons & nos cœurs & nos veilles,
Aux grands labeurs de JULE, à ses rares merveilles.



# AVIS
# AU LECTEUR.

*Au lieu de ces Préfaces souvent inutiles, j'ai crû qu'il seroit plus à propos d'ajoûter à la fin des Eglogues les deux Lettres écrites sur la premiere. Je les ai mises comme un échantillon de ce qu'on pourroit m'objecter sur leur sujet, & de ce que j'aurois à y répondre.... Je supplie seulement les Sçavans, de considerer, que s'il y a quelques traits dans la cinquiéme Eglogue, où je me suis un peu élevé au-dessus du style propre à ce genre d'écrire : si la sixiéme en est beaucoup plus éloignée, & si la plûpart des pensées qui les composent sont plus amoureuses que champêtres, je ne l'ai fait qu'après avoir remarqué*

*que le goût de mon Siecle s'y portoit, & qu'elles plaisoient davantage de cette sorte aux Dames & aux Gens de la Cour. En cela, je leur ai fait un sacrifice volontaire de mes propres sentimens; & j'avouë que de moi-même je me porterois bien plus volontiers à une entiere imitation des choses antiques, comme à la regle la plus juste que l'on puisse choisir. Mais d'ailleurs, c'est un assez grand déplaisir d'être assûré qu'on fait bien, & d'avoir le malheur de ne pas plaire; c'est néanmoins celui où l'on s'expose bien souvent, quand on s'attache au jugement du petit nombre qui dédaigne la multitude..... Il semble qu'il soit incompatible d'écrire pour ce Siecle-ci, & pour ceux qui sont à venir. Mais quoi, c'est une folie de s'amuser à avoir raison, quand on dispute devant des Juges qui ne l'entendent pas. S'exposer en Public, c'est aprêter quantité de jugemens, peu de*

*bons, beaucoup de mauvais. Si une chose est écrite avec conduite, avec grace, & avec naïveté, tous les demi-beaux Esprits qui n'y voyent point le brillant des fausses pointes, ou qui ne se sentent point picquez par quelque figure fausse, (comme les sens,) ne font pas grand cas de l'Ouvrage, ni de l'Auteur. Il y a long-tems qu'on a dit, que de la portée du Lecteur dépend le destin du Livre; & c'est encore une raison pourquoi les Préfaces sont presque toûjours superfluës; car on ne donne point le bon goût à qui ne l'a pas; & il est facile de se tromper dans le jugement que l'on fait de ses propres Ouvrages; c'est pourquoi le meilleur est de n'en rien dire. Adieu.*



# LETTRE DE Mr. OGIER, A MONSIEUR LENQUESTZ.

*Sur la premiere Eglogue.*

JE vous ſuis redevable de deux Lettres, & d'une Eglogue : c'eſt un grand accablement pour un pareſſeux, & encore un pareſſeux qui dépend de la plume d'autrui. Il eſt vrai, Monſieur, que je pourrois m'acquiter de vos lettres, en dictant quelqu'une de ces reveries que vous avez la bonté d'agréer, & de prendre pour bonne monnoye : mais quant aux Poëſies que vous m'avez envoyé, vous ne me demandez pas moins que des Diſſerta-

tions, qui ont quelquefois des ſuites de dangereuſe conſéquence ; témoin la querelle de nos bons Amis Balzac & Heinſius. L'expedient que vous me donnez d'en conferer avec Mademoiſelle vôtre Sœur, ne m'exempte pas de cet inconvenient: elle a la memoire aſſez heureuſe pour vous rapporter fidélement ce que je lui aurois dit, & je ne m'étudierois pas moins à parler de cette matiere devant une fille d'eſprit comme elle, qu'à vous en écrire. Je pouvois toutefois trancher la difficulté en trois mots, *nunc oblita mihi tot carmina*; ſi vous ne m'aviez point fait ce mauvais tour de montrer mon Château de Dammartin, & de mettre ſes ruïnes en perſpective. Maintenant il me faut, malgré que j'en aye, confeſſer la qualité, & avoüer que j'ai lû autrefois Ariſtote, Horace, Scaliger, Caſtel vetro, & la Menardiere. Ces noms feroient capables de faire trembler un apprentif, & de lui faire apprehender un grand orage ſur ſes nouveaux Lauriers. Mais certes, Monſieur de Segrais n'a gueres à craindre, ni de leur part, ni de la mienne. C'eſt un grand Maître qui doit plûtôt ſervir de modéle aux autres, que d'objet à leur cenſure. Je veux croire

qu'il s'acquiteroit également bien de tous les genres de Poësies ; mais en verité, son style doux & facile est extrêmement propre à son sujet, & proportionné à la tendresse, & à la naïveté de ses pensées. J'ai été autrefois en peine de ce que vouloit dire Horace, quand il attribuë, *molle atque facetum Virgilio* ; je ne regardois ce grand Poëte que par le côté de son Eneïde, & des Georgiques, & même j'avois de la peine d'ajuster ce *facetum* avec les Eglogues : mais pourtant c'en est le caractere. Ce mot ne répond pas toûjours à celui de *facetieux* dont on use quelquefois parmi nous. *Veteres*, dit un docte Grammairien, *Facetum dixerunt quidquid venustum esset & elegans.* Et nôtre Maître Quintilien, *Facetum quoque non tantum circa ridicula opinor consistere, neque enim diceret Horatius facetum carminis genus naturâ concessum esse Virgilio. Decoris hanc magis & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto.* Vôtre Ami triomphe dans cette maniere, & même en quelques endroits où il imite Virgile, il ne se contente pas de l'égaler, il le surpasse.

*Nec te pœniteat pecoris divine Poëta,*
*Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.*

Voici qu'il encherit, & l'invention eſt fort jolie, d'avoir transformé Venus en Bergere ſi facilement.

L'aimable Deïté qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere.

Car c'eſt être trop délicat de trouver à redire à ces deux Vers, d'autant que la rime n'en eſt pas juſte à nos oreilles Pariſienes.

*Quamvis ille niger, quamvis tu candidus eſſes.*

Qu'elle ſoit brune encore, & que vous ſoyez blonde.

Il pouvoit traduire fidélement, & la meſure du Vers s'y rencontroit : *Qu'elle ſoit noire, &c.* Mais nôtre *Brune* eſt bien plus agréable, & ce teint eſt capable de tous les attraits de la beauté ; mais je ne crois pas que le *Noir* de Virgile puiſſe donner de l'amour qu'en Ethiopie.

*Hæc eadem ut ſciret quid non faciebat Amyntas?*

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ?

Une goute de lait n'eſt pas plus ſemblable à une autre, que ces Vers à celui de Virgile : mais celui que vôtre Poëte ajoûte enſuite eſt tout Nectar, & tout Ambroiſie ; & je ne vois rien de ſi tendre, ni de ſi mignon dans tout l'Alexis. Et en effet ces deux Vers valent deux mille écus de penſion.

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.

Cette même Iris avec ſes compagnes Uranie & Philis, dont il veut donner de la jalouſie à Climene, ſurpaſſe auſſi de bien loin leurs Originaux, quoi qu'à mon avis ils ſoient tirez d'un Auteur, qui au jugement du Cardinal Bembe, avoit le genie auſſi approchant de celui de Virgile, que ſon Tombeau eſt voiſin du Monument de ce grand Poëte. Vous voyez bien que c'eſt de Sannazar que je parle.

*At Praxinoe me quondam non Polibotæ*
*Filia deſpexit, non divitis uxor Amyntæ,*
*Quamvis culta ſinu, quamvis foret alba papillis, &c.*

Que si vous aimez mieux que cette fantaisie soit prise du *Desiderium Lutetiæ* de Buchanan ( Sujet pour qui sans doute à present vous n'avez pas moins de passion que d'estime. )

*Et me tympana docte ciere canora Lycisca*
*Et me blanda Melænis amavit, Iberides ambæ.*

Elle n'en est pas moins belle, & n'a pas moins de merite, pour être tirée du fonds de l'Ecosse sauvage. Cette belle Marie Stuart, qui donna tant d'amour en France, & tant de jalousie en Angleterre, en étoit native.

Nous aurions fort mauvaise grace nous autres Prédicateurs, qui volons publiquement sur les grands chemins, & qui ne sommes parez que des dépoüilles des Augustins & des Chrysostomes, de trouver mauvais qu'un bel Esprit dérobe adroitement le feu du Ciel ; je veux-dire le genie & les inventions des bons Auteurs, pour les rendre meilleures & plus agréables. Si Monsieur de Segrais m'en croit, il continuera ses nobles brigandages, qui ne ruïnent & n'apauvrissent personne ; il n'épargnera les Grecs non plus que les La-

tins, les Italiens non plus que les Espagnols, vû mêmement la déclaration de la Guerre. Que s'il veut imiter parfaitement son Virgile, il faut qu'il passe comme lui des bois & des champs, aux Camps & aux Armées, & qu'il nous donne un Poëme Héroïque en nôtre langue.

Je croi bien, Monsieur, que si je demeure toûjours dans les termes de la loüange, & dans une approbation generale de l'Ouvrage de vôtre Ami; vous jugerez que je n'en use pas de bonne foi, & qu'il est impossible qu'il ne se remarque quelque petite tâche sur le plus beau corps du monde. J'en suis d'accord avec vous, & je m'en vai r'appeller, si je puis, cette humeur critique & querelleuse que j'avois à vingt-cinq ans, quand je m'escrimois contre les *Goulus & les Garasses*, afin de satisfaire à vôtre desir, & vous faire voir avec quelle sincerité j'agis avec vous. Je vous proteste toutefois auparavant, que je suis du sentiment de l'honnête homme qui disoit, *Ubi plura nitent in carmine non ego paucis offendor maculis*. Gardez-vous donc bien de croire que les remarques que je vais faire, passent dans mon esprit pour de grandes fautes. Ce sont des Ombres d'un Tableau, qui peut-

être

être lui donneront plus de lustre ; ou bien des parties du Ciel, qui sont moins luisantes que les autres : enfin, quelque menace que je vienne de faire, prenez ceci plûtôt pour des doutes que pour des corrections ; plûtôt pour des éclaircissemens que pour des censures.

Je suis bien d'accord que le discours de Tircis est le transport d'un esprit agité d'une passion violente, & par consequent qui ne doit pas avoir une suite telle qu'elle se doit trouver dans le raisonnement d'un Orateur ou d'un Philosophe. Néanmoins son emportement doit être reglé & conduit par une fureur, à la verité qui est la Poëtique, mais qui toutefois a ses regles dans ses entousiasmes ; & à dire le vrai, ce doit être un désordre regulier, & une folie raisonnable. C'est pourquoi je ne puis souffrir que vôtre Berger, après avoir dit qu'il est trop heureux ; si Climene veut seulement consentir à ses peines ; ce qui est la déclarer cruelle au dernier point, ne laisse pas toutefois immédiatement après de douter, & apparemment de croire qu'elle est capable de recevoir des presens de sa part. En effet, ce mouvement d'esprit me semble incompatible avec la cruauté dont il se plaint. Il ne lui

doit pas tomber en la penſée, qu'une Bergere qui a tant d'averſion pour lui, & dont toute la faveur qu'il eſpere, eſt de conſentir à ſon ſupplice, puiſſe être en diſpoſition d'accepter des preſens de ſa main, qui eſt toute la grace qu'il en pourroit attendre, s'il en étoit paſſionnement aimé. Ce n'eſt pas que l'offrande de ſon Agneau ne ſoit bien naïve & bien touchante, ſi vous la conſiderez ſéparément: mais il y vient trop bruſquement, & il ſe précipite en un lieu où il falloit deſcendre. En un mot, il me ſemble qu'il faut preparer l'eſprit de la Déeſſe irritée par quelque tour d'adreſſe, pour la rendre ſuſceptible de l'Oblation qu'on lui veut faire. Et puiſque j'ai paſſé les bornes de la modeſtie, en me rendant Cenſeur d'un ſi parfait Ouvrage, il faut que je vienne au dernier degré de l'impudence. Cela s'appelle, *achever la Venus d'Appelle*. Je voudrois donc inſerer en cet endroit quatre Vers, & lire de cette ſorte.

Je ſerai trop heureux, belle & jeune Climene,
S'il vous plaît ſeulement conſentir à ma peine?
Non, je ne cherche point de traitement plus doux

Sinon que vous souffriez que je souffre
pour vous ?
Qu'au pied de vos Autels, sans que je vous
flechisse ;
Mes Troupeaux, & mon cœur j'immole en
sacrifice :
N'ai je point quelque Agneau dont vous
ayez desir ? &c.

Si Tircis veut adopter ces quatre enfans, je les lui abandonne, à la charge toutefois qu'il employera quelque trait de son pinceau, pour les rendre plus semblables à leurs freres qu'ils ne sont.

Sa Pallas est belle, chaste & genereuse : mais qu'a Pallas à demêler avec les Hutes des Bergers, leurs Flutes, & leurs Musettes ?

*Pallas quas condidit arces*
*Ipsa tenet.*

Elle se plait dans la ville d'Athenes ou de Sparte, & rarement la trouvera-t-on sur le Mont de Menale, ou dans les Prez de l'Arcadie. Elle tient un Javelot, & non une Houlette ; elle porte une Ægide, & non pas une Panetiere. D'ailleurs on sçait l'aversion qu'elle a pour les Musettes & pour les Flutes. Elle en jouoit au bord

d'un ruisseau qui lui servoit de Miroir ; ses joües enflées lui déplurent ; elle jetta de dépit dans l'eau l'instrument qui l'obligeoit à faire une si laide grimace.

Le Poëte peut-être me dira que je n'apperçois pas qu'il veut parler de *Mademoiselle* ; mais la chose est trop claire pour n'être pas visible. Cela ne dispense pas toutefois un Berger de recourir à des Divinitez qui lui sont étrangeres. Comme Pan dont il fait mention, lui tient lieu du plus grand de ses Dieux, & qu'il n'y en a point qui lui soient plus venerables : aussi ne se doit-il point imaginer de Déesse plus relevée, ni plus adorable que Palès, qui préside aux pâturages. Son nom se rencontre heureusement presque du même son, & il est de même mesure que celui de Pallas : & par un changement d'un ou de deux épithetes, il peut facilement l'accommoder à sa Princesse. Quelque merite, quelque beauté que Dieu lui ait donné, quelque grandeur de courage que sa haute naissance lui inspire, un Pasteur lui fait toûjours honneur de la representer sous l'image de sa Déesse tutelaire, & sous le nom de celle que Virgile nomme la grande Palès, & qu'il prefere même au Dieu Apollon.

*Te quoque magna Pales, & te memorande canemus*
*Pastor ab Amphriso.*

Il est vrai que ce Dieu transformé en Pasteur sur les bords d'Amfrise, est en même-tems devenu sujet de la Déesse des Bergers ; ajoûtez à cela qu'elle étoit en grande veneration parmi les Romains, qui marquoient le jour natal de leur ville, de celui de la fête qu'ils appelloient *Palila*. Et de vrai, cette Déesse devoit être considerée particulierement à Rome, non-seulement pour la rencontre dont je viens de parler ; mais à cause qu'elle étoit Tutelaire & la Patrone de ses Fondateurs, & de ses premiers Habitans, qui furent des Pasteurs. Ce qui a fait dire à du Bellay, sur ce qu'elle est gouvernée aujourd'hui par le Pape, sous le titre de Pasteur, qu'il est fatal à cette Terre d'être commandée & possedée par des Pasteurs. En voilà que trop, Monsieur, pour établir la grandeur & la divinité de Madame Palès, & justifier le Paralelle que l'on peut faire de Sa Majesté Rurale, avec Son Altesse Royale.

Les *Paisibles Marais* me choquent un

peu, il faut ce me semble, que les Epithetes soient les plus propres, les plus particulieres, & les plus individuës que l'on puisse choisir pour le sujet dont on parle. Or il est commun aux Champs, aux Bois, aux Prez, aux Montagnes, aux Vallées, d'être cois, tranquilles & paisibles, aussi-bien qu'aux Marais : voire même ceux-ci pour l'ordinaire sont pleins du bruit & des cris importuns des Grenoüilles, lesquelles y font leur domicile, comme elles y trouvent le lieu & la matiere de leur naissance, qui est le limon de la terre.

*Semina limus habet virideis generantia ranas*
*Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.*

J'aimerois donc mieux dire, *les humides Marais*, qualité qui leur est si propre, qu'ils cessent d'être Marais, s'ils ne sont plus humides.

La *Valeur brillante* est d'un beau lustre à la verité, si son éclat fait quelque effet, comme d'éblouïr, d'effacer, de ternir celles des Alexandres & des Cesars. Mais *Valeur brillante* suspenduë & sans effet, ou avec un effet peu conforme à son

brillant, qui eſt d'aſſûrer le repos des Bergers, eſt ( ſauf correction ) une Epithete ſuperfluë & inutile. Qu'en dites-vous, Monſieur ? prenez garde que cette trop grande déférence que vous avez pour moi n'engage vôtre jugement à condamner un Vers pour être plein de lumiere. Toutefois qui diroit ainſi.

Genereux Montauzier, dont l'ame vigilante
Aſſûre le repos des Bergers de Charante.

Auroit il beaucoup empiré les loüanges de Monſieur le Gouverneur de Xaintonge ? Les Thebains ne dorment-ils pas en ſûreté ſous la caution de la vigilance d'Epaminondas ? Je ne garde ni ordre ni methode dans ces Obſervations, & je prens vôtre Eglogue tantôt par les pieds, & tantôt par la tête. Sa beauté m'ayant obligé de la relire pluſieurs fois, j'ai dicté à mon Scribe confuſément ce qui m'eſt venu chaque fois en la penſée. Dans la derniere lecture que j'en viens de faire, j'ai fait reflexion ſur ces deux Vers :



Quiconque ſçait aimer peut devenir aimable :
Tel fut toûjours d'Amour l'Arrêt irrévocable.

J'ai quelque ſcrupule de ce raiſonnement. Une choſe qui peut être & ne peut pas être, qui eſt tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre, qui peut réüſſir & ne réüſſir pas ; & pour parler d'un Arrêt en terme de Pratique, une choſe qui eſt executoire & non executoire, ne peut être appellée *Arrêt irrévocable.* Tircis qui ſçait aimer peut devenir aimable : mais auſſi il peut devenir odieux, principalement dans l'eſprit d'une Bergete ingrate & cruelle comme eſt *Climene.* J'avouë que c'eſt un grand ſecret pour être aimé, que d'aimer ; *Marce ut ameris ama.* Mais ſon effet n'eſt pas infaillible : On peut donc bien dire que c'eſt une regle ordinaire, qui ſouffre pourtant des exceptions, mais non pas que c'eſt un Arrêt irtévocable, dont l'effet ne ſe peut éviter.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai à vous dire touchant l'Ouvrage de vôtre Ami ; ce qui ne vous ſera pas une legere preuve du pouvoir que vous avez ſur mon eſprit. Je

ne mettrai plus en ligne de compte ma paresse, qui ne se peut éveiller sans murmure, si ce n'est vôtre main propre qui lui tire l'oreille. A vous dire le vrai, si je fais quelque étude maintenant, elle est fort éloignée de ces matieres, qui ne sont gueres plus séantes à ma profession qu'à mon âge ; & je vous puis assûrer que je ne lis plus d'autres Poësies que celles de David dans mon Breviaire. Mais encore quand cette consideration cesseroit, vous avoüerez que vôtre autorité est grande sur moi, pour m'obliger d'opiner par écrit sur les Ouvrages d'autrui. Les Auteurs de ce tems sont si jaloux des productions de leur esprit, qu'ils ne nous laissent autre lieu de prononcer sur leur merite, que celui de l'approbation. Un coup d'ongle les offense davantage, que mille battemens de mains ne les obligent. Si vôtre Ami est de cette humeur, & si parmi tant de perfections de sa Poësie, il a ce défaut qu'un Ancien attribuë aux Poëtes, *Genus irritabile vatum*, je vous conjure de brûler cette Lettre incontinent après que vous l'aurez eu lûë. Ne m'attirez pas, je vous prie, une querelle sur les bras, sur le point que je sonne la retraite, & que je ne cherche que le repos ; aussi d'autre

côté, comme il eſt bien probable que je me trompe de faire un tel jugement d'un honnête homme; obligez moi de lui offrir mon ſervice & mon amitié; ſans autre commerce que par vôtre entremiſe. Je ne ſuis plus en état de compoſer de belles Lettres; & ſans la familiarité qui eſt entre nous, je n'oſerois plus répondre aux vôtres. Mais ces devoirs d'amitié pour vôtre égard, dureront autant que ma vie, puiſque je ſerai juſqu'à ſon extrêmité,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-fidelle ſerviteur

F. OGIER.

*A Paris le 6. Septembre 1655.*

# LETTRE A MONSIEUR HUET.

*En Réponse de la précedente.*

JE vous aime trop pour ne vous pas faire part d'une très-belle chose : c'est de cette Dissertation que Monsieur Ogier a pris la peine d'écrire à Monsieur Lenquestz sur le sujet de mon Eglogue ; & je croi que vous m'aimez trop aussi pour n'être pas bien aise de voir qu'un homme de sa capacité & de son merite, a bien voulu hazarder un peu de sa réputation, pour me donner des loüanges, qui ne me sont point dûës. Pour moi, Monsieur, je me persuade que vous serez de mon avis, quand vous aurez vû cette belle Lettre, & que vous me conseillerez sans doute de m'en tenir à son sentiment, si pour meriter les loüanges qu'il me donne, il n'y

avoit qu'à consentir à ses censures. Je vous avouë aussi que s'il y a quelque chose dans son discours qui me puisse déplaire, c'est le seul doute qu'il semble avoir, que je ne reçoive pas sa Lettre comme je le dois : encore n'ayant point l'honneur d'être connu de lui, l'autorité & les exemples qu'il allegue, feroient qu'en sa place j'aurois peut-être les mêmes sentimens. Il faut se réserver à lui faire connoître, comme à vous, que je ne recherche dans ces sortes de productions qu'un honnête amusement; que comme je ne voudrois être loüé que par des gens comme lui, & qu'il est bien difficile de le meriter; j'en tiens la gloire trop penible, & fais peu de cas de celle que tant de gens reçoivent de toutes mains. En effet, Monsieur, n'avons-nous pas dit mille fois, qu'il est impossible de faire rien de parfait ? Qui ne sçait d'ailleurs la difference des goûts ? & quand on se sera bien gêné pour contenter la plus saine partie du monde, où va cette renommée ? à diminuër nôtre fortune, & bien souvent à nous faire passer en récompense (comme j'ai appris que Malherbe disoit autrefois,) pour de grands arrangeurs de Syllabes, & pour des personnes qui ont eu une puissance suprême sur les

lettres

lettres & ſur les mots, afin de leur faire trouver leur place & leur ordre un peu mieux que le commun : ſi on n'ajoûte encore, comme il diſoit quelquefois, qu'un bon Poëte n'eſt pas plus neceſſaire à l'Etat, qu'un excellent Joüeur de quilles. Mais ce Joüeur de quilles, n'eſt-il pas trop heureux, ſi ſon jeu lui aide à paſſer les jours agréablement ? Et à cette condition là ne tirera-t-il pas un plus grand profit de ſon exercice, que le meilleur Joüeur de Harpe qu'il y ait au monde n'en tireroit de ſa ſcience, ſi elle étoit accompagnée d'un déſir inſatiable de ſe faire entendre, & d'une colere perpetuelle contre toutes les oreilles fauſſes & ennemies de ſes accords ? Que tous les Tircis faſſent des Eglogues pour toutes leurs Climenes, ſi cela leur peut ſervir de quelque choſe, ou ſi cela les amuſe. Que m'importe de ce qu'on dira de mes Ouvrages en mille lieux où je n'irai jamais, & où quand j'irois, ce ne ſeroit point pour y faire entendre que c'eſt moi qui ai fait ces deux Vers qu'on a trouvez beaux.

L'aimable Deïté qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere.

Vous ſçavez que comme d'ordinaire on eſt amoureux de ſes enfans, ceux-ci emporterent ma premiere amour après la production de cette premiere Eglogue; & je ne ſuis pas peu glorieux de voir qu'ils ont merité la premiere approbation d'une perſonne docte & judicieuſe comme Monſieur Ogier, & qu'en cela mon ſentiment a été conforme au ſien. Mais il ſembleroit qu'inſenſiblement je conſentirois au bien qu'il dit de moi; au lieu que c'eſt tout le contraire de mon deſſein, & que je ſçai fort bien que ſi je dois recevoir ces Cenſures de la force de la verité qui l'a contraint de parler; je dois l'approbation qu'il me donne à l'amitié qu'il a pour une perſonne qui m'en témoigne beaucoup: d'autant plus que je trouve je ne ſçai quoi d'ingenieux dans cette loüange, qui eſt recherché au-delà de ma portée, & que je n'ai garde de m'aproprier, non plus que ces habiles imitations de Sannazar & de Bucanan, que vous ſçavez bien que je n'ai lûs que depuis que cette Eglogue fut faite, puiſque ce fut vous avec qui je fis la premiere lecture de ces divins Auteurs. Il y a un Vers du Petrarque mot pour mot dans une des belles Elegies de cette incomparable Comteſſe, que ſes

beaux Vers ne rendent pas moins illustre que les grands personnages qu'elle compte parmi ses Aieux.

Et si ce n'est Amour, qu'est-ce donc que je sens ?
*S'Amor non è, che dunque è qu'ell' ch'io sento ?*

Et comme ce Vers François n'est pas moins beau, moins doux, ni moins naturel que l'Italien, je croirois bien qu'elle l'a moins tiré de ce grand Poëte si sçavant dans toutes les choses tendres, que de la source d'où il l'a tiré lui-même ; c'est-à-dire de ce beau naturel qui se remarque dans les Ouvrages de cette personne si celebre, où reluit toûjours je ne sçai quoi de sa beauté & de sa grande noblesse. De même que les Philis, les Iris & les Uranies ont pû naître du même lieu d'où ce docte Napolitain a tiré,

*At non Praxinoe me quondam, non Polibotæ*
*Filia despexit, &c.*

Et ce qu'il cite de Bucanan, si l'un & l'autre même ne sont point une suite de l'i-

dée de ces Vers qui ſe liſent dans l'Alexis.

*Nonne fuit ſatius triſtes Amarillidis iras*
*Atque ſuperba pati faſtidia ? nonne Menalcam ?*

Original à mon gré qui paſſe toutes ſes Copies, pour la tendreſſe que j'y remarque ; encore comme c'eſt dans la même langue, ces Meſſieurs devoient faire un peu plus de ſcrupule de leur larcin. Mais recevant les cenſures de Monſieur Ogier avec la ſoumiſſion que je dois ; laiſſons-là les éloges qu'il me donne, & demeurons d'accord enſemble qu'une belle & jeune Climene qui animeroit le peu de genie qui eſt en moi, & un grand Maître ſçavant, connoiſſeur & ingenieux comme lui, qui le ſoutiendroit & le dirigeroit, me pourroit faire parvenir à quelque gloire, ſi comme je vous l'ai dit, il y en a en France àfaire des Eglogues.

Demeurons auſſi d'acord avec lui que *humides* convient mieux aux Marais que *paiſibles*, non que ce dernier ne puiſſe être proprement d'un lieu aquatique, qui n'eſt point agité de vent, & qu'on n'en puiſſe trouver quelque autorité : mais comme l'idée de *paiſibles* eſt plus belle,

& que ce ne doit pas être la mienne, puisqu'elle ne tend qu'à rabaisser les *Rozeaux* comparez aux *Chesnes*; le Vers se trouvant d'ailleurs aussi doux à l'oreille qu'il l'étoit, à cause de la terminaison feminine de l'adjectif, suivie de la terminaison masculine du substantif; j'ai crû le devoir changer, & il m'a fort obligé de m'en donner la pensée.

Le sens des quatre Vers qu'il m'offre est grand, & beau, & j'accepterois avec joïe le present qu'il m'en veut faire, si je n'avois déja donné quelques copies de mon Eglogue, qui en ont produit tant d'autres; que désormais toute correction m'est presque interdite.

Outre que la rime de *vous* à *doux*, n'est que fort peu de Vers au dessus, ce que les Autheurs sentent mieux en leurs Ouvrages, que tous ceux qui y veulent changer quelque chose; & même ce qu'il y auroit de fâcheux, c'est que l'Emistiche entier *d'un traitement plus doux* s'y rencontre presque pareil, comme vous le voyez.

Mais Iris m'assuroit d'un Empire plus doux.

Ne feriez-vous point auſſi quelque difficulté, de faire offrir à Tircis ſon cœur & ſes troupeaux, & puis de le faire revenir à l'offre d'un ſeul Agneau ? Quant à l'avertiſſement qu'il me donne, qu'il ne falloit pas me precipiter où je devois deſcendre : n'eſt-ce point aſſez pour ma juſtification, que l'offre que Virgile fait faire par Coridon à Alexis, d'une flute & d'un Chevreüil, eſt preſque dans la même ſituation.

*Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis*
*Fiſtula.*

Et ce qui ſuit n'eſt precedé que de trois ou quatre Vers de ceux-ci, & de quatre Vers qui n'y apportent nulle préparation.

*O tantum liceat mecum tibi ſordida rura,*
*Atque humileis habitare caſas, & figere cervos,*
*Hœdorumque gregem viridi compellere hibiſco.*

Ce ſouhait ſi éloigné de la derniere marque d'affection, eſt-il beaucoup au-deſſus de celui-ci ?

Je ſerai trop heureux, belle & jeune Climene,
S'il vous plaît ſeulement conſentir à ma peine.

Pour moi, je croi que la Nymphe, qui pour toute grace permet à ſon Amant de la ſuivre à la chaſſe, ou de demeurer dans ſon Hameau, ne l'oblige gueres davantage que celle qui aprouveroit ſes deſirs, ou recevroit de ſes ſervices. D'ailleurs l'offre des preſens ne ſe fait-elle jamais qu'entre les perſonnes unies ? Et l'acceptation de pareilles offres eſt-elle toûjours une marque d'affectation ? Comme toutes choſes ont deux faces differentes, ne pourroit-on point d'un autre côté loüer l'art de mon Eglogue en cet endroit, remarquant la ruſticité qui ſe découvre dans cette offre nuë & ſimple, ſi conforme au caractere d'un Berger, qui par la naïveté de ſa condition, doit peu ſçavoir l'addreſſe de faire un preſent de bonne grace, & qui par la violence de ſa paſſion, dont il eſt tout rempli, doit être éloigné de tout artifice. Voyez ce que c'eſt de la difference des gouts ! D'autres ont trouvé de l'invention en ce que je n'en fais venir Tircis

à l'offre de ce qu'il a de précieux, qu'au moment que la pensée lui vient, que sa Maîtresse est plus difficile à flechir, considerant que c'est ainsi, que dans le peril on promet toutes les choses qui viennent dans l'esprit, jusqu'à faire quelquefois des vœux ridicules, ou comme a dit Malherbe, *à peine payables*, & bien plus inferieurs encore à la Divinité, qu'un agneau bien marqueté & choisi sur un troupeau, ne le peut être d'une Nymphe ou d'une Bergere.

Je croi qu'il me sera plus difficile de sauver ma PALLAS entre vous autres Sçavans,

*Pallas quas condidit arces*
*Ipsa colat*,

a tout gâté & me fait un grand tort. Mais est-ce à dire, Monsieur, qu'elle ait pris en haine tout ce qui porte la Houlette, & que depuis le jugement de Paris, nul Berger n'ait osé se presenter devant elle ? Je sçai bien que Palès est une Divinité plus champêtre ; mais si Pallas n'a rien à démêler avec Tircis, quel rapport eût eu *Mademoiselle* avec *Palès* ? Les Bergers ont toûjours tenu que *Pan* étoit leur Dieu ; mais le tenoient-ils le plus grand de tous

les Dieux pour cela, & jusques à ignorer toutes les autres Deïtez ? Ne parle-t-on point de Junon, ni de Venus, ni d'Apollon dans l'ancien Bucolique ? Qu'en dites-vous, vous qui sçavez vôtre Theocrite, comme je sçai mon Eglogue ? Vous qui dans la fleur de vôtre jeunesse êtes un des plus sçavans hommes de l'Europe, apprenez-le moi, pour m'ôter la peine de l'étudier ; & cependant examinez un peu si ce n'est point assez pour justifier un ignorant de ma force, que *Pallas* soit du nombre de ces Deïtez, que Virgile invoque au commencement de ses Georgiques. Cette *Minerve* qui n'est pas plus belle, plus chaste, & plus genereuse que la grande *Princesse* que je veux signifier, non-seulement n'est pas oubliée dans le dénombrement que fait ce grand Poëte de toutes les Divinitez qu'il croit capables de l'inspirer; mais les Faunes, les Dryades, & les Silvains n'y tiennent pas un rang plus considerable, puisque même elle y est associée avec Pan.

*Adsis, ô Tegæe, favens, oleæque Minerva Inventrix.*

Il n'y a point de difficulté pourtant que

parmi les Latins *Palès* eût été plus champêtre : Mais si Virgile eût voulu signifier Livie, ou quelque grande Dame, l'eût-il fait entendre sous le nom de cette Deesse ? Et si j'avois ainsi representé *Mademoiselle*, n'eût-elle point crû que je lui eusse dit quelque injure, ou du moins n'eût-il point fallu un Commentaire à la marge de mon Eglogue, pour lui faire entendre que c'étoit d'elle que je voulois parler ? Peut-être est-ce une ignorance de nôtre siecle, & un de ses défauts, comme vous m'avez dit quelquefois, du peu de goût qu'il a pour les choses qui faisoient les délices des siecles anciens : mais ceux qui écrivent aujourd'hui, feroient-ils bien de le mépriser, & ne doivent-ils point s'y accommoder ; c'est-à-dire, autant qu'il se peut, sans avilir nôtre Poësie, & sans la dépoüiller de ses plus superbes habits ? car je ne puis approuver cette complaisance effeminée de ceux qui pour descendre à la bassesse des plus ignorans, en sont venus à ce point, de ne rimer que de la Prose ; qui semble reputer pour Pedantisme tout ce qui peut marquer quelque érudition ; l'application ingenieuse de la Fable, les riches descriptions & les plus agréables ornemens de ce divin langage,

pour peu qu'ils ſe trouvent au-deſſus de la portée des Dames les plus ignorantes. Mais pour en venir à mon ſujet, *Mademoiſelle* ayant toutes les qualitez de *Pallas*; & moi pouvant aiſément avoir celles que j'attribuë à Tircis, puiſqu'il n'eſt queſtion que d'aimer une jeune Climene : cette grande Princeſſe honorant quelquefois mes Vers de ſon attention, ce Tircis ne peut-il point dire que *Pallas* aime ſon chant ? Car on peut ajoûter encore à ma défenſe, que je ne parle ni de Flageolet, ni de Muſette en ce qui la touche ; mais ſeulement de mon chant, ce qui peut convenir en quelque ſorte avec la Deeſſe qui preſide aux Arts. Je m'en rapporte pourtant bien plûtôt au ſentiment des perſonnes ſçavantes, comme Monſieur Ogier & Vous, qu'à ce qui en ſeroit decidé dans le cabinet de la Reine, & dans ces ſuperbes Ruelles où l'on juge ſi ſouverainement de tant de belles choſes, que l'on n'y entend gueres : quoique je ſois très-perſuadé que *Palès* y ſeroit fort mal reçûë.

Je combattrai plus hardiment le ſcrupule que lui donne mon *Arrêt irrévocable*; car j'ai lû depuis peu dans le diſcours que le Taſſe a fait ſur le Poëme Heroïque à l'endroit où il traite de la Sentence : qu'il

n'eſt pas neceſſaire qu'elle ſoit véritable, ni reçûë pour telle de tout le genre humain ; mais que c'eſt aſſez que la perſonne que l'on fait parler la puiſſe croire telle, ou la dire pour fortifier ſa cauſe, comme quand un Ambitieux dit : *ſi jus violandum eſt, &c.*
Un Avanturier,

*Audentes fortuna juvat.*

Un homme bien amoureux peut dire à ſa Maîtreſſe, c'eſt aſſez de ſçavoir aimer pour être aimable : & il ne fait point mal de tâcher de lui perſuader qu'Amour l'ordonne ainſi. De la ſorte qu'un tel Axiome eſt prononcé, ce ſeroit toûjours une eſpece d'Arrêt à ſon égard : de même que,

*Quis modus adſit Amori,*
*Omnia vincit Amor ;*
*Enſe maritali nunquam confoſſus adulter.*

Et mille Sentences pareilles qui ne ſont pas indubitables, non plus que celles qu'on met en la bouche d'un mauvais Conſeiller, d'un Tyran, ou d'un Scelerat, qui n'en rendent pas l'Auteur garant, comme,

La

La Justice n'est pas une vertu d'Etat.
La timide Equité détruit l'art de regner.
*Scelere tegendum est scelus.*

J'ai vû les avis fort partagez sur la remarque qu'il a fait de *valeur brillante :* Néanmoins, je suis de son sentiment. La valeur d'un Capitaine peut faire l'assûrance de ses Troupes ; mais ce n'est pas si proprement que sa vigilance. Vous verrez donc qu'en cela j'ai suivi son conseil, tant pour la raison qu'il allegue, tant parce que cette *valeur brillante* m'a toûjours semblé d'un stile un peu trop élevé pour une Eglogue ; car bien que ce ne soit plus le Berger qui parle dans cette adresse, & que le Poëte par consequent puisse s'élever un peu davantage ; il me semble que ce ne doit point être en sorte que le stile en soit tout-à-fait different du reste. Mais je découvre encore une troisiéme raison de ce changement, qui n'est pas moins considerable à mon avis, c'est que la *valeur brillante*, & *des Lauriers de Mars tant de fois couronné,* ne disoient que la même chose, & ne donnoient que la même loüange à une personne tout-à-fait digne de l'un & de l'au-

tre ; & à un si haut point, que c'est, ce me semble, lui en dérober une, que de n'en pas parler : Non que je prétende enfermer dans l'adresse que je lui fais de mon Eglogue, toutes celles qui lui sont dûës ; mais il est certain que sur tout il pourroit s'appliquer ce beau Vers, à qui Alexandre donna le prix sur tous les autres de l'Illiade.

Sage au Conseil, & vaillant au combat.

Pardonnez-moi, Monsieur, il est comme cela dans mon Plutarque : la verité est que c'est là que je l'ai apris, & que je ne l'ai point conferé avec l'Original. Voilà ce que je viens de penser sur ce sujet ; sans doute il y a bien d'autres choses à dire contre les loüanges que me donne Monsieur Ogier, mais je croi que vous m'aimez assez pour me vouloir dispenser de les contredire. Au reste, que ni vous, ni personne ne prenne ceci pour une contestation ; car je ne prétens que c'en soit une. La partie ne seroit pas bien faite entre un homme aussi consommé dans les Lettres que le celebre Monsieur Ogier, & une personne qui comme moi, n'en a qu'une très-legere teinture. Ceci n'est écrit que

pour me divertir avec vous, & pour vous communiquer mes ſentimens, comme à celui de mes amis à qui je les découvre le plus librement, étant perſuadé de vôtre grande capacité ; & ce que j'eſtime encore plus que cela, d'une ſincerité très-parfaite, d'une probité très-rare, & de l'amitié que nous nous ſommes promiſe. Adieu.



# L'AMOUR
## Gueri par le Tems.

# TRAGEDIE.

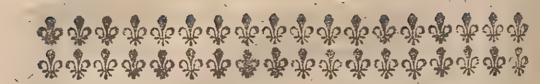
*Par Mr. de SEGRAIS.*

## ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

NEBELON, *Premier Prince du Sang de Charlemagne, & General de ses Armées.*
AIMON.
ASTOLFE.
ROLAND.
RENAUD.
*Troupe de Paladins.*
*Six* ROIS *captifs.*
AGRAMANT, *Roi des Sarazins.*
ANGELIQUE.
MEDOR.
ZORAIDE, *Sœur de Dardinel, Roi des Sarazins, dont Medor étoit le Favori.*

ALMIRE, *Princesse parente de Zoraïde.*
ATLAND, *Magicien.*
MELISSE.
LA DISCORDE *& sa Suite.*
*Les Plaisirs, les Jeux & la Jeunesse.*
LE DEDAIN.
LA JALOUSIE.
LE TEMPS *avec les Saisons, les Heures & toute sa suite.*
*Ombres d'Amans & d'Amantes, d'Ambitieux, de Coquetes.*
*Chœur de François, de Catalans & de Catalanes.*
*Chœur de Bergers & Bergeres : Daphnide, Iris, Philis, Silvie, Aimante, Alcidor.*
*Chœur de Zephirs.*
*Troupe de Demons.*

La Scene est au bord de l'Ebre.



# L'AMOUR

## Gueri par le Tems.

## *TRAGEDIE.*

---

### ACTE PREMIER.

*Le Théatre represente un Camp, & en son éloignement une Plaine où l'on voit le debris d'une grande Bataille.*

### SCENE PREMIERE.

AIMON, CHOEUR DE FRANCOIS, DE CATALANS, & de CATALANES.

CHOEUR.

Victoire ! Victoire ! Victoire !
Que dans tout l'Empire François,
On chante le plus grand des Rois.

Les siecles n'en sçauroient effacer la memoire.
Victoire ! Victoire ! Victoire !

AIMON.

Le terrible Agramant suivi de trente Rois,
Bien loin de ranger sous ses loix
Des invincibles Francs la belliqueuse Terre,
Dans ses propres Etats va voir tomber la guerre.
L'Ebre rougi du sang de morts
A surmonté ses bords.

CHOEUR.

Victoire ! Victoire ! Victoire !

DEUX ERANÇOIS.

Rodomont est tombé sous le fer de Roland,
Renaud est par tout triomphant.

BRADAMANTE.

Cette Amazone si belle,
Cette Amante si fidelle,
Sur les pas de ces Paladins
Efface pour jamais le nom des Sarrazins.

CHOEUR.

Victoire ! Victoire ! Victoire !

DEUX CATALANS.

Chantons de ces Heros les glorieux destins:
Pour couronner leur tête
En cette fête
Allons dans nos Jardins :
Aux Lys de Charlemagne
Assemblons les Jasmins
Qui parfument l'Espagne :
Et cependant à haute voix
Chantons à l'ombre de nos Bois :
Victoire ! Victoire ! Victoire !

*Tous les Chœurs repetent.*

Que dans tout l'Empire François
On chante le plus grand des Rois:
Les siecles n'en sçauroient effacer la memoire.
Victoire ! Victoire ! Victoire !

*Une dance doit entremêler ces trois differens Couplets, qui sont dans les trois genres de la Poësie & de la Musique.*

## SCENE II.

NÉBELON, *premier Prince du Sang de Charlemagne, & General de son Armée, Six Rois Captifs, Troupe de Paladins,* AIMON, CHOEUR, *&c.*

NEBELON.

Redoutable Beauté, par quel art enchanteur,
Viens-tu de nos Guerriers arrêter la valeur?

AIMON.

Prince, vous vous plaignez?

NEBELON.

Tous ces Rois dans nos chaînes,
Tant de morts entassez au milieu de ces plaines
Marquent les Francs victorieux;
Mais hélas! Agramant perissoit à nos yeux,
Ce jour exterminoit les Mores & la guerre:
Je donnois la paix à la terre.

AIMON.

Par quel revers....

NEBELON.

Au fort de ce combat ſanglant
Parmi les traits, les cris & les alarmes
La fatale Angelique a fait briller ſes charmes :
Et de Renaud, & de Roland,
Et de tous nos grands Chefs j'ai vû tomber les armes.
En cet inſtant
Tous n'ont eu d'ardeur que pour elle.
Il eſt vrai qu'elle eſt belle.

*Les Rois & les Paladins repetent tous enſemble.*

Il eſt vrai qu'elle eſt belle.

AIMON.

Elle revient dedans ces lieux,
Celle dont le charmant & dangereux viſage
Mit entre nos Heros tant de trouble & de rage.
Mais quel objet nouveau ſe preſente à mes yeux ?

## SCENE III.

### NEBELON, CHOEUR, ASTOLFE.

NEBELON.

C'Eſt Aſtolfe ſans doute,
Lui ſeul peut tenter cette route:
Abſent depuis long-tems & toûjours amoureux
Nous craignions pour ſes jours : le Ciel nous le renvoye ;
Il ramene la joie,
Et ſon retour eſt d'un préſage heureux,

ASTOLFE.

Des bords de l'Inde & du fond de l'Aſie,
Au plus vaillant des Rois je viens offrir ma vie :
J'ai couru l'Univers ; ce n'eſt que dans ſa Cour
Qu'on voit régner Mars & l'Amour.

## SCENE IV.

NEBELON, ASTOLFE, ROLAND, RENAUD, ROIS PALADINS, *&c.*

RENAUD.

ANgelique a mon cœur, & j'adore ses
charmes :
Pour me l'ôter il faut m'ôter les armes.

ROLAND.

Il faut perdre le jour,
Ou renoncer à ton amour :
Angelique a mon cœur, & j'adore ses
charmes.

ASTOLFE.

Quand on est jeune, on se croit trop heureux
Du vain honneur de languir pour des belles :
Mais quand on a passé l'ardeur des premiers feux,
On hait l'empire des cruelles.
Je veux qu'on se fasse en aimant
Un plaisir de l'Amour, & non pas un tourment.

ROLAND.

ROLAND.

Angelique eſt promiſe à qui dans cette guerre
De plus de Morts fera rougir la terre:
Angelique en ce jour
Eſt dûë à ma valeur, eſt dûë à mon amour.

*Renaud & les Paladins repetent.*

Angelique en ce jour
Eſt dûë à ma valeur, eſt dûë à mon amour.

NEBELON.

Calmez cette ardeur indiſcrete:
L'Empereur l'a promis :
Angelique ſera le prix
De la valeur la plus parfaite.

---

## SCENE V.

NEBELON, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

PAr quelle loi,
N'étant point ſa ſujette,

Sans mon consentement dispose-t-on de moi ?
Aux bords heureux où se leve l'Aurore
Un monde entier m'obéït & m'adore :
Toi même voudrois-tu renoncer à mon cœur ,
S'il se devoit à la seule valeur ?
Et s'il étoit en sa puissance ,
En voudrois-tu faire une récompense?

NEBELON.

Quel trouble ses yeux font sentir !
Qui peut à sa beauté ne pas rendre les armes ?
Je suis prêt de ceder au pouvoir de ses charmes :
Ce n'est qu'en la fuyant qu'on s'en peut garentir.
Princes , suivez mes pas.

## SCENE VI.

ANGÉLIQUE , ROLAND, RENAUD, ASTOLFE.

ANGELIQUE.

SI Roland m'est fidelle ,
Si Renaud à ses yeux me trouve encore belle ,

Mon Triomphe eſt plus beau que d'avoir
à mes loix
Soumis les plus grands Rois.

ROLAND.

Si je vous ſuis fidelle!

RENAUD.

Si je vous trouve belle!

*Tous deux enſemble.*

Quel cœur plus que le mien eſt percé de
vos traits.

ROLAND.

Je veux mourir dans ma ſouffrance.

RENAUD.

Je veux vivre avec ma conſtance.

*Tous deux enſemble.*

Quand un objet rempli d'attraits,
A ſes rigueurs fait mêler l'eſperance,
On ne guerit jamais.

ASTOLFE.

Ignorez-vous qu'en Amour la Juſtice

Eſt le Caprice ?
Preſque toûjours les Amans malheureux
Ont la raiſon pour eux.

ANGELIQUE.

Aſtolfe a-t-il briſé ſes chaînes ?
Veut-il qu'Amour pour lui ſeul ſoit ſans peines ?

ASTOLFE.

De vos apas trompeurs j'ai ſçû me dégager:
Malheureux qui les ſuit ſans en voir le danger.

---

## SCENE VII.

ANGELIQUE, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE, AQUILANT.

AQUILANT.

VEnez, Prince, accourez, le devoir vous appelle.
Tout le camp en rumeur
Eſt partagé par la fureur
Qu'entre tant de Rivaux allume cette Belle.

## SCENE VIII.

### ANGELIQUE, ROLAND.

ANGELIQUE.

ARrêtez, Roland, arrêtez.

ROLAND.

O! Reine des beautez,
Des graces & des charmes,
Arrêtez vous-même, arrêtez,
Et goûtez le plaisir de voir couler mes larmes.
Hélas! je perds le jour,
J'expire de douleur de ne pouvoir vous plaire:

ANGELIQUE.

Mai quoi? Que puis-je faire
Pour soulager vôtre langueur?

ROLAND.

Mettez un prix à vôtre cœur,
Où par excès d'amour un mortel puisse atteindre:

Du moins daignez me plaindre,
Et dire après ma mort :
Roland étoit digne d'un meilleur sort.

ANGELIQUE.

Je ne veux point qu'il meure,
Mais qu'il vive pour m'adorer,
S'il soûpire, s'il pleure,
Est-il le seul qu'Amour fasse pleurer ?
Ou soupirer ?
Vous n'avez que Renaud pour rival redoutable,
Quand vous le combattrez, mes vœux seront pour vous.

ROLAND.

Animé d'un espoir si doux,
C'est assez pour tout vaincre, ô Reine incomparable.

---

## SCENE IX.

ANGELIQUE.

PAr les conseils d'Atland ce sçavant enchanteur,
De la Loi que je suis souverain Protecteur,
De mille attraits brillante

J'ai paru dans le camp des Francs;
Et parmi mes Amans
Je viens de ralumer une guerre ſanglante.
J'ai rempli ſon attente;
Il me tiendra ſa parole à ſon tour,
Me rendant par les airs dans ce charmant ſejour,
Où j'ai laiſſé l'objet de mon Amour.
Qu'il ſouffre en mon abſence!
Si j'en juge par mon ennui.
Amour redouble ſa ſouffrance,
Je crains de ſouffrir plus que lui.

---

## SCENE X.

ANGELIQUE, *les Zephirs envoyez par Atland dans un Char qui deſcend du Ciel.*

CHOEUR DE ZEPHIRS.

MEdor languit, Medor s'ennuye,
Medor s'afflige nuit & jour,
Et tu le trouveras ſans vie,
Si tu diferes ton retour.

*Un des Zephirs.*

Il ſçait que dans ces lieux, parmi l'horreur des armes,

Tu fais briller tes charmes.
Bien qu'il ſe fie à tes ſermens,
Bien qu'il s'aſſûre en ſon amour extrême,
Ce ſont toûjours de grands tourmens
De ſçavoir ce qu'on aime
Environné d'Amans.
Vois ſes chagrins, ſes défiances,
Ses craintes, ſes impatiences,
Et ſes brûlans deſirs
Qu'il t'adreſſe par les Zephirs.

*Les Amours qui repreſentent les diverſes paſſions entrent, font le Balet à la fin de l'Acte.*

CHOEUR DE ZEPHIRS.

Medor languit, Medor s'ennuye,
Medor s'afflige nuit & jour,
Et tu le trouveras ſans vie,
Si tu differes ton retour.

ANGELIQUE *dans le Char.*

Partons jeunes Amans de Flore,
Allons, courons, volons,
Hâtez-vous, preſſez-vous encore,
Devenez Aquilons.



# ACTE II.

*Le Théatre change & represente un desert proche des deux Camps, où le Magicien Atland consultoit les Demons.*

## SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, *Sœur de Dardinel Roi des Sarazins dont Medor étoit le favori,* ALMIRE, *Princesse parente de Zoraïde.*

ALMIRE.

QUe cherchons-nous en des lieux si sauvages ?
La nuit approche,& sa noirceur
Vient redoubler l'horreur
De ce profond silence & de ces noirs ombrages.

ZORAIDE.

Moins tristes que mon cœur
Sont les plus tristes nuits & les bois les plus sombres :

Ils n'ont point d'aſſez noires ombres
Pour plaire à ma douleur.

ALMIRE.

Calmez cette triſteſſe.
Ce Frere qu'en ces lieux ſuivit vôtre tendreſſe,
Et qui depuis dix jours vous coûte tant de pleurs,
Combatant pour ſa Loi, mourut comblé d'honneurs.
Heritiere du trône ; allez regner Princeſſe,
Allez avec Medor conſoler vos douleurs ;
Il vous charme, & le ſort vous rend libre & maîtreſſe.

ZORAIDE.

Preſqu'enfant à Medor j'abandonnai mon cœur,
Medor du Roi mon Frere eut toute la faveur.
S'il ſuivit ſa fortune, Amour me le fit ſuivre.
A ſon Prince, ſans doute, il n'aura pû ſurvivre ;
Je cherche en vain, mes pas ſont ſuperflus ;
Medor n'eſt plus.

Quelque grandeur qui m'environne,
Ciel, tu ne me peux rien donner !
Que ſert une couronne,
Quand on n'a plus l'Amant qu'on voudroit couronner ?

## SCENE II.

ZORAIDE, ALMIRE, ASTOLFE *caché dans le Bois.*

ASTOLFE.

TRanquile & fortuné ton Amant vit encore ;
Son heureux ſort accroîtra tes malheurs :
Et tu vas plus verſer de pleurs
Que n'en verſe l'Aurore.

ZORAIDE.

Qu'ai-je entendu ? grands Dieux !
Eſt-ce donc en ces lieux,
Que les bois rendent des Oracles ?
Après tant de tourmens, amour imperieux,
Me faut-il preparer à de nouveaux obſtacles.

ASTOLFE.

Laiſſé parmi les morts & tout prêt d'expirer,

Ce beau Medor qui te fait ſoûpirer,
Par les ſoins d'Angelique a conſervé la vie.
De ſon deſtin ſois éclaircie.
Le gueriſſant des traits dont il fut tout percé,
Cette beauté s'eſt bleſſée elle-même:
Il l'adore, elle l'aime.
Gueris ton cœur d'un amour inſenſé.

ZORAIDE.

Donc l'horrible malheur de n'être point aimée
Du ſeul objet qui m'a charmée,
N'a fait que la moitié du rigoureux tourment
Que je ſouffre en aimant.
O voix impitoyable!
Tu n'es point véritable.
Allons d'Atland conſulter le ſçavoir;
Son antre dans ces bois s'offre à mon deſeſpoir.

*Elle s'enfuit.*

SCENE

## SCENE III.

### ASTOLFE, ALMIRE.

ALMIRE.

OU fuyez-vous, Princesse ?

ASTOLFE.

Un moment, belle Almire.
Ecoutez.

ALMIRE.

Qui m'appelle ?

ASTOLFE.

Astolfe, qu'en ces lieux
Attira sur vos pas un desir curieux,
Et qu'Amour. . . .

ALMIRE.

Ah ! plûtôt hâtez-vous de me dire,
Qui vous a découvert pour qui Medor soûpire.

ASTOLFE.

Tantôt sur l'Hippogrife élevé dans les airs,

Non loin de ces deſerts,
Au bord d'un clair ruiſſeau qui fait un doux murmure,
J'ai vû ces deux Amans l'un de l'autre enchantez,
Qui mêmes aux échos contoient leur avanture,
Et vantoient leurs beautez.
Ah! que leur ſort eſt agréable!
Qu'à les voir ſeulement Amour paroît aimable!
Vous qui pouvez tout charmer,
Ne voulez-vous point aimer?

ALMIRE.

L'amitié ſeule eſt aimable:
L'amitié ſeule me plaît:
Amour, à qui le connoît,
Sera toûjours redoutable:
Il eſt frivole & trompeur,
Et ſa fin la plus certaine,
Quand il eſt maître d'un cœur,
Eſt de ſe changer en haine.

ASTOLFE.

Connoiſſez mieux...

ALMIRE.

Dans ce deſert,

Pendant ces vains discours Zoraïde se perd.
suivons ses pas.

## SCENE IV.

*Le Théatre s'ouvre dans l'enfoncement, qui represente l'Antre d'Atland, où ce Magicien paroît avec Agramant Roi des Sarrazins, qui le vient consulter.*

ATLAND.

GRand Roi, je vai donc par mes charmes
De l'éternel sejour des plaintes & des larmes
Forcer pour t'obeïr, les antres tenebreux.
Ici quand je le veux,
La porte des Enfers à ma parole s'ouvre :
Regarde & bannis la terreur.
Terre, ouvre toi.

AGRAMANT.

Dieux ! quelle horreur
Quel spectacle effroyable à mes yeux se découvre !

## SCENE V.

AGRAMANT, ATLAND,
*Ombres d'Amans & d'Amantes.*

OMBRE I.

J'Ai manqué de foi
A qui fut tout aimable, & qui n'aima que moi.

OMBRE II.

Par d'injuſtes ſoupçons, & d'une mort cruelle
J'ai fait mourir le ſeul qui m'eût été fidéle.

AGRAMANT.

Qui ſont ces triſtes voix?

ATLAND.

C'eſt dans ce noir ſejour
Que ſont punis les crimes de l'amour.
Ces plaintes ſont d'Amans & d'Amantes coupables:
Leur nombre eſt infini, leurs remords incroyables.

OMBRE III.

De mille Amans qui m'ont donné leurs soins
J'aimai le moins aimable, & qui m'aima le moins.

*Trois Ombres d'Ambitieux, dont chacun dit.*

De la ſeule grandeur mon ame fut charmée.

*Troupe de Coquettes.*

De mille, ſans aimer, je voulois être aimée.

*Troupe d'Indiſcrets.*

Nous n'aimions que le bruit de nos fers:
Juſques dans les enfers,
Des faveurs qu'on nous fit nous ne pouvons nous taire,

*Tous enſemble.*

Ah ! ſi jamais je retournois au jour,
Rien ne pourroit me plaire
Qu'un ſincere & diſcret amour ;
Ah ! ſi jamais je retournois au jour,
Rien ne pourroit me plaire
Qu'un amour diſcret & ſincere.

ATLAND.

C'eſt parmi ces Amans,
Que pour redoubler leur martyre,
Et pour joüir de leurs tourmens,
La diſcorde ſe plaît d'exercer ſon empire.

AGRAMANT.

Fais donc passer, comme tu l'as promis,
Ce monstre dangereux parmi mes ennemis.

---

## SCENE VI.

ATLAND, AGRAMANT, LA DISCORDE & sa suite.

ATLAND.

VIens, fille du Chaos, donne treve à la guerre
Que fais-tu à ces malheureux,
Et viens tourmenter sur la terre
Des Rivaux plus fameux.

LA DISCORDE.

J'obéis, & tu vois mon escorte ordinaire.
L'Orgueil & l'Interêt, la Haine & la Colere.

ATLAND.

Dans le Camp des François
Va faire retentir ta voix,
Et jette dans leurs ames
Tes redoutables flâmes.

LA DISCORDE.

De tant de Mores que dans ce jour
Leur fer a fait deſcendre en cet affreux ſe-
jour,
J'ai ſçû que par ton art, j'ai ſçû que par
tes charmes,
Angelique a contr'eux tourné leurs pro-
pres armes.
Pour diviſer les cœurs, quelle Divinité
A le pouvoir de la beauté?

AGRAMANT.

Déeſſe redoutable,
Sois à mes vœux plus favorable.

LA DISCORDE.

Ne t'imagine pas
Que j'abandonne ta défenſe.
Je vais te faire voir les furieux combats
Dont je veux déſoler la France.



## SCENE VII.

AGAAMANT, ATLAND, LA DISCORDE, *& sa suite. Troupe de Demons qui par un Balet representent les combats qui ruinent l'Empire de Charlemagne.*

LA DISCORDE, *après qu'ils ont dansé.*

PAr ces combats sanglans,
Et par ses propres differens,
La race de Martel, indigne de la gloire,
Perdra l'Empire & le Sceptre des Francs,
Et fera honte à sa memoire.
Ces grands évenemens demandent quelques jours.
Je vais solliciter la Parque
D'en avancer le cours.
Espere, Genereux Monarque.

AGRAMANT.

Allons par nôtre exemple & par ce noble espoir
Porter le Peuple More à faire son devoir.

## SCENE VIII.

### ZORAIDE, ATLAND.

ZORAIDE.

SAge Atland, qu'en ton art nul Mortel
ne ſurmonte,
Et qui ne t'en ſers qu'en faveur
De ceux qu'accable le malheur,
Puiſque tu connois tout, épargne moi la
honte
De te raconter ma douleur:
Eſt-elle ſans remede?
Et Medor ne peut-il m'aimer?

ATLAND.

Une autre le poſſede,
N'eſpere plus de le charmer;
Mais je vais, ſi tu veux, arracher de ton ame
Cette inutile flâme;
Et tu dois concevoir
Qu'obſcurcir le Soleil, marque moins
mon pouvoir
Que d'éteindre l'amour dans le cœur d'u-
ne femme.

ZORAIDE.

Je vivrois ſans aimer Medor !
Ah ! j'aime mieux encor
Mes plaintes & mes larmes ;
Mon tourment a des charmes.
Quand je devrois perdre le jour,
Ne m'ôte point mon malheureux amour.

ATLAND.

Que tes charmes, Amour, doux Enchanteur des ames,
Sont au deſſus de mes Enchantemens ;
Tu promets des plaiſirs, & donnes des tourmens ;
Et dans tes fers, & dans tes flâmes,
Ceux que tu fais le plus ſouffrir,
Ne peuvent ſeulement ſouhaiter de guerir.
Je te plains, que veux-tu ?

ZORAIDE.

Si mon amour extrême
Ne peut me donner ce que j'aime,
Par ton pouvoir prodigieux,
Du moins rends-moi ſemblable
Au ſeul objet que Medor trouve aimable.
Que je paroiſſe Angelique à ſes yeux,
Je l'entendrai me dire qu'il m'adore.

ATLAND.

Ce n'est point en vain qu'on m'implore.
L'interêt de ma loi,
Se joint à la pitié qui me parle pour toi.
C'en est fait ; par mon art magique,
Tous ceux qui te verront, te croiront Angelique ,
Entendront ta parole, admireront tes traits.
Fais-toi voir à Medor , il te prendra pour elle ,
Tous les Amans de cette Belle
En foule suivront tes attraits ;
Conduis leurs pas dans ces forêts
J'en vais faire un sejour , où je veux qu'à jamais
Les plaisirs & les charmes
Leur fassent oublier, & la gloire, & les armes.
Demons , qu'en un moment on éleve un Palais.





# ACTE III.

*Le Théatre change, & represente le Palais d'Atland, où se passe le troisiéme Acte.*

## SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, *proche le Palais d'Atland.*

MEdor me croit celle qu'il aime,
Et je ne sens nul changement;
Il me suit, il m'adore. Heureux enchantement,
Je te dois plus qu'à mon amour extrême.
L'art en amour, hélas! sert plus que l'amour même.
Medor au fond d'un bois laissoit errer ses pas,
Pendant que le sommeil retenoit dans ses bras
La Beauté qui m'est si fatale.
A peine ai-je paru, que mes foibles appas
Ont eu pour lui les charmes qu'elle étale.
Il a suivi mon visage imposteur,

Et je ne dois qu'à ſon erreur
La frivole douceur,
D'affliger ma Rivale.
Tu dors d'un tranquille ſommeil,
Libre de toute inquietude,
Dans ta charmante ſolitude:
Angelique tu dors d'un tranquille ſommeil,
Orgüeilleuſe Beauté, quel ſera ton reveil?

---

## SCENE II.

### MEDOR, ZORAIDE.

MEDOR.

BElle Angelique, incomparable Reine,
Pour ſoulager ma peine,
Dites au moins où vous guidez vos pas?

ZORAIDE.

Par tout où je pourrai fuïr un ingrat que j'aime,
Et qui ne m'aime pas.

MEDOR.

Qui ne vous aime pas, Medor?

ZORAIDE.

Medor lui-même.

Il a feint de m'aimer.

MEDOR.

Et qui pourroit après vous le charmer?

ZORAIDE.

Quoi ! la sœur de ton Roi, cette jeune Princesse,
Qui passa, pour te voir, tant de divers climats ;
Par son rang, ni par ses apas,
Ni par tant de tendresse,
N'auroit pû te plaire un moment ?
Tu me trompes, perfide Amant :
Zoraide est aimable.

MEDOR.

Elle seroit incomparable,
Si mon cœur percé de vos coups,
Avoit pû soupirer pour d'autre que pour vous.
Redoublez mes desirs & mon impatience
Faites-moi souffrir nuit & jour ;
Mais n'outragez point mon amour
Par ces injustes défiances.

## SCENE III.

*Les Plaisirs, les Jeux, la Jeunesse viennent recevoir Medor & la fausse Angelique.*

LES PLAISIRS.

VEnez dans un charmant sejour,
Où l'heureux & tranquille Amour
Donne à ses vrais Sujets tous les biens en partage :
C'est le Palais de la Felicité.
Venez, parfaits Amans, y recevoir l'hommage.
Que les Plaisirs doivent à la Beauté.

*Deux des Jeux.*

Par nos aimables exercices,
Nous chassons de ces lieux les ennuis languissans.

*Un Troisiéme.*

Tout y flatte les sens.

*Un quatriéme.*

Rien n'y manque pour les délices.

*Un cinquiéme.*

Les yeux y sont ravis.

*Un sixiéme.*

Le cœur s'y sent charmé.

*Les deux premiers.*

Mais le comble des biens, mais le bonheur extrême !
On y voit toûjours ce qu'on aime,
Et toûjours on s'en croit aimé.

LA JEUNESSE.

Je suis l'agréable Jeunesse :
De ces lieux enchantez j'écarte la tristesse;
Je regne en ce Palais ;
Par mes attraits,
On n'y vieillit jamais.

*Tous ensemble.*

Hors ceux qu'Amour enflâme,
Nul n'est reçû dans ces beaux lieux.

LA JEUNESSE.

Il est la Jeunesse de l'ame.

*Deux des Jeux.*

Le seul des Jeux qui charme. . . .

*Un des Plaisirs.*

Est le plaisir des Dieux.

*Tous ensemble.*

Il est la Jeunesse de l'ame.
Le seul des Jeux qui charme, est le plaisir des Dieux.

*Tous entrent dans le Palais, à la reserve d'un des Jeux.*

## SCENE IV.

ROLAND, *un des Jeux.*

ROLAND.

J'Ai sçû que dans ces bois Renaud a pris
sa route :
Il se cache sans doute ;
Mais qui peut se cacher aux regards d'un
Amante ?
Mais où peut se sauver un Rival de Roland?

*Un des Jeux.*

Loin d'ici, temeraire,
Loin d'ici, furieux,
Sors de ces lieux,
Où l'on ne peut se facher, ni déplaire.

ROLAND.

Angelique l'ordonne, & la mort en ce jour
Peut seule contenter sa haine & mon
Amour.

ZORAIDE, *qui se fait voir sur un Balcon.*

Roland, modere ta vaillance :
J'ai voulu seulement éprouver mon pou-
voir.

Mais j'aime mieux le plaiſir de te voir,
Que la douceur de la vengeance.

ROLAND, *entrant dans le Palais.*

Eſt-ce vous, ô ma Reine! ordonnez de mes jours.

---

## SCENE V.

ANGELIQUE & RENAUD, *qui arrivent chacun de leur côté.*

ANGELIQUE.

Bois & Rochers, vous êtes ſourds,
Et Medor eſt plus ſourd, & plus dur que vous n'êtes,
En vain je ſuis la trace de ſes pas:
J'apelle & crie en vain, il ne m'écoute pas.
L'Amant dont je fais choix entre tant de conquêtes,
Me quitte pour une autre, & ſeule en ces deſerts,
Il ne me reſte enfin que la voix que je perds.

RENAUD.

Roland me défie & m'outrage,

Peut-il douter de mon courage ?
Mais puis-je auſſi douter qu'Angelique a
changé ,
Et que je ne ſuis point vangé ?

ANGELIQUE.

Medor m'eſt infidéle :
Une autre lui ſemble plus bell.e
Devois-je craindre ce malheur ?
Puis-je le reſſentir ſans mourir de douleur?
Mais quelle fortune inhumaine !
Le même jour ,
Que j'ai perdu l'objet de mon amour ;
Me livre à l'objet de ma haine.

RENAUD *reconnoiſſant Angelique.*

Que vois-je?ô Ciel ! c'eſt la Beauté,
Dont, malgré moi, je me ſens enchanté.
Un trait de ſes yeux efface
Toute la haine de mon cœur ;
Amour y rentre, & fait place
A ſon ardeur.
Hélas ! pour qui ſouffrai-je un tourment ſi
ſenſible ?

ANGELIQUE.

Pour celle qui te haït, qui pour t'ôter l'eſ-
poir ,

Avec le plaiſir de la voir,
Aime mieux ſe rendre inviſible.

*Elle diſparoît.*

---

## SCENE VI.

RENAUD, LE DEDAIN.

RENAUD.

VIens Dedain viens à mon ſecours,
Viens me guerir de mes foles amours,
Viens, Dedain, viens à mon ſecours.

LE DÉDAIN *vient, deſcend du Ciel en chantant.*

Qu'une charmante blonde
Ait couru tout le monde,
Sans que ſon cœur
Ait reſſenti la moindre ardeur,
C'eſt une hiſtoire
Belle à raconter :
Un Amant la peut croire,
Un autre en peut douter.

RENAUD.

Déja je me ſens plus tranquille ;

J'entens ta voix, Dedain, je te promets
De ne brûler jamais
D'une flâme inutile.

LE DEDAIN.

Les vains ſermens
Qu'entre mes mains font les Amans,
Ne durent d'ordinaire,
Qu'autant que dure leur colere,
Ou que ma flâme les éclaire.
Si-tôt que je les quitte, ils changent de propos;
Et cependant Amour les deſeſpere,
Et je ne veux que leur repos.

RENAUD.

Ne me quitte donc plus, ô Dedain ſecourable!

LE DEDAIN.

J'en ai bien d'autres à guerir.
Mais crois un conſeil raiſonnable:
Fuis cette Beauté redoutable.

RENAUD.

Je la fuirai, quand j'en devrois mourir,
Déja je la trouve moins belle,
Elle eſt ſans graces, ſans attraits.

Mais que vois-je ? ô douleur mortelle !
Angelique dans ce Palais,
Et Roland avec elle!

## SCENE VII.

ANGELIQUE *qui se fait revoir.*

JE suis dans ce Palais, & Roland avec moi ;
Trompeur Atland, autre que toi
N'éleva dans ce Bois ce superbe Edifice :
Je connois ton pouvoir, je vois ton artifice,
Je cherche en vain Medor dans ces Deserts,
Seul tu me l'as ravi, c'est toi seul qui me perds,
Sans me flater du pouvoir de mes charmes,
Il eût eu pitié de mes larmes.
Ah ! c'est trop en souffrir, rentrez dans les Enfers,
Demons, & que tout Art magique
Le cede à l'Anneau d'Angelique.

*Le Palais disparoît ; Zoraïde & Medor paroissent au lieu où ils étoient.*

## SCENE VIII.

ZORAIDE, MEDOR, ANGELIQUE.

ZORAIDE.

QUe cherche Medor en ces lieux!

MEDOR.

Excuſez, grande Reine, une douleur mortelle,
Qui m'ôte la raiſon, & qui trouble mes yeux.

ZORAIDE.

Medor me fuit, déja Medor m'eſt infidéle.

MEDOR.

Sœur de mon Roi, toûjours à vos genoux
Vous me verrez prêt à mourir pour vous;
Mais ſi vous permettez que ma douleur s'explique,
Vous êtes Zoraïde, & je vois Angelique.

ANGELIQUE.

Rentre en mes fers, Medor,
Pour m'enlever ton cœur, tout l'Univers conſpire :
Allons dans mon Empire,
M'aſſûrer ce treſor.
Pour me le conteſter, Reine, prenez les armes,
Vous ne le ſçauriez par vos charmes.

---

## SCENE IX.

ZORAIDE.

TRiomphe de ma honte, outrage ma douleur,
Inſolente Rivale, inſulte à mon malheur.
Je vais mourir, la mort me ſera moins cruelle,
Que ce qu'Amour m'a fait ſouffrir.
Le Ciel m'eſt ennemi, l'Enfer m'eſt infidéle
Medor ne peut m'aimer, & je ne puis guerir.

ACTE

# ACTE IV.

*Le Theatre represente la belle solitude où Angelique & Medor s'étoient retirez.*

---

## SCENE PREMIERE.

DAPHNIDE, IRIS, BERGERS.

DAPHNIDE.

BErgere, est-ce ainsi qu'on se pare
Pour la Fête qui se prépare ?
Seule en ces lieux ignorez-vous encor
Le retour d'Angelique,
Et qu'aujourd'hui Medor
Donne aux Bergers un Prix de Danse & de Musique ?
Tout resonne dans nos Hameaux
D'Airs nouveaux,
De douces Chansonnettes :
N'entendez-vous pas les Musettes,
Les Haubois & les Chalumeaux ?

IRIS.

Chantez, danſez, vous dont l'ame eſt contente :
Laiſſez plaindre & pleurer ceux que l'amour tourmente.

DAPHNIDE.

Quel noir chagrin trouble des yeux ſi doux?

IRIS.

Qui le ſçait mieux que vous ?
De nos Bergers j'aime le plus volage :
Je n'avois que l'avantage
De lui voir ignorer qu'il cauſoit ma douleur :
Et vous avez dit à celle
Qui me derobe ſon cœur,
Que j'étois jalouſe d'elle.

DAPHNIDE.

Je l'ai dit en riant ; elle ne le croit pas.

IRIS.

Amour croit tout ce qui le flatte,

DAPHNIDE.

Quoique ſa bouche plaiſe,& que ſon teint éclate,

Les peut-on égaler à vos divins appas ?

IRIS.

Peut-être qu'à tes charmes,
Les miens, si j'en avois, se pourroient comparer ;
Mais le Depit me fit pleurer,
Et ma Rivale vit mes larmes.

---

## SCENE II.

ANGELIQUE, MEDOR.

MEDOR.

CEdres hautains, Planes audacieux,
Elevez-vous jusqu'au Palais des Dieux,
Et leur dites que je n'envie
Leur Nectar, ni leur Ambrosie.
Croissez, Arbres, montez au celeste Sejour,
Et comme eux croissez mon amour.

ANGELIQUE.

Ainsi qu'en la Saison nouvelle,
Vous reprendrez une robe plus belle;
Puisse ainsi nôtre Amour renouveller d'attraits.

MEDOR.

Et toûjours croître, & ne vieillir jamais.

*Tous deux ensemble.*

Et toûjours croître, & ne vieillir jamais.

ANGELIQUE.

Une autre cependant à tes yeux plus aimable,
T'a fait m'abandonner, t'a fait suivre ses pas.

MEDOR.

Un autre ne l'a pû, qu'empruntant vos apas;
De mon erreur l'Enfer seul fut coupable.

ANGELIQUE.

Malgré les Demons & les Dieux,
Ton cœur, si tu m'aimois, eût démenti tes yeux.
Bien qu'après ce malheur, le mien ait tout à craindre,
Triomphe encor de mon courroux:
Donne-moi d'un cœur jaloux
Le plaisir le plus doux;
Force moi d'avoüer que j'ai tort de me plaindre.

## SCENE III.

ANGELIQUE, MEDOR, BERGERS, BERGERES.

CHOEUR DE BERGERS.

ALlons, Bergers, allons gagner le prix
Que Medor a promis.

ANGELIQUE.

Je connois de vos chants l'amoureuſe harmonie;
LeRoſſignol n'a point leur douceur infinie:
Mais pour celebrer ce beau jour,
Il ne faut point parler des maux que fait l'Amour.

MEDOR.

Banniſſez la triſteſſe,& que vôtre Muſique
Soit digne d'Angelique.
Chantez jeunes Beautez: chantez, diſcrets Amans,
Chantez de vos amours les plus heureux momens.

PHILIS.

A la Fête de Pan, Lycidas l'infidelle

Me quitta pour Aminte & moins jeune, & moins belle,
Et crût que j'en mourrois d'ennui :
J'eus le prix de la danse à cette même Fête,
Et je fis la conquête
D'Alcidon plus aimable, & plus jeune que lui.

SILVIE.

Après une cruelle absence,
Qui d'un parfait Amant
M'a fait si vivement
Craindre la mort, ou l'inconstance,
Je viens de le revoir en ce Bocage épais,
Plus amoureux & plus beau que jamais.

DAPHNIDE.

J'ai crû deux jours Lysidor infidelle ;
Mon cœur en a souffert une douleur mortelle :
Mon cœur, consolez-vous,
Lysidor n'étoit que jaloux.

TIMANTE.

De nos Bergeres la plus belle,
Après avoir chanté les Vers,
Que j'avois faits pour elle,
Remporta le prix des beaux Airs,
Et devant mes Rivaux, elle mit sur ma tête

La Guirlande gagnée à la derniere Fête.
*On danſe, & aprés le Balet, Medor reprend.*

MEDOR.

C'eſt aſſez, aimables Bergeres,
C'eſt aſſez, aimables Bergers :
Repoſez-vous ſous ces verds Orangers,
Sur ces vertes Fougeres ;
Et recevez le Prix
Que Medor a promis.
Vôtre danſe ravit, vôtre belle muſique
Eſt digne d'Angelique.

ANGELIQUE.

C'eſt trop peu de ces dons pour ces charmans concerts :
C'eſt trop peu de ces dons pour ces talens divers.
Je veux, pour celebrer cette heureuſe journée,
Que de tout ce que j'aime, on faſſe l'Hymenée.
Il ne faut ſur le choix conſulter que ſon cœur :
Je puis par ma faveur
Egaler la Fortune, & vaincre la Rigueur.
Allons Medor, allons dans mon Empire ;
Tout eſt prêt pour nous y conduire :

Cet Anneau loin de nous écarte tous dangers.
Adieu, jeunes Beautez : adieu , jeunes Bergers.

## SCENE IV.

BERGERS & BERGERES.

CHOEUR.

QU'Angelique ſoit immortelle !
Soit immortel le beau Medor !

PHILIS, ALCIDON.

Que la Parque cruelle ,
En faveur d'une Amour ſi belle ,
N'ait pour eux que des jours filez de ſoye & d'or.

CHOEUR.

Qu'Angelique ſoit immortelle !
Soit immortel le beau Medor !

AIMANTE, DAPHNIDE.

Soit leur Amour fidelle ,
Toûjours vive & toûjours nouvelle !

CHOEUR.

Soit immortel le beau Medor !
Et ſoit Angelique immortelle !

## SCENE V.

ROLAND *arrive, les Bergers s'enfuyent.*

ROLAND.

ANgelique à Medor a pû donner ſon
cœur ?
A Medor Angelique ! éclatez ma douleur ;
Tout me déclare mon malheur.
Dans cette Grotte il eut l'audace de l'écrire,
Et je viens de le lire :
*Entre tous les mortels Medor le plus heureux,*
*Et le plus amoureux ,*
*Au frais de cette Grotte, au doux bruit de*
*cette onde ,*
*Poſſedoit en repos la Merveille du Monde.*
Le Chiffre d'Angelique à ces mots ajoûté,
Declare leur félicité.
Pour rendre de Medor la victoire publi-
que ,
Eſt-il beſoin de nommer Angelique ?
O Dieux ! combien de fois ,
Et les jours, & les nuits, par ces chants dans
ces Bois ,
A cet heureux Medor a-t-elle fait entendre
Tout ce qu'Amour m'a fait lui dire de plus
tendre ?

Des plaintes par qui j'exprimois
Le ſincere abandon d'un Amour véritable,
Elle a fait le plaiſir d'un Rival mépriſable.
Hélas ! peut-elle auſſi ſe montrer plus aimable,
Qu'en lui repreſentant à quel point je l'aimois ?
Amour ! quel eſt ton caprice ?
Eſt-ce ainſi qu'un Dieu rend juſtice?
Angelique à Medor a pû donner ſon cœur !
A Medor Angelique ! éclatez ma douleur;
Tout m'aſſûre de mon malheur.
Je me trompe peut-être, allons, rentrons, encore.
Dans cette Grote que j'abhorre,
N'a-t-on rien écrit de Roland ?

---

## SCENE VI.

*La Grotte de Medor ſe change en l'Antre de la Jalouſie. Cette Déeſſe eſt à la porte, & darde un Serpent contre Roland.*

LA JALOUSIE.

Coule, mortel Serpent,
Juſques au cœur ronge ce miſerable.

ROLAND.

Quel est ce monstre detestable !

LA JALOUSIE.

Je suis la Jalousie, aux yeux toujours ouverts,
Pour voir tout de travers ;
Dans les maux que je faits, sont tous les maux ensemble :
Les plus cruels tourmens n'ont rien qui leur ressemble :
Je mêle à la fureur un poison douloureux,
Preparé dans l'Enfer pour mes seuls malheureux.

ROLAND.

O Dieux ! quelle est ma rage !

LA JALOUSIE.

J'aime à dompter l'intrepide Courage,
Aux plus grands Cœurs je fais les plus grands maux ;
Et c'est l'honneur de mes travaux.

ROLAND.

Dépit cuisant, mortelle haine,
Donnez quelque tréve à ma peine.

LA JALOUSIE.

Que la Faveur à pleines mains
Verſe ſur les Humains
Ses graces éclatantes :
Elles ſont impuiſſantes
Pour calmer un eſprit que je tiens agité ;
Nul repos où je ſuis ne peut être goûté :
J'étouffe la raiſon, j'aveugle la ſageſſe.

ROLAND.

Monſtre, Furie, ou Déeſſe.
Empêche-moi d'aimer ce qui ne m'aime pas.

LA JALOUSIE.

C'eſt ton mal, & tu l'aimeras.



ACTE



# ACTE V.

*Le Théatre represente un Bois, & dans l'enfoncement le Temple du Tems, qui ne doit paroître que dans la quatriéme Scene.*

## SCENE PREMIERE.

NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

AIMON.

LA douleur de Roland en fureur s'est
changée.

NEBELON.

Est-il possible, Aimon,
Que ce Prince si sage ait perdu la raison?
Qu'a ce point l'ait reduit son Amour outragée?

AIMON.

Tout ce qu'à l'Empereur
On a conté de sa fureur,
Hélas! n'est que trop véritable;
Rien ne peut éviter sa colere implacable.

Il court forcené par les champs ;
Il ne connoît perſonne, ni lui-même ;
Tout eſt Medor pour lui dans ſon tranſport extrême.
La Jalouſie & ſes ſerpens
Le livrent à la freneſie,
Qui ne lui laiſſe nul repos ;
Et peu de jours termineront ſa vie.

NEBELON.

Hélas ! c'étoit à ce Heros,
Que le Deſtin jaloux de nôtre gloire,
Attacha la victoire.
Du Ciel, dans ſes malheurs,
Reverons la Juſtice.
Amour a fait ſon crime, Amour fait ſon ſupplice.
Au moins, pour calmer ſes douleurs,
Allons chercher & conſulter Meliſſe.

AIMON.

Cette charmante Nymphe eſt la droite raiſon ;
C'eſt la ſageſſe même :
Seule elle peut cauſer la gueriſon
D'un mal cauſé par un Amour extrême.

ASTOLFE.

Un remede excellent,

Et peut-être l'unique,
Ce seroit qu'Angelique
Quitât le beau Medor pour le brave Roland.
Mais ce remede est difficile.
Pour toucher un cœur enchanté
Par la jeunesse & la beauté,
Que la valeur est inutile!
Vous cherchez la raison, hélas!
Elle s'offroit par tout, elle étoit importune?
Elle a cedé le monde à la fortune,
Lasse de voir qu'on ne l'écoutoit pas
On ne la trouve plus, que dans les solitudes.

NEBELON.

Il me semble que je la vois,
Pleine d'inquiétudes.
Laissez-moi lui parler à l'ombre de ces bois.

---

## SCENE II.

ASTOLFE, AIMON.

AIMON.

IL n'est pas sûr qu'elle calme nos peines:
Un tourment amoureux
Ne guerit point par des paroles vaines.
Pour éteindre l'Amour, il faut le rendre heureux.

ASTOLFE.

Le Palais de la Sageſſe
Eſt ennuyeux à la Jeuneſſe ;
Les Ris & les Jeux
Ne s'y plaiſent guere ,
C'eſt le ſejour des maris & des meres.
S'il y vient quelqu'Amant ,
C'eſt rarement :
Les Beautez s'y rendent à peine ,
Les Deſirs y ſont à la gêne ;
Et ſans Amans, ſans Beautez , ſans Deſirs ,
Pour la Jeuneſſe il n'eſt point de plaiſirs.

AIMON.

Nul n'eſt heureux ſans la Sageſſe ;
Pour vivre heureux, il la faut adorer.

ASTOLFE.

Nul n'eſt heureux par la Sageſſe ;
Pour vivre heureux, il faut s'en ſeparer.

AIMON.

Tu me charmes par tout, adorable Sageſſe,
Je te ſuivrai ſans ceſſe.
*Tous deux enſemble.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Tu | me charmes<br>m'affliges | par tout , | adorable Sageſſe ;<br>importune Sageſſe ; |

Je te { suivrai / fuirai } sans cesse.

## SCENE III.

MELISSE, NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

MELISSE.

GUerir par la raison un violent Amour,
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ;
Le Dedain, un Depit, des Rigueurs trop severes,
Ont effacé des passions legeres.
Par les faveurs, même aux plus Amoureux,
Toûjours finit l'Amour heureux :
Mais pour un Amant véritable,
S'il voit changer le sort
Qui le rend miserable,
Ce n'est que par le Tems, quelquefois par la mort.

NEBELON.

Par le Tems ! ô l'espoir frivole !
Dans le malheur qui nous désole.

MELISSE.

Le Tems est le maître de tout ;

Par le Tems il n'est rien dont on ne vienne à bout.
L'Amour regne absolu sur tout ce qui respire ;
Mais le Tems tient l'Amour sujet à son empire :
Le Tems seul vous peut soulager.
Peu d'Humains, il est vrai, sçavent le menager ;
Pour moi, je l'étudie & l'observe sans cesse,
Je m'accommode à son humeur,
Aussi j'ai part à sa faveur.
Qu'il s'échape, qu'il disparoisse,
Le Tems me voit toûjours l'attendre sans ennui,
Et toûjours prête à changer comme lui.
J'excuse sa lenteur, ou je suis sa vîtesse.
Son Temple est proche de ces lieux.

NEBELON.

Pourquoi le cacher aux yeux ?

MELISSE.

Vous allez voir le Tems avec toute sa pompe ;
Vous allez voir entre ses mains
Le passé qui s'efface au regard des Humains,
Le present qui les fuit, l'avenir qui les trompe.

## SCENE IV.

LE TEMS *avec les Saiſons, les Heures, & toute ſa ſuite,* MELISSE, NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

LE TEMS.

C'Eſt peu d'ouvrir ici les yeux,
Il y faut apporter d'attentives oreilles;
Mon ſçavoir eſt profond, vaſte, & myſterieux,
Le Tems ſeul peut du Tems découvrir les merveilles.
Du malheureux Martel Neveu brave & pieux, *
Tu vois dans le paſſé tes illuſtres Ayeux
Des ayeux de ton Roi tirer leur origine.
Je n'oſerois finir cette race divine,
Moi qui mets fin à tout.

NEBELON.

Cependant, ſi j'en crois
Ce qu'en toi même j'aperçois,
Deux ſiecles de mon Prince aboliſſent la race. †

* *Nebelon étoit fils de Childebrand, frere de Charles Martel, & fut le cinquiéme Ayeul de Hugues Capet.*

† *Charles Martel étoit bâtard, & Childebrand legitime.*

LE TEMS.

Ton Roi verra tous ſes jours triomphans ;
Mais la honte de ſes enfans
Meritera que je l'efface ,
Et qu'au ſang le plus pur je rende enfin la place ,
Bien loin d'anéantir un ſang victorieux.
Vois ce ſang épuré, ce ſang plus glorieux ,
En toi renouveller une tige plus belle ,
Une tige éternelle.

NEBELON.

Quelle ſuitede Rois ſe preſente à mes yeux !
Quel éclat ! quelle gloire !
Mais entre tous ces Rois qui naiſſent de mon ſang ,
Quel eſt celui qui tient le plus haut rang,
Et que je vois par tout ſuivi de la Victoire ?
Quel éclat ! quelle gloire.

LE TEMS.

En Loüis ſeul tu vois
Le Modele parfait des Heros & des Rois.
Jamais Mortel n'aura le Tems plus favorable.
Pour lui ſeul complaiſant , pour lui ſeul immuable ,

Mon vol devancera ses vœux ;
Et pour faciliter ses Exploits glorieux ,
Je forcerai les Destinées.
Les momens seront jours , les jours seront années.
Il ne sera pour lui, ni neige, ni glaçons :
Il se rendra l'Arbitre des Saisons ;
Et de son Regne illustre écartant tous obstacles ;
Dix siecles ne sçauroient faire autant de miracles.

NEBELON.

Que vois-je ? juste Ciel ! pour lui seul le Destin
Fait le pouvoir sans borne , & le bonheur sans fin.
Je le vois sans égal dans la paix , dans la guerre ;
Et plus grand que son nom qui remplira la Terre.
Pour fruit de ces travaux il éleve l'Honneur ,
Et le Merite exquis joüit de son bonheur.

LE TEMS.

Porte plus loin tes yeux ; découvre sans nuages

D'un Avenir heureux les charmantes images.

MELISSE.

Le Tems nous rit, je le vois dans l'humeur
Qui fait esperer la faveur;
Parlez, son front est moins severe:
Il faut prendre le Tems, quand le Tems est prospere.
La guerison d'un Amant,
Quand il le veut, ne dépend
Quelquefois que d'un moment.

NEBELON.

Du Monarque éternel sage & puissant Ministre. *

LE TEMS.

Ne m'expose rien de sinistre.
Tournant mes yeux sur le passé,
J'ai vû ce qui t'amene, & Roland insensé.

*Il s'adresse aux Heures.*

Jeunes Beautez, sœurs inégales
En vôtre égalité,
Dont les rigueurs, ou les graces fatales,

* *Le Tems execute les ordres de Dieu.*

Font des Humains l'heur, ou l'adverſité:
Bien que chacune aux tendreſſes d'un pere
Soit également chere,
Le deſtin de Roland, pour guerir ſa fureur,
Ordonne qu'une ſeule en emporte l'honneur.

Partez donc, Heure fortunée,
Aux grandes choſes deſtinée;
Allez, courez, volez, je donne à vos momens
Ce qu'à peine j'acorde à la longueur des ans.
Effacez Angelique, emploïez ma puiſſance.
Et ne vous laiſſez pas devancer par l'abſence.
Dans le cœur de Roland, avant vôtre retour,
Faites regner la gloire, & banniſſez l'Amour.
Terniſſez, emportez ces Images charmantes
Et ſéduiſantes,
Ces ſouvenirs flateurs & vains,
Qui reſtent de ſes feux, quand même ils ſont éteints.

L'HEURE DU BERGER.

Si pour terminer ſa ſouffrance,
Les ans ſont des momens par ta Toute-puiſſance,

Fais pour les heureuſes Amours,
Qu'au moins les momens ſoient des jours.

ASTOLFE.

N'empêche point, Heure agréable,
Que le Tems ne gueriſſe un Amant miſerable.
J'en ſçais d'auſſi fiers que Roland,
Qu'Amour poſſede autant,
Et dont le mal eſt incurable.

*Les Saiſons, les Mois & les Heures inſtruites par le Tems de la felicité du ſiecle preſent, font le Balet, qui doit repreſenter les merveilles d'un Regne qui a tous les avantages de celui de Charlemagne, & qui promet de plus heureuſes ſuites.*

*Enfin le Chœur ferme le Théatre par où il a été ouvert, & l'on chante :*

Victoire ! Victoire ! Victoire !
Que dans tout l'Empire François
On chante le plus grand des Rois.
Les ſiecles n'en ſçauroient effacer la memoire.
Victoire ! Victoire ! Victoire !

FIN.



# LA RELATION DE L'ISLE IMAGINAIRE, ET L'HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE PAPHLAGONIE.

## A MADAME DE PONTAC, PREMIERE PRESIDENTE DE BOURDEAUX.

ON ne croiroit jamais que ce fût par l'avis d'une Devote, que j'eusse fait imprimer la Rélation de l'Isle, & l'Histoire de Paphlagonie : mais ceux qui connoîtront vôtre devotion ne s'en étonne-

ront pas, ſçachant qu'elle eſt véritable, & d'une maniere à toucher plûtôt le monde par vôtre bon exemple, qu'à ſe faire craindre par une ſeverité triſte. Vous n'avez point de façons qui épouventent, comme beaucoup d'autres qui profeſſent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroit-on craindre de vous reſſembler? Vous qui liſez des choſes pareilles à celle-ci, & qui y prenez plaiſir, vous ſçavez qu'elles ſont innocentes, & vous vous y occupez comme une autre. A la verité ce ne ſeroit pas manque de charité que de me dire, à quoi vous amuſez-vous? Il faut que les perſonnes de vôtre qualité ſongent à des choſes grandes & ſolides, & non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuſeroit à des choſes qui ne ſeroient pas ſi frivoles, & qui ſeroient bien plus dangereuſes pour la conſcience. Je ſuis aſſûré qu'il n'y a Confeſſeur, même des plus ſeveres du tems, qui ne donne l'abſolution d'un menſonge pareil à celui que je vous dédie; & qu'il n'y a perſonne dans la Cour qui ajoûte moins de foi à ma parole, pour ſçavoir ſi je mens de cette ſorte. Enfin, vôtre approbation autoriſe tout: vous pouvez donner vôtre avis ſur autre choſe que ſur la Devotion.

Vous avez l'esprit délicat & juste : vous avez le discernement bon, & vous sçavez beaucoup : mais ce seroit assez dire, (à qui ne vous connoîtroit pas,) que vous êtes de la Maison de Thou, connuë par toute l'Europe, pour les excellens Hommes qu'elle a produits, & que vous avez été élevée par Messieurs Dupuy. La Cour & le Monde ont achevé de vous donner la derniere politesse : s'il vous avoit manqué quelque vivacité, vous l'auriez prise au païs où vous avez été mariée, & où vous faites vôtre principale demeure : & après tout ce que j'ai dit, on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, sur tout ceux qui connoîtront l'humeur de vôtre Mari, qui a toutes les bonnes qualitez des Gascons, & qui n'a pas une des mauvaises qu'on leur attribuë. Les loüanges que je vous donnerois à tous deux seroient suspectes, venant d'une personne aussi interessée que je le suis ; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage, & je reviendrai à mon Livre. Il est bon d'expliquer ce que c'est que le personnage à qui on adresse la Rélation de l'Isle : car assûrément c'est quelque chose de trop joli pour un nom aussi inconnu que le

ſi en : mais ce fut lui qui me donna le ſujet de cette imagination. L'Epître qui lui eſt addreſſée vous dit ſon nom & ſes Charges. Celle qu'il a au Parlement de Dombes lui a cauſé quelque démêlé avec ſa Compagnie : & ce démêlé l'a obligé à m'écrire ſouvent pour ſes interêts : mais d'exagerer le rang de ſa Charge d'une maniere, & en des termes qui m'ont donné ſujet de prolonger ſon affaire, afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma Relation, qui ſe rapportent tout-à-fait à lui, & où je me ſers quelquefois des termes qui lui ſont les plus ordinaires. Etant à Lyon, la charité que j'avois pour lui, prévalut ſur le divertiſſement que j'en tirois : néanmoins il me vint en penſée de m'en procurer un nouveau, Je lui fis croire que l'on me propoſoit d'acheter une Iſle, & je lui donnai à entendre que je le deſtinois pour en être le Gouverneur. Il me demanda auſſi-tôt le nom de cette Iſle, je lui dis que je ne le ſçavois point. Il s'informa ſi on ne m'en avoit point envoyé une deſcription ; & voyant la continuation de ſa curioſité, & comme il prenoit la choſe à cœur, au lieu que je croyois borner ce divertiſſement par une converſation, je

trouvai qu'il me donnoit occasion de la pousser plus loin, & je lui dis que j'attendois cette Rélation au premier ordinaire. Je partois pour Dombes le lendemain; n'ayant que faire le soir, je me mis à écrire cette bagatelle; & le matin avant que de dîner je l'achevai. Il paroît assez que ce n'est point une chose prémeditée, & qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous sçavez que s'il me falloit écrire autrement, je renoncerois même à faire réponse à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des lettres. Pour l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie; vous y étiez presente quand Madame de Monglat me pria de la faire: vous en avez vû le commencement & le progrès en me voyant écrire; & la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aie eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire: on sçaura premierement que j'ai crû que vous êtes de mon humeur, qui a aversion pour les manuscrits; & après il faudra s'en prendre à vous qui l'avez souhaité, & qui me l'avez conseillé. A qui se fiera-t-on qu'à ses parens, & à ses amis? Vous m'êtes l'une & l'autre; par-dessus cela éclairée, devote & charitable. Puis-

je faillir à vôtre persuasion ? Il me semble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une chose qui est faite sous vôtre avû, & c'est pourquoi je me mets l'esprit en repos.





A MONSEIGNEUR

# DE BUSSILLET.

Seigneur de Messimieu, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, Conseiller de leurs Altesses Royales Monseigneur le Duc d'Orleans & Mademoiselle sa Fille, Chevalier d'honneur au Parlement de Dombes, & nommé Gouverneur de l'Isle de ***



ONSEIGNEUR,

*La particuliere profession que j'ai toûjours faite de vous honorer, m'oblige en cette rencontre de vous en donner des marques, en prenant part à la joïe, qui est en ce païs, du Gouvernement que Madame vous a don-*

*né. Elle a bien montré par toutes ses actions combien elle est juste : mais cette derniere nous le persuade plus que toute autre ; car à qui pouvoit-elle faire ce beau present ? Il est digne d'elle, & il est beaucoup plus digne de vous. Je vous assûre, MONSEIGNEUR, qu'après avoir eu l'honneur d'entendre lire la Rélation qu'on a envoyée à Madame, il m'a semblé que celui qui la faisoit, avoit eu l'esprit de penetrer dans ses desseins, ou quelque connoissance de l'avenir : car il y a mille choses qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet Ecrit qu'une Lettre qui l'offrît à VOTRE GRANDEUR ; mais voyant le present que Madame vous a fait de l'Original, j'ai crû vous devoir donner cette marque de ma servitude, de vous presenter la copie avec mes très-humbles respects. Je suis bien aise qu'ils soient connus, & que la voix publique aille disant en tous lieux, comme dans la Dombe, que je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

Vôtre très-humble, très-obéissant & très-obligé serviteur. . . .

*De Trevoux ce dernier Decembre 1658.*

# LA RELATION DE L'ISLE IMAGINAIRE.



'ISLE dont je veux vous parler n'eſt ni au Nord, ni au Midi: le climat eſt d'une juſte temperature, qui ne tient de l'un & de l'autre que la maniere qu'il faut pour en faire dire un mot Italien, *Il mezotempo*, & certainement il eſt fait tout comme cela, & l'on ne peut pas mieux l'exprimer : la douceur de l'air y eſt grande, & le plaiſir qu'il y a à le reſpirer eſt inconcevable. Cette Iſle n'a point de nom, & elle eſt inhabitée : Il y auroit aſſez lieu de croire que c'eſt l'Iſle Ferme par ſa beauté, quoiqu'il n'y reſte rien du Palais d'Apollidon ; mais vraiſemblablement il a été détruit, faute d'être hanté, perſonne n'étant digne de pou-

voir parvenir à passer le Lac des loyaux Amans ; ainsi ce maudit Tems qui détruit tout, a détruit ce digne & superbe édifice: en récompense il y a dequoi en faire de plus beaux & des plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons envoyez pour en faire le tour, nous aprenons que cette Isle a cent lieuës de circonference ; qu'elle est toute revêtuë de porphire & de marbre ; qu'à hauteur d'apui elle a tout alentour une balustrade de même, & ce pour regarder la mer qui la bat : il n'y a que deux Havres où l'on entre à tous vens, & où les Vaisseaux les plus en danger de la tempête trouvent leur azile contre les plus fiers orages : ses Ports sont commandez par deux Places les plus belles & les meilleures du monde, elles sont fortes par leur situation ; l'une est un rocher escarpé, sur le haut duquel est une terrasse en maniere de bastion d'une pierre aussi dure qu'elle est précieuse & éclatante ; je ne l'oserois nommer, de crainte de passer pour menteur ; mais je laisse à deviner, & je me persuade que l'on le fera aisément : Il y a force Canons qui ne sont point de fonte verte, mais qui sont d'une plus noble matiere, & l'on n'en connoît point la valeur en fait de canons, n'y en

ayant jamais eu que ceux-là ; ils sont de ce métail à qui le Soleil donne son éclat & sa couleur ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils sont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait experience en Europe ; leurs Affuts sont de bois de Calembours, qui s'y trouve, plus propre qu'on ne le croiroit : les logemens pour les Soldats, & les magazins sont creusez dans le roc, & il n'y a de bâtiment qu'un très-petit Pavillon, mais très-splendidement bâti de Corail, de Geais & de la pierre même du rocher : l'autre Fort est construit tout d'acier, & armé de même que celui qui lui est opposé : c'est une chose assez extraordinaire à voir, mais fort rare, fort belle & encore meilleure.

Je pense que personne ne doutera que n'ayant que ces deux avenuës à garder, la domination de cette Isle ne soit fort considerable & fort redoutable à tous les Princes de la Chrétienté. La personne qui achete cette Isle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ses mesures pour sçavoir à qui elle donnera ce gouvernement, puisqu'il est trés-honorable, & sur tout fort utile, si celui à qui elle le destine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je ferai le dé-

tail de tout ce qui eſt neceſſaire ; mais revenons à nôtre ſujet.

Le païs eſt bon, & depuis deux ans que j'y ſuis, je m'étudie d'en connoître tout, & d'experimenter ce qui y peut venir. La converſation ne m'occupant point, puiſque je n'ai avec moi que deux valets, que je pourrois nommer Eſclaves; vous ſerez peut-être en curioſité de ſçavoir qui m'y a mené. Je vous le vas dire.

Etant jeune je me débauchai de mes études avec quelques-uns de mes camarades. Nous fimes deſſein de nous en aller en pelerinage à ſaint Jacques en Galice, & nous fûmes juſqu'à Orleans. Nous nous amuſions, pendant le ſejour que nous y fimes, à pêcher dans la Riviere de Loire; & étant fort avancez pour trouver plus de poiſſon, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta juſqu'à Gergeau, où je me trouvai dans un batteau ſeparé de mes camarades. Je fus au deſeſpoir, ne ſçachant que devenir, & n'ayant pas un ſol. Le Battelier eut pitié de moi, & me mena avec lui juſqu'à Roüanne, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me ſouvins d'avoir lû dans Voiture, qu'il s'y étoit trouvé par enchantement, le jour qu'on le berna à l'Hôtel de Ramboüillet.

Je

let. Je songeai alors que je serois heureux s'il arrivoit une avanture pareille qui m'emportât & qui m'emmenât en quelque Isle enchantée. A l'instant je me sentis élevé & je me trouvai à Marseille sur le Port, en état bien different de celui auquel j'étois parti de Paris, car j'étois vêtu en homme de qualité, & je trouvai beaucoup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joïe. Force gens me vinrent acoster, & me demanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un Ecolier, ni de passer aussi pour un homme qui tombe des nuës : je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois dans leur Ville, & que j'y venois à dessein de prendre emploi sur les Vaisseaux, n'ayant pas trouvé le service de terre à ma fantaisie, & qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandres pour quelques années. Ils me pressoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fût un ; mais comme je me serois fort mal démêlé d'un tel recit, n'ayant jamais ni vû ni fait de combats de ma vie, je me tirai honnêtement de celui-ci sans coup ferir, & j'évitai d'entrer en matiere. Ces

Meſſieurs jugerent que j'étois un joli garçon, & conçurent une grande opinion de moi, & plus que je ne meritois à mon âge, car je n'avois que ſeize ans, & je n'avois rien vû. Je les hantai, je les regalai: enfin je m'embarquai & je m'abandonnai à la mer. Si je me ſouviens ce fut avec le Chevalier de la Ferriere, qui fut ſi malheureux que de perir, & tout ce qui étoit avec lui. Je me trouvai heureuſement ſur une planche de Galere du débris des nôtres, qui me porta dans un Vaiſſeau Turc, où l'on me reçût fort bien: j'y trouvai des François, des Eſpagnols, des Allemans; enfin des gens de tout Païs. Mais peu de jours après nous fûmes attaquez, nous combattimes, & tout fut tué ſur nôtre Vaiſſeau; il n'y demeura que moi, & je fus victorieux de ceux contre qui nous combattions. Enfin je me vis maître des ennemis, d'un Navire, & de quantité de richeſſes. Cela me plût fort. Je m'en allai à la premiere Ville ra uſter mon vaiſſeau, & me munir de tout ce qui m'étoit neceſſaire pour continuër cette vie, qui me ſembloit fort agréable. Ce fut à ce combat où je pris les deux fidéles Eſclaves que j'ai avec moi. Nous fimes encore quantité de priſes; entr'autres nous en fimes une

où il y avoit force femmes, & entre elles une jeune Princesse d'une beauté sans pareille, elle n'avoit que dix-huit ans. Vous disant que c'étoit la plus belle chose du monde, il seroit inutile de vous en faire le portrait; car ce terme comprend tout ce qui se peut imaginer. Elle avoit un casque d'une escarboucle seule, avec une maniere de plume d'or, où il pendoit des poires de diamans, taillez à facettes, gros comme des amandes: elle avoit deux émeraudes, dont elle étoit armée comme d'une cuirasse; une jupe & des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu, car c'étoit en Esté, les bras à moitié nuds, & les jambes de même avec de petits brodequins seulement, d'un tissu couleur de feu & argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit aussi bien partagé que le visage, j'en fus surpris & étonné: elle étoit sur une maniere de Trône, & on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande Dame; mais je ne l'appris pas si-tôt, car personne ne parloit ni François ni aucune des autres Langues que je sçavois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de sa suite, & jamais prisonniers ne furent si maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien,

ſans que je vous le diſe,que dès ce premier moment je fus prevenu d'une grande paſſion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeaſſe bien que cette charmante Princeſſe me mépriſeroit, quand elle ſçauroit que je n'étois qu'un miſerable Gentilhomme, & que j'aurois beau être jeune & bien-fait, tout cela ne lui pourroit plaire. Je m'aviſai de me faire ſervir avec beaucoup de ceremonie, & de lui donner à juger par la maniere qu'on en uſoit avec moi que j'étois un fort grand Seigneur. Il m'étoit d'autant plus aiſé de prendre telle qualité que je voudrois, que pas un de mes gens ne me connoiſſoit, & ne ſçavoit qui j'étois : je pris donc cette réſolution le lendemain de ſon arrivée. Le premier jour elle avoit été retirée, ainſi ni elle ni ſa ſuite n'avoient pû remarquer que je vécuſſe autrement. Je l'allois voir avec ſoin ; mon ſilence lui parloit de ma paſſion, & il me ſembloit que le ſien me faiſoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout à fait déſagréable. Enfin amour qui entend toutes les langues, & qui eſt le meilleur maître du monde pour s'exprimer, m'aprit ſon langage, & je me trouvai en état de lui parler. Les premiers entretiens que nous

eumes ensemble furent de plaindre son malheur, de lui protester qu'elle étoit la maîtresse de ses volontez, que j'étois incapable de me prévaloir de sa disgrace, & tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du Roi de Madagascar, & que son pere l'avoit promise au Roi d'Ethiopie, & que l'un de ceux qui avoit été tué au combat, étoit son oncle qui la menoit au mari qui lui étoit destiné. Elle me fit paroître peu d'inclination pour cette alliance. La conjoncture étoit fort belle pour faire paroître ma passion; mais comme je songeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, & me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée sur les civilitez que je lui avois rendus, lui donnoit la curiosité de me connoître. Je me défendis autant que je pûs, mais de façon que je lui donnois encore plus de curiosité. Enfin elle me pressa tant que je lui dis que j'étois le fils du Roi de France, ce qui étoit une chose assez difficile à croire en l'état où j'étois, puisque le Roi mon pere étoit le plus puissant des Rois; mais que des raisons que je n'osois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, & que je la supplois très-humblement de ne me point

commander de lui en dire davantage. Elle eut peu d'égard à ma ſupplication, & elle me commanda abſolument de lui dire mon avanture. Le même amour qui m'avoit fait celer ce que je voulois taire, m'obligea à parler. Un jour (dis-je à cette Princeſſe) comme je chaſſois dans la forêt de Livri, mon cheval étant tombé, & s'étant enfuï avant que je fuſſe relevé, un Page courut après pour me le ramener. Pendant ce tems-là je vis proche de moi une Bergere d'une ſi grande beauté, qu'elle me donna dans la vûë : je l'approchai, & je lui trouvai autant de fierté que de charmes : & dans le peu de tems que je lui parlai, ſon eſprit me parut auſſi poli que celui des Dames de la Cour. Je lui demandai ſa demeure, elle me dit que c'étoit dans le village de Livri, & que ſon occupation ordinaire étoit de garder les moutons. Mon cheval revint, je ratrapai la chaſſe, & pendant que je courois après le cerf je n'y ſongeois guere ; mais bien à ma Bergere. Je m'imaginai que c'étoit Aſtrée, & je me réſolus d'être Celadon, & de quitter toute la grandeur & la dignité où j'étois né, pour ſuivre la vie champêtre, & paſſer une partie de la mienne avec elle ; me perſuadant que le

Roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouser de son vivant, & que tant qu'il vivroit je serois Berger. Je retournai au Louvre, où je fis comme j'avois accoûtumé; je donnai mes ordres à un valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit necessaire pour me vêtir en Berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin; je me défis de tous mes gens; & comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendez-vous, je trouvai mes habits de Berger, dont je me revêtis, & je quittai mes habits de la Cour. Je donnai mon cheval à celui qui me les avoit aporté, & je le renvoyai avec ordre de m'aporter toutes les semaines de l'argent au lieu même où il me quittoit. Je m'en allai trouver ma Bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir; mais elle fut surprise de mon changement d'habit: toutefois celui que j'avois la veille, n'étoit pas pour me faire croire un grand Seigneur; car j'avois une casaque d'un valet de chiens: je lui dis que la vie de la Cour, & la sujection de penser les chiens, ne m'avoit pas plû, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, & que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occasion fort

favorable, que ſon maître n'avoit plus qu'elle à garder ſes troupeaux, ayant chaſſé un Berger depuis quelques jours, parce qu'on l'accuſoit d'être ſorcier; mais que n'ayant point de répondant, elle ne ſçavoit ſi on me prendroit. Je me trouvai fort embarraſſé; elle le reconnut bien: mais nous ne laiſſames pas d'aller, car elle me promit de me mener chez lui. Je ſongeois par le chemin que je m'embarquois à une affaire mal aiſée à achever, que dès que le Roi mon pere me trouveroit perdu, il me feroit chercher; que Livri n'étoit qu'à quatre lieuës de Paris; que ſi ces gens-ci en avoient le bruit, (comme l'on ne manqueroit point, en s'informant de moi, de me dépeindre:) le bon homme chez qui je ſerois auroit une grande joïe de me livrer: que ma Bergere n'ajoûteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit, dès que je ſerois connu; & qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur. Toutes ces choſes me donnoient tant d'embarras, que me trouvant arrivé à la maiſon du Laboureur, la Bergere me preſenta; & comme ce bon homme commença à me parler, je ne ſçavois comment lui répondre Enfin je commençai, en diſant en moi-même: amour, aide moi;

ce qu'il fit. Mon nouveau maître me demanda d'où j'étois, je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere & mere avoient du bien, & que pour mon plaisir je m'étois amusé à faire le mêtier que maintenant j'exerçois par necessité. Il se tourna vers sa femme, & lui dit : ma mie, ce jeune garçon me plaît, il paroît à la naïveté de son discours qu'il dit vrai, & à sa mine qu'il a été bien nourri : il ne faut point s'arrêter à des répondans ; il me plaît, prenons-le. La bonne femme à qui je revenois autant qu'à son mari en convint, & lui répondit : ces malheurs peuvent arriver à tout le monde ; & s'il nous arrivoit, nous serions bien heureux de trouver des gens qui en fissent autant à nos enfans. De sorte que je fus arrêté au logis. J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergere : nous chantions assis sur l'herbe ; nous faisions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimez ; je leur mettois des rubans : enfin rien n'étoit si joli que nos troupeaux. Je lui contois mes douleurs, elle les écoutoit, & les soulageoit. A la fin je trouvai que je n'avois plus de sujet de me plaindre, puisqu'elle m'étoit si favorable. Mais un Dimanche

comme nous étions au Prône, j'entendis crier le fils du Roi que l'on demandoit. L'apprehension que j'eus d'être connu me fit résoudre à me déclarer à elle : je le fis, & lui protestai à même tems que rien ne pouvoit empêcher le dessein que j'avois de l'épouser. Je lui proposai de quitter ce païs, & de nous en aller mener nôtre douce vie aux bords du Lignon, & dans un lieu plus éloigné, dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allames par des lieux écartez, en logeant ni en bourg ni en village, couchant dans les bois. Comme la France n'est plus comme elle étoit autrefois du tems des Gaulois, nous ne trouvâmes point de Chevaliers Errans, & nôtre voyage se passa sans aucune avanture. Les borgs du Lignon me parurent beaux au dernier point : nous allames voir les Saules où Celadon & Astrée mettoient leurs lettres ; nous vimes la fontaine de la Verité d'amour ; nous visitames tous les lieux où se faisoient les Sacrifices, & nous passames-là quelque tems avec beaucoup de douceur : mais mon malheur voulut qu'étant allé à une fête à un village prochain, la foule ou la chaleur causa à ma Bergere une maladie, dont elle mourut. Vous pouvez juger de ma douleur

dans une si funeste avanture. Ma premiere résolution fut de m'en aller en la Thébaïde pour y vivre comme j'avois lû qu'ont fait autrefois les Peres du Desert ; mais comme j'étois en chemin pour y aller, il me sembla que de la qualité dont j'étois, je pouvois faire une plus rude penitence en ce monde, puisque les plaisirs sont un grand supplice pour les gens qui n'ont pas le cœur gai ; mais aussi je songeai que de m'en retourner droit à la Cour après quelques mois d'absence, il faudroit rendre compte du sujet qui l'avoit causée, & qu'encore qu'il fût beau pour ceux qui avoient vû la Bergere, il ne seroit pas de même pour le Roi mon pere ; qu'il valoit mieux m'en aller à la Guerre, & ne point revenir que je n'eusse fait quelque chose de considerable, & que ce seroit un honnête prétexte d'avoir quitté la Cour, en disant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc sur cette pensée dans un Vaisseau étranger, ne voulant pas être connu. Mon dessein a réüssi, ayant fait d'assez belles choses pour m'acquerir quelque réputation ; & le ressouvenir de tous mes maux passez est bien effacé maintenant par la joie que

j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorſque je commençai mon avanture ; ainſi dès qu'elle fut finie, la Princeſſe me donna le bon ſoir. Quand je fus retiré, j'admirai mon bonheur de m'être ſi bien tiré d'affaire, & je me remerciai moi-même de m'être fait ſi grand Seigneur ; mais quand il faut feindre, il ne faut point que ce ſoit à moitié, il ne coute pas plus de ſe faire fils d'un Roi, que le dernier de ſon Royaume. Je connus à la mine de la Princeſſe que mon recit lui avoit plû, & je me flattai de belles eſperances; je paſſai toute la nuit à faire ce qui s'apelle des châteaux en Eſpagne, ce qui fit que le matin je dormis tard. L'on me vint éveiller, & j'apris que c'étoit une des Dames de la Princeſſe qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, & que l'air de la mer lui étoit tout-à-fait contraire ; mais qu'elle étoit ſi peu accoûtumée à prier perſonne, qu'elle mourroit plûtôt que de ſe remettre à me faire une priere, de laquelle elle pourroit être refuſée. Je me levai en diligence, & je l'allai trouver pour la ſupplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir, qu'il n'étoit pas juſte de la tenir toûjours errante & vagabonde, qu'elle étoit la maîtreſſe, qu'elle pouvoit

pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit obéie. Elle me dit qu'elle étoit plûtôt en état de suivre mes conseils que de commander, & qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fumes longtems sur ces propos, interdits l'un & l'autre, & de maniere à comprendre que chacun avoit envie de parler & n'osoit. Je crûs qu'en cette rencontre mon silence seroit criminel, & que c'étoit à moi à parler. Je me déterminai donc, & jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plûtôt recommander à l'Amour, que quand j'avois dit l'avoir fait en répondant au Laboureur; je dis donc alors: Amour, seconde moi; & je lui fis une déclaration tout de mon mieux: mais une telle chose est toûjours ridicule à redire, & n'est jamais agréable qu'à ceux qui la font, quand elle est bien reçûe, ou à celle qui l'écoute quand elle aime le Cavalier. La Princesse reçût la mienne fort agréablement: je ne sçai pas si ce sont les charmes de ma personne, du moins ne le puis-je croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avois dit que j'étois, que mon recit seul pouvoit avoir captivé sa bonne volonté, sans y rien ajoûter. Je lui alleguai les avantages qu'elle auroit, la maniere

de vivre de la Cour de France, les agrémens qu'elle y trouveroit. Enfin, nous conclumes, & je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir mari d'une beauté & d'une si grande Princesse. Le respect que les honnêtes gens ont toûjours pour le sexe, & celui qu'elle m'inspira à sa premiere vûë, fut cause qu'elle demeura toûjours dans son Vaisseau, & que l'on ne toucha à rien : de sorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un si riche tresor que celui de sa personne, me fit paroître beaucoup de choses qu'elle possedoit. Elle me fit voir des millions d'or monnoyé, des lingots en quantité, des barils tout pleins de Diamans taillez à facette, en table & de toutes les manieres, de fort gros Rubis, des Perles rondes & en poires d'une grosseur demesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer. Il y avoit encore des piéces de toile d'or, d'argent, & des tapis de Perse pour faire plus de deux mille ameublemens. Comme l'interêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des feüilles de chêne, & je ne fis autre reflexion, sinon, que mon bon homme de pere seroit bien aise de me voir marié à un

ſi riche parti,& que toutes ces ſommes ſeroient fort utiles pour la ſubſiſtance de nôtre famille. Nôtre deſſein étoit de venir en France, mais tous les vents nous furent contraires ; nous fumes attaquez, & victorieux pluſieurs fois : à la fin nous fumes vaincus ; & par malheur dans un fort rude combat, la Princeſſe fut tuée d'un coup de mouſquet qu'elle reçût dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un auſſi grand impoſteur que moi. Jugez cependant de ma douleur. Je ne ſongeai plus à rien. Je demeurai dix jours ſans parler & ſans manger : de ſorte que mes deux fidéles Eſclaves avoient ſoin du Vaiſſeau. A la fin je donnai quelque ſigne de vie : je fus encore un long-tems ſans parler, & peu après je revins ; mais comme un homme outré de mélancolie : nous allions deſſus la mer errant deça & delà, ſans ſçavoir où, & ſans deſſein. Un jour pour me divertir, ces fidéles Eſclaves s'aviſerent de m'apporter des Livres qu'ils avoient trouvez dans quelques unes de nos priſes ; je m'amuſai à les lire ; c'étoit des Philoſophes, ſur tout Epictete me plût, car en l'état où j'étois, *ſouffrir* & *s'abſtenir* étoit une Philoſophie qui donnoit fort dans mon ſens. Le vent me jetta dans

l'Isle dont il eſt queſtion. D'abord je fus ſurpris de la beauté de ce Port. Etant entré dans ce beau & brillant Rocher, dont je vous ai fait le recit, je fis mon poſſible pour en ſortir, ne jugeant pas que tant de beauté convint à ma mauvaiſe fortune; mais il me fut impoſſible. J'apprehendois d'y trouver du monde digne d'habiter un ſi beau lieu; mais quand je n'y trouvai perſonne, j'eus autant de joïe que j'étois capable d'en pouvoir ſentir, de me trouver ſeul avec mes deux Eſclaves. J'oubliois de vous dire que pendant que ma douleur m'avoit reduit au miſerable état où l'on me croyoit mort, nos Vaiſſeaux avoient combatu;& que l'on m'avoit pris celui où étoïent toutes mes Richeſſes, & qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choſes neceſſaires, dont je ne me ſouciois point. Pendant que je liſois mon Epictete, & que je paſſois les jours & les nuits ſur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faiſoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres; mes Eſclaves ſe promenant dans l'Iſle y découvrirent des raretez ſi grandes, qu'ils m'en racontoient tous les jours quelque choſe de nouveau. A force de lire les Philoſophes, je le devins tant, que je me conſolai de la mort de la Prin-

cesse, & n'y songeai plus. Seneque me parut avoir mené une vie plus agréable qu'Epictete, ayant possedé des biens en les méprisant. Je commençai à sortir, & à me promener par toute l'Isle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire; nous nous mîmes tous trois à la cultiver; ce qui nous fit connoître la bonté du terroir: & ce qui me donna lieu de penser à la peupler, & à en donner avis à quelque personne considerable, comme j'ai fait, songeant que je trouverois à y vivre avec repos & tranquillité, même à y avoir du bien pour y vivre heureusement: Ce fut dans cette pensée que je dressai ce projet.

L'Isle a, comme j'ai déja dit, cent lieuës de circonference, de longueur & de largeur en tout sens environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle est revêtuë. Il y a dix Forests, à sçavoir une d'Orangers; qui est en partie à mi-côte: au milieu, qui est sur une hauteur, il y a un grand Etang d'une eau claire & vive: cette source forme un ruisseau qui tombe en cascade sur du marbre noir dans le milieu d'une route, & qui fait un grand rond au bas. Les routes y sont à perte de vûë, & les arbres touchent aux nuës. A l'opposite l'on rencontre une autre Forest de Grena-

diers, qui eſt très-agréable par la couleur de ſes fleurs, & par la groſſeur de ſes fruits. Des Grenades que l'on y cüeille; il y en a la moitié qui ſont douces: ces arbres fleuriſſent, & portent des fruits deux fois l'année, & les Orangers de même. Une autre m'a paru aſſez extraordinaire, parce que les arbres qui la compoſent groſſiſſent rarement en France: elle eſt de Jaſmin; mais d'une hauteur, & d'une groſſeur incroyable, auſſi bien que la quatriéme, qui eſt de Genêt d'Eſpagne. Les autres ſont de chênes, d'ormes, de ſapins, & de cedres; ſi on en avoit le debit elles ſeroient de grand revenu, un arbre y croiſſant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres ſont d'Oliviers, & d'arbres fruitiers de toutes ſortes, de Poires, de Prunes, Ceriſes, Bigarreaux & Pêches de toutes les manieres; & celles-là ſont beaucoup plus grandes que toutes les autres; & au pied des arbres il y vient des Raiſins muſcats de toutes les façons, qui entourent les arbres, & ſur la terre toute ſorte de fruits rempans, comme Fraiſes, Framboiſes, Groſeilles, Melons, Concombre & Citrouilles: enfin de tout ce que l'on ſe peut imaginer, & de toutes ſortes de Legumes ſous les autres. Il y vient du

bled, de l'Avoine, de l'Orge ; hors ſous celles des Orangers, Grenadiers, Jaſmin & Genêt d'Eſpagne, ſemblant que cela eſt plus pour la décoration du païs que pour l'utilité : mais il y naît de toutes ſortes de fleurs qui y ſont toûjours comme au Printems. Les Prez y ſont d'une beauté, & d'une bonté ſinguliere, puiſque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des Champignons de toute ſorte de couleurs pour réjoüir la vûë, & dans le même endroit des Trufes. Il y a force Rivieres de toutes longueurs & largeurs, des Lacs & des ruiſſeaux ; le cours des uns eſt doux, des autres il eſt rapide, & les eaux de different œil. L'on y prend des poiſſons d'une monſtrueuſe groſſeur ; l'on y voit ſouvent des Chevaux Marins, des Baleines, des Dauphins, des Naïades, & des Sirenes des plus jolies du monde : elles chantent mélodieuſement, & quant le Soleil donne ſur leurs écailles rien n'eſt plus plaiſant à voir. Les petits ruiſſeaux & les prez d'alentour ſont toûjours couverts de tous les oiſeaux qui aiment cet élement, & qui ſont d'un plumage le mieux nué du monde ; & l'on peut croire par-là que la nature mêle mieux les couleurs, que les Ma-

chands du Palais. Les Forests sont toutes pleines de Satyres qui sont beaucoup plus modestes qu'ailleurs, ne songeant qu'à joüer de leur flute douce, & à les accorder au chant des oiseaux qui font un agréable concert. Les Cerfs y sont communément pies, & beaucoup jaunes & noirs, & même de tout blancs avec les cornes couleur de feu si vive, qu'il semble qu'elle soit de verni. Les Biches, Faons, Chevreüils & Dains sont presque toûjours couleur de rose & izâbelle. Pour les Lapins y sont de toutes couleurs; ainsi des autres bêtes, elles sont toutes differentes des autres; mais les Chevaux noirs, blancs, bais ou gris y sont rares, étant tous bleus, incarnat, gris-de-lain & mêlez de ces couleurs, il n'y en eut jamais de si beaux: comme ils y sont sauvages leurs queuës & leurs crains pendent jusqués à terre; cela fait un effet admirable. Les Elephans, les Licornes, les Dromadaires & les Chameaux y sont communs: enfin il n'y a d'aucune sorte de bêtes ni d'oiseaux dont vous ayez vû, oui parler, ou lû qui n'y soient en quantité, & d'une beauté exquise & rare. Le Gibier y est merveilleux. Le Bœuf, le Mouton y ont un goût qui n'est point connu en lieu du monde. Les soirs rien n'est si beau à

voir que les Prairies au coucher du Soleil. Toute ſorte d'animaux y viennent : les Silvains auſſi & les Naïades ſe viennent promener quelquefois dans ces petits ruiſſeaux ; de ſorte que leur voix, les flutes des Silvains, avec le chant des oiſeaux, les mugiſſemens & henniſſemens des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde ; & le plaiſir qu'on a de voir tant de créatures irréſonnables donner une telle ſatisfaction, montre bien que la nature eſt une choſe bien admirable ; encore plus celui qui en eſt l'auteur, & cela très-aſſûrément donne de beaux ſujets de penſer à ſoi, & de faire de bonnes & ſolides reflexions. J'oubliois une eſpece de bête que l'on ne devroit point nommer ainſi, puiſque hors la parole rien ne ſe raporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'eſprit, puiſqu'ils en ont infiniment, qu'ils entendent, qu'ils ſont fidéles, & intelligens: perſonne ne doutera que ce ne ſoit des Chiens dont je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette Iſle ils y ſont comme en maniere de Republique, ainſi que quelques Naturaliſtes ont écrit des Fourmis & des Mouches à miel : mais aſſûrement les Chiens de cette Iſle le font avec plus de reconnoiſſance & de raiſon. Ayant donç

remarqué qu'ils avoient un Chef, & que les uns & les autres le reveroient, je me suis tout-à-fait appliqué à voir où la chose alloit : j'ai trouvé en eux une vraye Monarchie, un Roi, une Reine, & toute leur maison. Ce sont les Levriers qui regnent maintenant ; il m'a même paru qu'ils ont disputé long-tems avec les Epagneux : mais ce parti étoit le plus foible, puisqu'il n'étoit soutenu que des Bichons, & que les Chiens courans, les Dogues, les Turcs, les Chiens d'Artois, les Matins ; & toute autre espece avoient reconnu les Levriers comme leurs véritables Princes. La race qui regne maintenant est d'une fort petite espece ; mais beaux à merveille : ils ne chassent point ; mais ils font chasser les autres pour leur divertissement : la Reine en est noire, avec du blanc & du feu : le Roi est blanc, & les Princes du sang sont communément gris & blancs, noirs & blancs & noirs ou fort gris : il y en a deux seulement izabelle & blancs d'une beauté singuliere, que l'on destine de marier ensemble. Leur Monarchie est en fort bon ordre; ils y vivent sans dissention ; les Barbets agissent peu ; mais pour les Epagneux ils font contre fortune bon cœur ; car ils chassent, & apportant de leurs prises font

ſubſiſter les autres : enfin ils paroiſſent fort zelez pour l'état. De vous dire ſi c'eſt par politique ou par inclination qu'ils agiſſent, je ne vous le dirai point : mais vous ſçaurez que les Lions y ſont fort jolis, ils ſont couleur de feu, & enjoüez extrêmement. Je penſe que cela leur vient de la liaiſon qu'ils ont avec les Chiens ; car aſſûrément il y a alliance & conféderation ; & dans cette derniere affaire ils furent fort zelez pour le parti des Levriers; les Singes & les Renards furent pour les Epagneux : pour les autres Bêtes je ne les vis point prendre parti dans cette guerre. L'on mange en toute ſaiſon des Pois verts, des Feves & des Aſperges, & toute autre ſorte de ces denrées. Il n'y auroit rien de ſi aiſé que de faire des Confitures. Les Cannes de Sucre y ſont en quantité ; la Canelle, la Caſſe, le Ris, la Rhubarbe, le Sené, le Tabac, & toutes ces drogues Orientales y viennent à foiſon. Nous ne manquons que de gens pour travailler ; car nous avons de toute matiere ; & dès que nous aurons du monde, nous aurons de l'argent. Les Vers-à-ſoye ſont à milliers, tous les meuriers en ſont pleins. Enfin amenez-nous de toutes ſortes d'ouvriers, car tout eſt à faire ici. Les Carrie-

res ſont viſibles,quoique l'on n'en ait rien tiré ; le Marbre, le Porphyre, la Pierre de touche, le Jaſpe le Lapis, la Cornaline, le Geais, les Roches de Diamans, d'Emeraudes, de Rubis, de Saphirs, de Turquoiſes y ſont de même ; & les bords de la Mer y ſont tout remplis de coquilles où l'on trouve des Perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'Iſle, des Bourgeois, des Gentilhommes & des gens d'Egliſe, car il faut que la Vigne du Seigneur y ſoit cultivée, auſſi-bien que le reſte ; des Religieux & des Religieuſes, entr'autres des Jeſuites, car autrement l'Iſle ſeroit décriée, & un lieu où ils ne veulent pas être n'eſt pas en réputation : ils y feront de ſuperbes Colleges. Si vous voulez, envoyez-y des Janſeniſtes, ils ſont laborieux, & ne ſongent pas ſeulement au travail de l'eſprit : quoiqu'ils faſſent les plus beaux Ouvrages, & que ce ſoient les meilleures plumes de ce tems, ils ne laiſſent pas de s'adonner à travailler à toute ſorte de mêtiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il ſeroit aſſez à propos d'y amener des gens de Guerre, de Police, & de Juſtice : des premiers, ſi on en ſuit mon avis, il y en aura de pluſieurs Nations, comme François,

Allemans & Suiſſes, qui ſont les peuples de tous aſſûrément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'ayant point de guerre ; mais ſeulement pour garder les Ports, & pour ſuivre le Gouverneur, qui repreſentera la perſonne du Prince. Ce n'eſt point une choſe extraordinaire d'en uſer ainſi ; il y en a en Flandres qui ſervoient auprès des Ducs de Bourgogne, qui ſervent encore maintenant à tous les Gouverneurs qui y ſont pour ſa Majeſté Catholique. Quant à la Juſtice, je penſe que c'eſt ſurquoi on aura plus long-tems à penſer, afin de n'y envoyer que des gens triez ſur le volet, ne prévoyant pas qu'il puiſſe y avoir de plus d'une année aucun procedé litigieux. Je ſuis toutefois d'avis que l'on y établiſſe un Parlement, quand ce ne ſeroit que pour le *decorum* de la Magiſtrature ; le nombre dont il ſera composé, je n'en dis rien, n'ayant point de connoiſſance de ces choſes là, non plus que de beaucoup d'autres, dont je ne parle ici que par les livres : mais je dirai, s'il m'eſt permis de donner mon avis, que j'ai lû quelque part qu'au Parlement de Dijon il y avoit un Chevalier d'honneur, & même dans un autre qui avoit été créé à l'*inſtar* d'icelui ; mais ma

memoire me manque, aussi-bien que de la maniere dont il fut fait. Comme vous êtes sur les lieux, vous pouvez prendre vos mesures, & vous fonder sur des exemples; car les innovations ne sont pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout soit nouveau. Les Corps de Ville auront soin de la Police, quand on en aura bâti. Pour de la Monnoye on y en battra tant que l'on voudra, car nous avons des Mines d'Or, d'Argent, de Cuivre, de Plomb, & d'autres choses, qui faute de nom ne se peuvent dire. Les Comediens est chose necessaire: de François, d'Italiens, des Batteleurs, Sauteurs de cordes, & Buveurs d'eau, sans oublier les Marionettes & joüeurs de gobelets; des Chiens dressez à sauter, & des Singes pour montrer aux nôtres; des Violons, des Trompettes, des Joüeurs de Luth, de Harpe, de Clavessin, d'Epinette, d'Orgues, de Mandores, de Sistres, des Psalterions, Manicordions, Trompes Marines, & Trompes de cors pour la chasse; car il est bon de joindre les Arts liberaux aux mécaniques: & comme la Musique est un de ceux qui me plaît davantage, j'en ai fait le détail, ce que je ne ferai point des autres: des Baladins & bons Danseurs est une dépendance,

ſurtout qu'ils ſçachent la Sarabande à l'Eſpagnole, avec des Caſtagnettes, rien ne me paroiſſant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines. N'oubliez pas un Machiniſte. J'ai vû autrefois à Paris de certaines gens de tout ſexe & conditions qui hantoient les honnêtes gens; les uns mélancoliques, & les autres gais, habillez differemment des autres, & parlant de même. Parmi ceux-là il y avoit des Rois, des Empereurs, des gens de rien, des oiſeaux, le Saint-Eſprit même à ce qu'il diſoit; enfin des perſonnages propres à recréer la compagnie. Comme les Cours ne ſont jamais ſans cela, amenez-en pour divertir nôtre Gouverneur; le mot qui les ſignifie m'eſt échapé de la memoire; mais je crois le déſigner aſſez pour me faire entendre: quelque Bouffon qui ſoit demi fait. Je penſe que voilà toutes les choſes que je pouvois imaginer pour peupler un beau & agréable ſejour, & en rendre la demeure telle. Après avoir ſongé à ce bien public, je veux ſonger au mien: je crois qu'il me faudra marier; mais je ſongerois plûtôt à l'alliance qu'à la perſonne de mon Infante; car étant fille d'un homme tel que je vas dépeindre, elle ne pourroit être

qu'incomparable. Je voudrois donc que mon prétendu beau-pere fût un homme âgé de cinquante-neuf ans, large d'épaules, d'entre deux tailles, blanc comme un cigne, assez frisé pour laisser à juger aux spectateurs qu'il a eu une belle tête de grosseur à l'avoir bonne, rouge en visage, de gros yeux bleus un peu hors de la tête, entre doux & hagards, plus souvent l'un que l'autre, puisque la douceur lui doit être naturelle ; & que quand ils ne le sont pas, il faut qu'ils se sentent de son humeur martiale, que son nez soit entre le camard & le pied de marmite, sa bouche assez commune : enfin à tout prendre, qu'il ait bonne mine, & qu'il soit bienfait, qu'il ait l'air fin, qu'il fasse des mines, selon les occurrences, qui signifient beaucoup de choses. Il me semble que je le voi ; son esprit ne se peut exprimer ; il parle comme un livre, & a la langue mieux penduë qu'homme du monde ; il écrit comme Nerveze ; il est un registre vivant de tous les commandemens, soit en Guerre ou en Province : il fait la fonction de toutes les Charges, & parfaitement bien les formalitez de Justice, les séances, les rangs des Compagnies souveraines, & sur tout leur maniere de sieger. Il a pour ses maîtres

des respects inoüis, une fidelité sans égale, & aussi pour ses amis est le plus ferme & le meilleur homme du monde ; il est à naître qu'homme qui vive s'en soit plaint : il rend toûjours de bons offices ; sert l'un, oblige l'autre, & n'abuse point du credit qu'il s'est acquis par son propre merite, ce qui a fait sur l'esprit de son maître une impression capable d'éblouïr par ses rayons tous ses compatriotes d'envie ; mais ils ne sont pas assez forts pour la dissiper : je pense que voilà un abregé d'un homme bien parfait. J'en ai parlé comme d'un homme vivant ; car puisqu'il sera mon beau-pere, il y a quelque apparence qu'il est sous la voute des Cieux, & qu'il n'y a qu'à le connoître. Fasse le Ciel que ce soit plûtôt que l'on ne s'imagine, & qu'il lui donne une dignité : si c'étoit le gouvernement de nôtre Isle, je serois au comble de mes souhaits;mais il faudroit être Nostradamus pour le connoître maintenant. Mais à propos de Nostradamus, envoyez-nous aussi de ces gens, qui de leurs cabinets se promenent dans la moyenne region de l'air, & qui par les habitudes qu'ils ont avec les Astres, foüillent, par la permission des Dieux,dans les plus cachez secrets de nos Rois, même penetrent jusques dans l'avenir.



# A MADAME LA MARQUISE DE MONGLAT.

*IL est difficile de ne se pas rendre à vos prieres, ayant autant d'amitié que j'en ai pour vous ; & l'amitié que j'ai pour moi-même me fait aisément tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avouë ingénument que j'ai beaucoup d'amour propre, & que les loüanges que vous m'avez données après la lecture de l'Isle ont sçû me plaire ; cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la priere que vous me faites d'écrire l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie, non pas comme elle est dans Cyrus ; car d'entreprendre une même chose que Mademoiselle Scudery, il ne m'appartient pas ; ce seroit donner dans un grand ridicule : & tout grand qu'est cet amour propre, ma raison est si dominante sur lui, que je suis assûré qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laisser faire de si lourdes*

*fautes. Il ne me fera jamais échoüer que dans des Isles inhabitées, & je crois que l'on ne perit point dans de tels écüeils, puisque ceux qui viennent pour les reconnoître, tirent du peril où l'on s'est trouvé, & amenent de quoi en sortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puisque c'est vous qui m'embarquez. Il sera de cette Histoire comme de ces beautez qui n'ont guere d'esprit; pourvû qu'elles ayent de l'agrément, & qu'elles fassent des mines, elles soutiennent toutes sortes deconversations sans parler; & les personnes qui les quittent, vont disant que ces mines signifient de jolies choses, & qu'elles en font plus entendre que si elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration; mais toutes ces grimaces ne font rien sur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point; mais de juger de mon Ouvrage par le feu de mon esprit: où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les esprits vifs conçoivent tant de choses à la fois, que cette confusion de pensées, au lieu de s'exprimer, se dissipe & se consomme en soi-même: si j'en dis trop, vous l'attribuerez aussi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, & qui éblouit de sa trop grande lumiere. Enfin on peut trouver*

*de bonnes excuſes à mes fautes, puiſqu'elles partent d'un bon principe, & même dequoi me loüer quand on voudra me traiter un peu favorablement. Peut-être direz-vous que je me louë trop moi-même; mais je ne le trouve pas, puiſqu'à mon gré la vivacité eſt plûtôt un défaut dont je m'acuſe, que je ne la crois une qualité neceſſaire, quand elle n'eſt pas accompagnée de jugement.*



# HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE PAPHLAGONIE.



ORSQUE les Perſes vinrent dans la Paphlagonie, & que Cirus s'en rendit le maître, tout le païs eut de la terreur & de l'effroi des Conquêtes d'un ſi grand Capitaine, ſi honnête homme, & ſi bien fait. La Reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce Conquerant n'en donnaſſent dans la vûë de ſa fille, ou qu'il ne reſſentît lui-même les charmes de la Princeſſe ; & comme ce n'étoit point des interêts de leurs Etats que l'union de ces deux maiſon, la bonne femme de Paphlagonie en-

* *Voyez la Clef de cette Hiſtoire, & qui en eſt l'Auteur, dans la premiere Partie, pag. 124. 159. & ſuiv.*

voya la Princesse sa fille chez la Reine de Misnie sa tante. La jeune Princesse étoit née avec beaucoup d'esprit & de beauté ; elle étoit fort aimée de sa mere, & elle l'avoit été encore davantage de son pere, de qui elle tenoit la vivacité d'esprit, & l'agrément qu'elle avoit en toutes choses, ce qui redoubloit sa tendresse pour elle par cette ressemblance. Ce Prince avoit été un des plus braves & des plus galans hommes de son tems, & l'on peut dire que s'il avoit vécu, les Perses ne seroient pas entrez dans son païs, ou du moins n'y auroient pas fait de si grands progrès, & assûrément il est mort trop tôt pour le bien de ses Etats. Cette jeune Princesse, dont l'enfance avoit été cherie par ce Prince, avoit encore cultivé les commencemens de ses belles lumieres dans sa Cour, qui étoit aussi grande, aussi agréable, & pleine d'aussi honnêtes gens qu'aucune de tous les Princes ses voisins : mais cette Cour devint une solitude par sa mort, & ce lieu ressembloit plûtôt à un Couvent par la vie que l'on y menoit, qu'à la Cour d'une grande Princesse ; ce qui donnoit beaucoup d'ennui à sa fille, qui s'adonnoit à toute sorte de lecture ; car c'étoit un esprit à qui il falloit donner

toûjours de l'occupation : elle apprit toutes les Langues qui étoient à la mode du tems, & convenables aux personnes de son sexe : & pendant que sa mere étoit dans les Temples aux pieds des Autels, addressant ses prieres aux Dieux pour la conservation de ses Etats, nôtre jeune Princesse tâchoit de se rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chez la Princesse de Misnie on admira cette jeune merveille, & tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comment elle s'étoit pû faire au point qu'elle étoit dans la solitude où sa mere la faisoit vivre, ce qui faisoit d'autant plus admirer la beauté de son naturel; mais ce que l'on y remarqua surtout fut un grand éloignement pour la galanterie, quoi qu'elle aimât les esprits galans, & qu'elle eût une délicatesse admirable à en faire le discernement. Un jour un Cavalier, en lui racontant une Histoire, nomma l'Amour; à l'instant il lui vint un vermillon aux joüës beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, ce qui fit remarquer à la compagnie que le Chevalier avoit dit quelque chose qui avoit blessé sa pudeur : il s'arrêta tout court, ( car le respect l'interdit jusqu'à lui faire perdre la parole, )

& elle remedia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuse, & la plus nouvelle; elle reprit le discours en lui disant: Hé bien, l'autre qu'a-t-il fait? ne voulant point nommer l'amour, pour lui apprendre à se faire entendre sans prononcer une chose qui lui déplaisoit: de sorte que depuis on ne parla plus que de *l'autre*, & l'Amour fut banni des conversations de la Princesse, aussi-bien que de son cœur.

Rien ne ressemble mieux à Paris que la Ville où demeuroit la Reine de Misnie, & rien n'étoit plus semblable à la place Royale qu'une place où étoit son Palais; c'est pourquoi après cette comparaison, il seroit inutile d'en faire la description: mais il n'est pas ainsi de sa personne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoit une femme grande, de belle taille & de bonne mine; sa beauté étoit journaliere par ses indispositions qui en diminuoient un peu l'éclat: elle avoit un air distrait & rêveur, qui lui donnoit une élevation dans les yeux, & qui faisoit croire qu'elle méprisoit ceux qu'elle regardoit; mais sa civilité & sa bonté raccommodoient en un moment de conversation ce que les distractions pouvoient avoir gâté par cet air méprisant. Elle avoit de l'esprit

infiniment,

infiniment, un esprit capable, instruit, connoissant & extraordinaire en toutes choses. Il falloit avoir une grande politesse pour être de sa Cour : car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout sexe s'y rendoient de tous côtez : mais quelque bonté qu'elle eût pour excuser les défauts des personnes qui venoient pour y apprendre, ses Courtisans moins charitables qu'elle, n'avoient pas la même indulgence, & ainsi la crainte en bannissoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reste des mortels, & elle ne s'abaissoit pas à cette regle où l'usage assujetit les gens du commun à se regler selon les horloges ; elles étoient défenduës dans tous ses Etats, & on eût reputé pour insensé un homme ou une femme qui se fussent asservis à un coup de cloche : on croyoit en ce païs là que cela choquoit tout-à-fait le bon sens, parce que d'ordinaire on regle les cadrans sur le Soleil, & c'étoit l'ennemi mortel de la Princesse. Elle avoit coûtume de dire pour s'excuser, qu'elle craignoit la chaleur, & que dès que les rayons de cet astre entroient dans sa chambre, elle se mouroit, elle s'évanoüissoit ; mais pour moi, je crois que l'aversion en étoit réciproque, & que si le feu de l'esprit de la Princesse, & celui de

ses yeux se fussent rencontrez avec celui du Soleil, ils eussent fait un tel incendie, que le genre humain en eût souffert: peut-être croyoit-elle que ce devoit être par là que devoit commencer le déluge de feu, qui viendra à la fin du monde. Peut-être aussi nôtre Princesse qui étoit très-éclairée en toutes sciences, penetroit-elle dans l'avenir par l'Astrologie ; & par ce moyen connoissant le mal qu'elle craignoit de causer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit possible. Sans doute c'étoit la raison qui faisoit qu'elle ne sortoit jamais en plein midi, qu'elle ne se levoit qu'au coucher du Soleil, & qu'elle ne se couchoit qu'à son lever. Elle craignoit extrêmement la mort par cette raison encore à ce qu'elle disoit, qu'elle vouloit allonger le monde tant qu'elle pourroit : & assûrément quand elle n'auroit pas eu ce sentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la Princesse Parthenie son amie intime, qui avoit des frayeurs de la mort au délà de l'imagination ; il n'y avoit point d'heures où elles ne conferassent des moyens de s'empêcher de mourir, & de l'art de se rendre immortelles. Leurs Conferences ne se faisoient pas comme celles des autres ; la crainte de respirer un air ou trop froid

ou trop chaud, l'apprehenſion que le vent ne fût trop ſec, ou trop humide, une imagination enfin que le tems ne fût auſſi temperé qu'elles le jugeoient neceſſaire pour la conſervation de leur ſanté, étoit cauſe qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On ſeroit trop heureux ſi on pouvoit trouver de ces billets, & en faire un Recüeil, je ſuis aſſûré que l'on y trouveroit des préceptes pour le regime de vivre, des précautions juſques au tems propre à faire des remedes, & des remedes même dont Hypocrate & Galien n'ont jamais entendu parler avec toute leur ſcience; ce ſeroit une choſe fort utile au public, & dont les Facultez de Paris & de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs Lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manieres; car c'étoient des Princeſſes qui n'avoient rien de mortel que la connoiſſance de l'être dans leurs écrits; on apprendroit toute la politeſſe du ſtile, & la plus délicate maniere de parler ſur toutes choſes. Il n'y a rien dont elles n'ayent eu connoiſſance: elles ont ſçû les affaires de tous les Etats du monde, par la participation qu'elles y ont eu de toutes les intrigues des particuliers, ſoit de galanterie ou d'autres choſes où leurs avis ont été ne-

ceſſaires, tantôt pour appaiſer les broüilleries, & les querelles, tantôt pour les faire naître ſelon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer : enfin c'étoient des perſonnes par les mains deſquelles le ſecret de tout le monde avoit à paſſer. La Princeſſe Parthenie avoit le goût auſſi délicat que l'eſprit : rien n'égaloit la magnificence des Feſtins qu'elle faiſoit ; tous les mets en étoient exquis, & ſa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'eſt de leur tems que l'écriture a été miſe en uſage, auparavant on n'écrivoit que les Contrats de mariage, & des Lettres il ne s'en entendoit point parler ; ainſi nous leur avons l'obligation d'une choſe ſi commode pour le commerce. Cirus vint en Miſnie, & s'adonna à rendre viſite très-ſoigneuſement à la Reine de cette contrée ; la Princeſſe de Paphlagonie qui étoit avec elle ne lui déplût point, il aimoit fort ſa converſation. Comme ce Prince étoit fort jeune, & fort enjoüé, un ſoir il vint chez la Princeſſe habillé en femme ; car de ce tems-là on s'habilloit en maſque auſſi bien qu'en celui-ci. Sous cet habit trompeur il embraſſa la Princeſſe de Paphlagonie ; & ſe joüant avec elle comme auroit pû faire quelqu'autre Princeſſe,

puis il se démasqua ; elle en demeura transie à un tel point, qu'elle en pensa mourir, & Cirus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en laquelle il n'avoit point crû manquer au respect qu'il lui devoit : elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la Reine Gelatille : il est bon d'expliquer qui étoit cette Reine. Gelatille étoit une veuve, qui depuis la mort de son mari, étoit venuë habiter la ville de Morisate, c'est le nom de la Capitale de Misnie. Comme le Royaume de cette veuve étoit dans un païs si éloigné & si barbare qu'elle n'avoit point vû le monde, elle le cherchoit avec empressement ; & pour en être plus proche, par la permission de la Reine, elle logeoit dans un coin de la place du Palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde : elle avoit de beaux yeux & un beau tein ; mais elle étoit fort maigre, & elle avoit un air fort étourdi, qui faisoit juger, aussi bien que sa conduite, de son peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeunesse à la Cour ne bougeoit de chez elle depuis le matin jusques au soir : on y vivoit sans respect, dînant & soupant avec elle, quand il y avoit dequoi ; car bien qu'elle ne fût pas

dans une grande opulence, elle en avoit assez pour maintenir sa dignité. Sans son déreglement, qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand desordre, elle conservoit néanmoins sa majesté dans son train ; & entre ses principaux Officiers, elle avoit un Chancelier qui étoit une aussi bonne tête qu'elle. Comme elle faisoit sa Cour chez la Princesse, tous ses Courtisans suivoient son exemple, & le Chancelier devint amoureux de la Princesse de Paphlagonie à un tel point, qu'il s'en rendit le joüet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva devant la porte de la Princesse poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout à fait mort ; il tenoit dans sa main une espece de Manifeste, pour justifier l'homicide de soi même, par sa cause : & comme cette folie lui avoit encore assez laissé de sens pour respecter la Princesse, ce Manifeste étoit écrit en Grec, afin que tous ceux qui le lui expliqueroient, le fissent d'une maniere moins passionnée qu'il n'eût fait lui-même, sçachant bien que les termes tendres & amoureux lui déplaisoient ; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement. Enfin il lui vouloit plaire en tout. La Reine de Misnie eut soin de le faire emporter

à son logis, & donna charge qu'on tachât de le guerir. Cette avanture fit fort rire toute la Cour ; & Cirus se servit bien de ce sujet pour faire la guerre à la Princesse de Paphlagonie. Elle en rougissoit, comme si c'eût été Cirus qui se fût poignardé pour elle, je crois que maintenant ceux qui voyagent en ce païs-là en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'étoile de la Reine Gelatille ; on ne parloit que d'elle & des siens ; il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelque avantute chez elle, ou pour elle, dont toutefois pas une n'étoit heroïque. Un certain Chevalier jeune & étourdi comme elle en devint amoureux ; assûrément cela se pouvoit, car elle avoit beaucoup de choses aimables parmi tout ce que j'en ai dit : ce Chevalier ne lui déplût point. Un Prince de ses cousins, qui lui étoit obligé de sa fortune, prenant grand interêt à la conservation de la sienne, fit son possible pour lui faire connoître l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle, dans la crainte qu'elle ne l'épousât : je ne sçai si elle le redit au Chevalier, ou s'il l'aprit d'ailleurs. Le Chevalier l'envoya appeller, & lui donna rendez-vous sur le rempart de la ville où le Prince se rendit. C'étoit en hyver. Com-

me le Chevalier arriva, d'abord il s'excusa de son retardement sur quelque indisposition ; ensuite il lui dit que le feu de son amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle, qu'il ne se pouvoit aider ni de ses pieds ni de ses mains, qu'il falloit qu'il s'allât chauffer devant que de se battre ; l'autre qui ne passoit pas pour le plus grand heros de ce tems, se contrefit fort à l'égard du Chevalier, il le menaça, il lui dit plusieurs paroles outrageantes, & il s'en alla rendre compte de son démêlé à la Reine, qui depuis fut degoûtée de son Amant. Cette avanture fit oublier celle du Chancelier, qui se guerit de ses blessures.

Dans ce tems-là il vint en cette Cour un Prince Italien très-beau & très-bien fait. Après avoir rendu ses premiers devoirs à la Reine de Misnie, il s'alla échoüer comme les autres chez la Reine Gelatille, il en devint amoureux : ce qui donna beaucoup de divertissement au public ; car les Italiens étant fort galans, il n'y avoit jour qu'il ne fit voir chose nouvelle : on couroit la bague, les têtes & le faquin ; on faisoit des carousels ; il donnoit mille serenades, & toûjours de differentes manieres. La Princesse de Paphlagonie regardoit ces divertissemens avec

plaisir, songeant avec une satisfaction interieure combien elle étoit heureuse de voir cela pour une autre, puisqu'elle auroit été au desespoir si on en avoit autant fait pour elle, ayant une vraye horreur pour les amans. Pour la Reine de Misnie, le recit de toutes ces choses la divertissoit, & le plaisir d'en parler avec Parthenie (dans ses lettres s'entend;) car le moindre zephir qu'elle eût senti à la fenêtre, elle l'eût trouvé une tempête, ou un grand orage. Ce Prince fit venir des Comediens de son païs, qui representoient les plus belles pieces du monde en musique, & avec des machines, dont on n'avoit point encore vû de pareilles. Il avoit infiniment de l'esprit: il étoit adroit à toutes sortes d'exercices: il écrivoit bien, se connoissoit en Vers, & en faisoit de fort agréables: il n'y avoit passions qu'il n'eût euës avant celle de l'amour, il sembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre, & pour se mieux faire aimer que cela étoit arrivé ainsi; car il avoit aimé toutes sortes de danses, toutes les courses dont j'ai parlé, tous les jeux d'exercice, ceux des cartes & des dez, même je pense que cela avoit été jusqu'aux jeux de la Merele, de la Poule & du Renard, tant il portoit

loin les choses ; pour la Poësie il en avoit été fou, aussi-bien que de tous les vieux Livres : il n'ignoroit pas une Langue : il avoit aimé la peinture, & il avoit la connoissance des tableaux, celle des fleurs, des plantes, & des médailles, même des papillons & des coquilles. Il connoissoit la Sculpture : il avoit aimé les bâtimens, les jardinages & les fontaines : il avoit eu la curiosité des meubles, & des pierreries, & toutes ces choses avoient succedé les unes aux autres, quand l'amour pour la Reine Gelatille vint à son tour. Il n'y avoit que l'Astrologie dont il n'avoit point eu de connoissance, & sa fortune le fit assez connoître ; car s'il eût connu l'avenir, il auroit évité toutes les disgraces qui lui sont arrivées. Gelatille l'aimoit extrêmement, & cela est facile à croire, puisque pardessus toutes ces bonnes qualitez, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de chose pour elle. Leurs amours durerent long-tems, & cette longueur les diminua. Ils entrerent en jalousie l'un de l'autre à un tel point, qu'ils se querellerent souvent, & même je ne sçai s'ils ne s'étoient point battus ; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne se mariassent ensemble sans s'aimer, car pour lors l'amour étoit

tout paſſé. Elle s'en alla demeurer au païs de ſon mari, ce qui facha fort toute la jeuneſſe de cette Cour ; les plaiſirs finirent preſque en même-tems. Cirus pourſuivit ſes conquêtes ; & le Roi de Miſnie s'étant attaché à ſes interêts, auſſi bien que le Prince Italien, ils le ſuivirent. L'Hiſtoire de Perſe fait aſſez mention de ſes conquêtes, & du progrès de ſes armes, ſans que j'en parle ; c'eſt pourquoi je demeurerai toûjours à nos Dames. La Princeſſe de Parthenie s'éloigna de la Cour, & s'en alla demeurer parmi un nombre de Vierges qui s'étoient retirées pour ſervir aux Dieux ; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un Monaſtere ; là elle converſoit quand elle vouloit avec ſes Dames, & quand elle vouloit auſſi elle voyoit ſes amies. Pendant le voyage du Roi de Miſnie, la Reine ſa femme alloit quelquefois ſe retirer avec elle, dont la Princeſſe de Paphlagonie étoit au deſeſpoir, n'y ayant jamais eu une vertu ſi libertine que la ſienne : la cloîture lui étoit inſupportable, auſſi bien que le ſilence : jamais perſonne n'aima tant à parler qu'elle, auſſi s'en acquitoit-elle admirablement bien. La Reine de Miſnie étoit fort éloignée de la devotion, & ainſi elle ne confirmoit

pas la Princesse Parthenie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir devote. Je dis de le devenir, car je sçûs qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée; esperant cet effet du bon exemple, assûrement le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentimens; c'étoit une societé de personnes d'une vertu, & d'un merite tout extraordinaire, qui causoit même de l'envie aux gens du siecle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette Assemblée. Un grand merite ne s'acquerant pas pour le vouloir acquerir, & la vertu étant un effet de la Grace, ne l'a pas qui veut.

Le Prince Italien fut tué dans les Guerres de Cirus, ce qui causa beaucoup de douleur à la Reine Gelatille: quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers momens. Elle se retira en Italie dans les Etats de son mari: ce fut là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande qui avoit épousé par amour un Soldat estropié de la garnison d'une des places de son mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune: cela se peut croire aisément

aiſément par ceux qui auront oüi dire que le Diable même étoit beau dans ſa jeuneſſe. Cette créature plaiſoit par ſa gentilleſſe ; car il me ſemble que le mot de beauté ou d'agrément ſeroit profané pour elle. Cette gentille Dame danſoit, & chantoit bien ; elle joüoit du Luth : elle avoit enfin force qualitez qui la faiſoient ſouffrir dans les bonnes maiſons, même chez les plus grands. Elle s'amouracha de ce pauvre Soldat, parce qu'il étoit jeune, & qu'il avoit de l'eſprit ; elle en avoit auſſi, mais ſon eſprit étoit peu délicat, & ſans lumieres ; & elle étoit encore aveuglée de la paſſion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien ſon amant avoit l'eſprit de travers. Cette inclination ſe fit en un vilage où il étoit allé prendre l'air, pour ſe remettre de la bleſſure dont il étoit eſtropié. Pour elle, elle étoit à la maiſon des champs de ſon pere, qui eut cette amour deſagréable, & qui défendit ſa maiſon au Soldat ; même elle n'oſoit plus aller danſer ſous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la nuit, ils s'en allerent, & depuis ils ne bougerent de chez la Reine Gelatille. Le mari ſe fit Soldat dans le château où demeuroit cette

Princesse ; qui prit sa femme en si grande amitié, que fermant les yeux à sa naissance, elle la fit la principale personne de sa Cour : elle l'habilla en femme de qualité, ce qui la déguisa fort ; cet habit étoit si opposé à son air, qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gelatille, que l'on ne la connoissoit plus ; & d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour son mari se tourna en une si grande haine, qu'elle ne le pouvoit plus souffrir : cependant le Chevalier dont j'ai parlé, ne sçachant où donner de la tête en son païs, se fit Bandi ; il courut long-tems sur la Mer, & fit toutes sortes de mêtiers. Enfin sçachant que le mari de Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie ; & comme

*Une flâme mal éteinte*
*Est facile à rallumer.*

la Dame dont je n'ai pû trouver le nom, non plus que celui de son mari dans tous les livres où j'ai vû cette Histoire, ni même de quel païs ils étoient, tant ils ont été peu remarquables ; cette femme, dis-je, obligea la pauvre Gelatille à épouser le Chevalier, & à s'en aller errante sur les

mers avec lui, par le ſeul interêt que par ce moyen elle quitteroit ce Soldat, qui lui étoit devenu un mari inſupportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maîtreſſe qui l'aimoit comme ſon amie, & quelle pitié on doit avoir de la pauvre Gelatille. Pour moi j'avouë qu'elle m'en fait beaucoup, & qu'encore que l'on ne s'affectionne point aux perſonnes que l'on n'a jamais connuës, je ne ſonge point à cette Hiſtoire ſans ſentir pour elle de la compaſſion, au lieu que je ſens un grand mépris pour l'autre; que même cela iroit aiſément à l'averſion, tant je trouve dans ſon procedé de ſentimens bas, & des marques d'une méchante ame, & d'un cœur peu reconnoiſſant. La Princeſſe de Paphlagonie voyant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ſes Etats, & que ſa mere étoit morte, ſe crut obligée de s'en retourner: elle devint Reine, quoique nous l'appellions toûjours Princeſſe, & on la vint querir avec un équipage auſſi pompeux que l'on en ait jamais vû en Paphlagonie. Je crois, ſelon ce que j'en ſçai, que ceux qui la venoient querir étoient vêtus à peu près comme les Polonois, lorſqu'ils vinrent querir leur Reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier, c'étoit une certaine caleche dou-

blée d'un brocard d'or, argent & bleu, & attelée de six Cerfs pies : La Princesse qui avoit toûjours été nourrie à craindre le chaud & le froid par la Reine de Misnie, s'écria : *Seigneur Dieu ! me veut-on faire mourir, de m'envoyer une telle voiture ? il vaudroit autant que j'alasse à cheval* ; ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'instant on lui fit voir une Litiere de cristal de roche, ce qui la satisfit fort. Les adieux de la Reine sa tante & d'elle furent *du dernier tendre*. Pour moi je m'imagine que sa tante lui dit : *Ah petite ! ah mignone ! le moyen de vous quitter ; mais au moins on vous écrira. Il faudra songer pour se mettre l'esprit en repos, que nous sommes enrhumées toutes deux : que vous êtes là-haut dans vôtre lit, & moi dans le mien :* & je m'imagine encore que la Princesse lui répondoit : *En effet, il faut bien croire cela, Madame ; car autrement on seroit au desespoir*. Elle partit, & elle fut reçûë dans ses Etats avec des applaudissemens non-pareils ; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient sous les armes, ni la quantité de chars qui vinrent au devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un Livre où sont tous les les Vers que l'on fit pour elle, & les devises qui étoient

par tout. Un de ſes Serviteurs les recüeillit, & les augmenta de quelques Epigrammes, ayant un talent particulier pour cela. Un des beaux eſprits de ce tems, & qui eſt de l'Academie les a traduits, Rien n'étoit égal à la joïe de ſes peuples, ni à ſa proſperité. Elle dormoit quinze heures, & ne donnoit ſes Audiences qu'aux flambeaux; ſa chambre & un grand nombre d'autres que l'on paſſoit pour y arriver, étoient éclairées de mille luſtres plus beaux,à ce que je crois,que ceux que nous voyons maintenant. Elle ne vivoit que de conſommez, ne mangeoit que des ortolans,& d'autres viandes de cette délicateſſe, & beaucoup de confitures, car elle les aimoit fort : elle étoit toûjours couchée ſur un lit de repos, d'où elle ne levoit ſa tête, qui étoit ſur mille petits oreillers, pour perſonne : elle ne ſortoit point : dès que l'on l'importunoit, elle faiſoit ſortir le monde, & envoyoit querir qui il lui plaiſoit : mais hélas ! il lui ſurvint un embarras qui lui cauſa bien du chagrin. Le Chevalier étant couru par d'autres Bandis qui étoient les plus forts,fut obligé de s'échoüer dans un port de Paphlagonie, où ayant pris terre avec ſa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y paſſoit, & de la

Reine ; on leur conta la veneration qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature, que nous n'avons point nommée, mais qui ne sera que trop remarquable par ses méchancetez, dit qu'il falloit troubler ses Etats, & en profiter ; & s'addressant à sa troupe : *Laissez-moi faire*, s'écria-t-elle. Composant des placards contre la Princesse, elle les envoya afficher par tout. La Princesse qui est fort prompte, & qui n'aime pas qu'on lui manque de respect, fit châtier quelques-uns de ceux qui s'en trouverent saisis, quoiqu'ils n'en fussant pas coupables ; & comme elle vit que l'insolence continuoit, elle continua les châtimens de même. Cela souleva les esprits, & il se fit quelque maniere de revolte. Le Bandi & sa suite se mirent à la tête des Rebelles ; & ces troubles durerent quelque tems, pendant que la Princesse envoya demander du secours à ses Alliez. Il y avoit long-tems que les Amazones desiroient de s'allier avec elle, & même il y avoit un Ambassadeur de la part de leur Reine, à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-tems. La Reine des Amazones vint avec des Troupes fort lestes & fort aguerries ; elle tailla en pieces tous ces Revoltez ; chassa les Conjurez

hors de la Paphlagonie, & nôtre Princeſſe demeura ſur ſon Trône triomphante de tous ſes ennemis. Le Bandi & ſa troupe s'embarquerent, & continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoit des gens qui ne reſpiroient que feu & flâme, & qui ne pouvoient demeurer en un lieu où regnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles, ils jugerent que c'étoit un parti à prendre pour eux; ils ſe rembarquent, & ils y parviennent : mais incontinent après leur arrivée la paix ſe fit, ce qui les embarraſſa extrêmement; néanmoins ils n'y furent pas long-tems qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit là une maniere de Miniſtre de ce Roi de Thrace, qui avoit fait ſa fortune dans les derniers troubles, & qui étoit bien aiſe de donner des marques de ſon élevation en toutes choſes : même, pour imiter les Souverains, il ſe faiſoit bâtir un Serail; & comme d'ordinaire ces lieux là ſont remplis d'Eſclaves de toutes nations, il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des gens qui euſſent quelque politeſſe. Il entendit parler de ces Etrangers nouvellement arrivez : & les jugeant propres à le ſervir, il les envoya querir, & leur communiqua ſon deſſein.

Ils accepterent cette commiſſion avec la plus grande joïe du monde, ne ſçachant plus où donner de la tête ; & on leur donna le gouvernement de ce Serrail. Cet emploi nous paroît une choſe bien odieuſe ; mais en un païs où l'on ne connoiſſoit point le Chriſtianiſme, & où la coûtume étoit d'avoir quantité de femmes, cela étoit une choſe ordinaire. Il faut pourtant avoüer que c'étoit une étrange reduction, après avoir commandé dans un grand Etat comme Gelatille, de Reine ſe voir reduite à ſervir des perſonnes ſi inferieures. Quand cette nouvelle vint à la Princeſſe de Paphlagonie, elle en fut fort étonnée. Quelque ſujet qu'elle eût de ne pas aimer ces gens-là, elle eut pitié du Bandi, & de la Reine, de s'être laiſſez entraîner à une ſi abjecte condition, par les mauvais conſeils de la créature qui les avoit ainſi perdus. Cette malicieuſe femme n'y trouva pas ſon compte elle-même : après avoir jetté la Reine dans cet abîme, elle commença à ſe vouloir ſeparer d'elle : elle la voyoit quelquefois ; mais elle alloit blamant la conduite qu'elle lui avoit inſpirée. C'eſt proprement comme mettre les gens dans un bourbier, & les y laiſſer. Depuis pour ſe faire une autre ſocieté, cette

femme s'attacha à une cabale de Thraciennes qui demeuroient auparavant ſur la frontiere. Enſorte que la derniere guerre avoit pillé leurs biens, & les avoit chaſſées de leurs maiſons. Ces Dames de campagne avoient de l'eſprit ; mais l'âge, & leurs déplaiſirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fachées, ne ſçachant par où ſe faire valoir. Elles avoient quelque choſe d'agréable dans la converſation : car elles étoient fort railleuſes, & cela plaît quelquefois. De ſorte qu'elles attiroient du monde chez elles, ſe faiſant aimer de peu, & haïr de beaucoup : voilà la maniere dont elles ſe firent connoître. Elles avoient de la vertu ; mais elles croyoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, & elles mépriſoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts, ſi elles n'en avoient pas, ou les exagerant pour peu qu'elles en euſſent : enfin elles critiquoient tout le monde, & on leur rendoit la pareille. La Dame ſans nom commença à renier Gelatille, & à blâmer ſes deſſeins, auſſi-bien que ces autres Dames avec qui e le s'étoit aſſociée ; mais pourtant le beſoin qu'elles eurent du Miniſtre, fut cauſe qu'elles la

visiterent, non pas dans le Serrail, car bien qu'elle en prît le soin, elle n'y demeuroit pas. Quand on disoit à ces Dames qu'elles hantoient des personnes moins austeres qu'elles, elles s'en défendoient fort, ayant pour coup sûr de chercher leur compte, & puis de se mocquer des personnes qui le leur faisoient trouver. Elles s'aviserent de faire des railleries de la Princesse de Paphlagonie. Rien n'est plus éloigné des belles ames que d'envier la prosperité des autres, & quelquefois en cherchant le foible de ses ennemis, on montre le sien. Elles en firent de même; car elles ne purent trouver de foiblesse en la Princesse, & ne firent que montrer leur mauvaise volonté, & l'envie secrette qu'elles avoient de sa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, & à mettre le Ministre dans ses interêts pour fournir aux frais de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a de coûtume de faire toutes les choses d'éclat: mais leur dessein ayant été divulgué, le bruit en vint jusqu'à la Reine des Amazones, qui en donna avis à la Princesse de Paphlagonie. Elle lui manda qu'elle ne se mît point en peine; qu'elle la tireroit de cette affaire, aussi-bien que de l'autre;

qu'il étoit au-deſſous d'elle de demeurer ſur la défenſive avec des perſonnes ſi inégales ; qu'elle y donneroit remede dans le principe de ſes mauvais deſſeins, & en empêcheroit le progrès de hauteur & d'autorité. La redoutable Amazone envoya un Ambaſſadeur au Roi de Thrace, pour lui faire des plaintes de ſon Miniſtre, & de Gelatille. Cette genereuſe Reine, & le Roi de Thrace avoient liaiſon enſemble, leur Traité de Paix & d'Alliance ayant été renouvellé depuis peu. Le Roi envoya querir le perſonnage, & lui faiſant la réprimande qu'il meritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la Reine des Amazones pour la ſatisfaire ſur toutes les choſes en quoi il auroit pû manquer envers la Princeſſe de Paphlagonie, laquelle par ce moyen eut la ſatisfaction que la Reine des Amazones lui avoit fait eſperer. Gelatille & les autres voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la miſericorde de la Princeſſe de Paphlagonie ; & pour cela employerent la Princeſſe Aminte, amie particuliere de nôtre heroïne. Aminte partit de Thrace, elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joïe à la Princeſſe, qui la reçût avec tout l'accüeil imaginable : elle la re-

gala de tous les plaisirs qui se peuvent imaginer. Elle crut bien qu'Aminte avoit quelque proposition à lui faire ; car cette Princesse avoit un esprit de pacification, & portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une personne aimable & aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien, & qui a toûjours empêché le mal autant qu'elle a pû. Elle avoit des charmes dans l'esprit qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux sçû qu'elle conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venuë chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle : Les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites étoient desertes & décriées. Enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; & pour bien debuter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. C'est une chose qui semblera difficile à croire ; ( mais je l'ai sçû de fort bonne part : ) elle étoit fille de la Déesse d'Athenes qui vivoit en ce tems-là, & qui fut adorée dès son vivant. Cette Deïté étoit si honnête, si sçavante, & si sage, que c'est sans doute ce

qui

qui a donné ſujet à la Fable de dire, qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, & qu'elle avoit toûjours été fille. Toute reverée qu'elle étoit, elle s'humaniſoit quelquefois : elle écoutoit les prieres & les vœux d'un chacun, & y répondoit à toute heure, ſans diſtinction de la qualité, mais bien de la vertu, & ſouvent ſans qu'elle en fût requiſe. Lorſque des perſonnes profanes ont eu la temerité d'entrer dans ſon Temple, elle les en a chaſſez avec toutes les fulminations dignes d'un tel ſacrilege, & leur a donné toutes les maledictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perverſité de leur naturel par la crainte, puiſqu'à ſa vûë ils ne s'étoient point rendus à ſa douceur ; jamais il n'y en eut de pareille. Pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athenes pour la voir, ſi cela ſe pouvoit encore ; car je me perſuade que j'aurois grande ſatisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le Soleil ne penetre point, & d'où la lumiere n'eſt pas tout-à-fait bannie. Cet Antre eſt entouré de grands vaſes de criſtal pleins des plus belles fleurs du Printems, qui durent toûjours dans les jardins qui ſont auprès de ſon Temple, pour lui produire ce qui lui eſt

agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime ; ses regards sur ces portraits portent toute benediction aux originaux. Il y a encore force livres sur des tablettes qui sont dans cette Grotte ; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant, & le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux, lorsqu'elle lance les tonnerres ; celle-ci n'en a jamais, c'est la douceur même. La devotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon sujet pour en parler ; mais je suis assûrée que je n'ennuyerai point le Lecteur en parlant d'une chose si adorable.

La divine Aminte sa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne manqua point de parler à la Princesse du sujet qui l'amenoit. La Princesse lui répondit que la Reine des Amazonnes l'ayant traitée si obligeamment dans tout le cours de ses affaires, elle ne pouvoit rien répondre sans lui en donner part. Elle depêcha en toute diligence vers elle, & lui fit sçavoir les propositions. La Reine manda que quelqu'égard que l'on dût avoir

pour toutes les choſes dont Aminte ſe mêloit, la Princeſſe ne devoit rien écouter ſur ce chapitre, & que l'on ne devoit jamais parler de ces perſonnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, & qu'il falloit les enſevelir dans un oubli éternel. Aminte reçût avec beaucoup de reſpect la réponſe de la Reine des Amazones, & fut ſatisfaite du procedé de la Princeſſe, car elle entendoit raiſon mieux que perſonne du monde.

Alors il y avoit en Sirie un Roi de Damas, qui s'étant marié par une avanture bizare à une Princeſſe des Celtes, envoya un Ambaſſadeur à la Princeſſe de Paphlagonie lui donner part de ſon mariage, à cauſe de la parenté qui étoit entre eux. L'Ambaſſadeur lui contant comme la choſe s'étoit paſſée, lui diſoit que ſon maître voyageant comme un Chevalier errant dans un païs ſi éloigné du ſien, rencontra cette Princeſſe qui avoit nom Galathée, & qu'à l'inſtant il en étoit devenu amoureux; auſſi étoit-elle d'une exquiſe beauté. Son pere qui étoit Roi des Pictes, peuples des plus éloignez des Celtes, avoit beaucoup d'enfans, & elle n'avoit jamais été de l'inclination de ſa mere: de ſorte que l'un & l'autre furent bien aiſes de donner au Roi

de Damas la satisfaction qu'il desiroit. Il la vit, il l'aima ; le mariage fut résolu. & il l'épousa en vingt-quatre heures. Sa condition plaisoit à Galathée : l'exterieur de sa personne lui revenoit moins ; & pour les bonnes & mauvaises qualitez de son ame, elle ne les pouvoit connoître en si peu de tems. Elle eût bien desiré que la chose n'eût pas été si précipitée ; mais je crois que la raison qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoissance qu'elle avoit de l'amour d'un Prince des bords de la Garonne. Ce Prince étoit jeune, bien-fait, en grande estime, puissamment établi par les belles charges qu'il avoit auprès du grand Empereur des Celtes, & possedoit les plus belles maisons du monde, & dans le voisinage du pere de Galathée. Il commandoit pour lors les armées de son pere, pour mettre à la raison quelques Villes qui s'étoient revoltées contre lui. Je ne sçai si Galathée étoit fort assûrée de l'épouser ; mais la simple esperance qu'elle en avoit, lui sembloit plus avantageuse que le parti qui se presentoit. Pour éloigner ce mariage, elle se servit de tous les moyens qui lui furent possibles. Voyant que tous lui avoient manqué, & étant devant celui qui étoit proposé pour

recevoir leur leur foi, elle dit qu'ils etoient pareus : je pense qu'elle ne dit pas au degré défendu, puisque cela n'a été résolu qu'au Concile de Trente ; mais assûrement il y avoit quelque reg e dès ce tems-là, que nous ne sçavons point. Comme on l'appelloit, elle surprit fort la compagnie, & son pere & sa mere plus que tout le reste. Je pense que l'époux ne le fut pas moins, car en Damas on n'est pas accoûtumé à de semblables traits. Son pere & sa mere la gronderent, & tournant la chose en plaisanterie, tâcherent de la faire prendre ainsi à sa Majesté Damasquine. Ce Prince avoit fort peu de politesse, & il avoit si peu été parmi les Celtes, qu'il n'avoit pû en prendre les mœurs. Quoique sa femme eût bien du regret à quitter son pais, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir son mari, qui lui faisoit honte : & s'il eût voulu s'en aller seul, elle en eût été bien aise, mais il ne voulut pas. Ils partirent ; & comme ils furent près de ses Etats, un Prince son beau-frere vint au devant d'elle, qui lui fit la reverence. Elle lui fit une petite inclination de la tête, & ne le salüa pas, quoique ce fût la mode du pais. Lorsqu'elle fut arrivée dans son Palais, au lieu de se montrer à ses Sujets,

elle se mit sur son lit avec son masque, & ne l'ôta point de tout le jour, même les jours suivans elle le mettoit souvent. Quand ses belles-sœurs la vinrent visiter, elles la trouverent sur un lit qui filoit sa quenouille. On dit qu'en Damas l'usage est d'aller mener les Dames qui vous viennent voir, dans leur chambre. Galathée ne prit point cette peine. Se tournant vers ces belles-sœurs : *Vous êtes nées ceans*, leur dit-elle, *vous en sçavez mieux les êtres que moi qui y arrive ; c'est pourquoi allez en vos chambres, vous en sçavez le chemin.* Elle vécut dans ce Royaume les premieres années avec une grande hauteur, n'en voulant apprendre, ni la langue, ni les coûtumes : cela fini, elle les apprit, & se fit aimer des Sujets de son mari. Voilà la rélation que l'Ambassadeur de Damas fit à la Princesse de Paphlagonie, qui eût plus de joie de la fin que du commencement de cette avanture, étant bien aise de la satisfaction qu'avoit alors le Roi son Cousin, & ayant été en inquietude des peines qu'il avoit eües dans le commencement de son mariage. A la verité on pourroit excuser la Reine sa femme de s'être ainsi masquée dans son avenement à la Couronne, parce que les Damasquines ont le

regard rude : & possible craignoit-elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder, ne lui écorchassent le tein, qu'elle avoit beau par excellence, & qu'elle conserva toûjours avec soin. Quand on fait les choses sur quelque fondement, encore cela est-il excusable : mais il lui arriva un accident peu de jours aprés, qui causa bien du chagrin au Roi son mari. Elle étoit allée à la promenade sur un de ses chevaux de manege ; se promenant dans un bois, le sentier n'étoit pas droit, elle donna un coup de canne à son cheval, qui l'emporta comme dans une carriere ; il sautoit les hayes, les fossez & les buissons, & la Reine ayant eu peur, tomba sur des épines ; elle avoit oublié alors à mettre son masque, & elle eut le visage, la gorge & les bras un peu écorchez, elle en fut quitte pour cela. Mais puisque nous sommes sur les Ambassades, il est bon d'ajoûter encore une particularité qui ne sera peut-être pas des moins considerables de cette Histoire Paphlagonique. Il revint un Ambassadeur extraordinaire, que nôtre Princesse avoit envoyé en grande diligence vers la Reine Uralinde, pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à son voyage, ce qui étonnoit fort

toute la Cour de Paphlagonie, parce qu'il mandoit dans toutes ses lettres qu'il partiroit au plûtôt pour s'en revenir, & que le Royaume d'Uralinde n'étoit pas excessivement éloigné de Paphlagonie : enfin à son retour la Princesse lui demanda le sujet d'un si long retardement, & il lui dit, que le lendemain de son arrivée il avoit vû la Reine, qui l'avoit reçû avec tous les honneurs possibles, & avec toutes les marques d'un grand respect, & d'une grande affection pour elle; que le même jour elle lui avoit promis de le dépêcher au plûtôt, & de donner à la Princesse toute la satisfaction qu'elle pouvoit desirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée; mais que depuis ce tems-là ayant sollicité ses dépêches, & son Audience de congé on l'avoit toûjours remis de jour à autre, sans lui en dire la raison : qu'enfin avec bien de la peine il avoit découvert que le jour de sa premiere Audience, cette Reine ayant été jouër, (ce qu'elle faisoit tous les jours,) elle avoit perdu, & s'étoit mise dans l'esprit que l'Ambassade & l'Ambassadeur lui avoient porté guignon. Desorte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revint depuis, parce qu'elle gagna, & qu'elle eut peur de perdre sa bon-

ne fortune par une ſeconde vûë de ce viſage qui l'avoit choquée : & comme ſa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui cauſa le long retardement. Au bout de ce tems la Reine ayant été preſſée au ſorti du jeu de l'expedier, elle avoit répondu : *J'y conſens, auſſi-bien je ſuis en malheur :* & dès qu'il avoit eu ſa réponſe, il étoit parti à l'inſtant. La Princeſſe le queſtionna fort de la beauté du païs, & de la demeure de la Reine : il lui dit que le païs étoit fort beau, & que ſa maiſon étoit admirablement belle ; mais que ſi quelqu'un y eût voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en ayant point de parfaits, elle faiſoit mettre ces Critiques là en priſon. La Princeſſe lui demanda ſi la maniere de s'habiller dans la Cour d'Uralinde étoit ſemblable à celle de Paphlagonie ; il répondit qu'il y trouvoit peu de difference, que cette Reine étoit toûjours très-ſuperbement vêtuë ; qu'elle avoit des aſſortimens de toutes ſortes de pierreries d'une beauté extraordinaire ; qu'elle avoit une affection fort vive pour les Bijoux ; enfin que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art, que des beautez de la natu-

ne. Il ajoûta, qu'il avoit remarqué qu'en donnant ſa main à baiſer, elle montroit ſon coude, ce qui l'avoit ſurpris d'abord ; mais que le conſiderant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté ſi extraordinaire, qu'il avoit jugé qu'elle avoit raiſon. Il lui dit encore, que comme il hantoit les Dames de la Cour de cette Reine, parce qu'il avoit été aſſez long-tems inutile pour chercher ce divertiſſement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie ſur l'ajuſtement de la Reine, quelqu'un lui avoit répondu : vraiment elle n'eſt pas toûjours ainſi, elle eſt quelquefois quinze jours ſans changer de linge, avec une robe graſſe, des rubans ſales, les cheveux dans la même negligence, faute de ſe peigner, & le tout de peur de changer ſa fortune au jeu ; ſon ſcrupule étant ſi grand, qu'elle fait garder juſqu'aux épingles dont elle étoit vêtuë le jour qu'elle a gagné, & s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute ſa Cour ſeroit en conſternation : qu'au reſte c'étoit la meilleure femme du monde, & que ſes Peuples l'adoroient ; qu'elle étoit bonne & familiere ; qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, & l'avoit fort agréable dans la converſation. Il n'y a qu'au jeu, diſoit le chef de l'Ambaſſade,

où elle n'eſt pas toûjours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, & les fait ſouvent manger avec elle ; car elle n'aime pas à garder ſa gravité en mangeant. Sa table eſt ſervie magnifiquement ; mais, Madame, il y a bien des mets dont vôtre Majeſté ne mangeroit pas. Et quoi, dit la Princeſſe ? des Gigots de mouton à l'ail, répondit l'Ambaſſadeur, des Barberobert, des Pigeons à la poivrade, des canards à la dodine, des Pâtez froids, des Pigeoneaux en compote, le tout fort poivré & aſſaiſonné avec oignons ou échalotes; & pour ſon fruit des Sauſſiſſons de Boulogne, & des Cervelats, elle trouve que cela lui fortifie l'eſtomach : & elle me dit dans ma derniere Audience, qu'elle ſeroit d'avis que vôtre Majeſté s'en ſervît. La Princeſſe demanda qu'elle étoit ſa boiſſon ordinaire : l'Ambaſſadeur repartit, que depuis que les Peuples de la Phocide avoient fondé une Colonie dans le païs des Celtes, elle faiſoit venir ſes vins de ce païs-là, & vous remarquerez que c'étoient les vins de Condrieux, & de la Cioutat, qui étoient déja en vogue dès ce tems-là ; comme auſſi, à ce que dit le même Ambaſſadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'eſt pas fort éloignée de celle-là ; &

par la description qu'il lui en fit, tous les Auteurs qui ont traité cette Histoire, Grecs, Arabes, ou Latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Macon, dont jamais la Reine de Damas ne perdit le goût: quelqu'éloignée qu'elle pût être du païs qui le produit, elle en faisoit venir jusqu'en Damas, & en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les Etats étoient voisins des siens. Mais la Princesse, continuant ses questions, prend-elle de l'eau de veau, ou un bouillon le matin, dit-elle, à son Ambassadeur? Non, Madame, dit-il, elle boit un grand trait de ces excellens vins avec une rotie dedans, & ne mange jamais de potage. Quoi! elle ne boit point l'après dînée de limonade? Point du tout, elle ne mange même ni confiture ni fruit. Ce discours m'échauffe, dit la Princesse, & toutes ces viandes si salées & si épicées me prennent à la gorge. On courut promptement aux offices, & on lui apporta deux grands traits d'eau de jasmin qu'elle but soudain pour se rafraichir, & la suite de la Relation acheva de dissiper les vapeurs chaudes qui étoient montées à la tête; car l'Ambassadeur conta comme Uralinde aimoit la Musique, & le plaisir qu'elle prenoit à l'entendre: il
dit

dit que ceux qui l'aimoient comme elle, y en avoient beaucoup ; mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'elle eût voulu, étoient contraints de ſortir, qu'autrement cette Reine eû t toûjours grondé. On ſçut encore par cette Relation que les dedans de ſa maiſon avoient été tous renouvellez & changez par ſon ordonnance. En verité, diſoit cet éloquent Miniſtre, rien n'eſt plus galand, plus commode ni plus ſuperbe : mais elle a une fantaiſie dont les plus ſages de ſon Royaume ſont fort étonnez ; c'eſt qu'elle ne chouche qu'au grenier, encore c'eſt avec une ſi grande précaution contre le bruit que lui pourroient faire les rats, qu'il y a un de ſes principaux Officiers qui n'a point d'autre ſoin que de les empoiſonner ; & cette Charge eſt ſi conſiderable dans ſon état, qu'on ne la donne que pour récompenſe de grands ſervices, & à un homme fort experimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier vôtre Majeſté de l'aller viſiter, je ne lui en dirai pas davantage, elle m'a aſſûré qu'elle vous traiteroit à vôtre mode : la Princeſſe dit qu'il falloit attendre un tems favorable pour cela.

L'Ambassadeur ajoûta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce païs là la Reine des Amazones au Printems. La Princesse témoigna qu'elle seroit bien aise de prendre le même tems pour visiter Uralinde : & congediant l'Ambassadeur, lui fit connoître qu'elle étoit satisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme *l'Autre*, ( on se souvient bien que l'*Amour* s'appelloit ainsi en Paphlagonie ) regnoit dans tous les Etats voisins ; mais cela se doit entendre. Qui est maître du cœur des Rois, & des Souverains, l'est toûjours de tout ce qui est sous leur domination. On ne rencontroit sur la frontiere qu'Ambassadeurs, & l'on ne trouvoit dans les grands chemins que Messagers qui portoient lettres douces ; mais on jettoit toutes ces lettres au feu sans les lire, & l'on renvoyoit les Ambassadeurs beaucoup plus vîte que la Reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin entre l'aube & le lever du Soleil, dans un beau jour d'Eté, la Princesse s'éveilla, & ouvrant son rideau, elle vit Diane qui lui fit force complimens & amitiez pour la remercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le

monde, & pour la loüer de la constance qu'elle avoit euë à demeurer pure comme elle. Elle lui dit que cela meritoit qu'on la déifiât, & que la chose avoit été résoluë dans le conseil de tous les Dieux; que ceux qui faisoient vœu de Virginité s'adresseroient désormais à la Princesse de Paphlagonie, aussi-bien qu'à Diane même; & que bien loin d'être jalouse des Autels, & des Sacrifices qu'elle lui ôteroit, elle se tiendroit honorée d'être associée à elle, & d'être sa compagne. La Princesse toute surprise, ne sçavoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre, & cette éloquence qui lui étoit si naturelle fut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de ses chastes compagnes; & au lieu qu'elle va chassant & errant dans les bois, attendu l'humeur sédentaire de nôtre Princesse, il fut arrêté qu'elle demeureroit en l'air dans une gloire fixe, sans bouger de la même place; sinon qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais euë, & plus encore s'il se pouvoit comme Melusine à Lusignan: enfin être dans la gloire, c'est tout dire, & même davantage que

ſi on particulariſoit, car on n'a point encore fait de deſcription d'une gloire immortelle : la gloire de Niquée eſt une choſe profane, & outre qu'elle n'eſt qu'une imitation de celle-ci, elle n'en peut donner qu'une très-imparfaite idée.

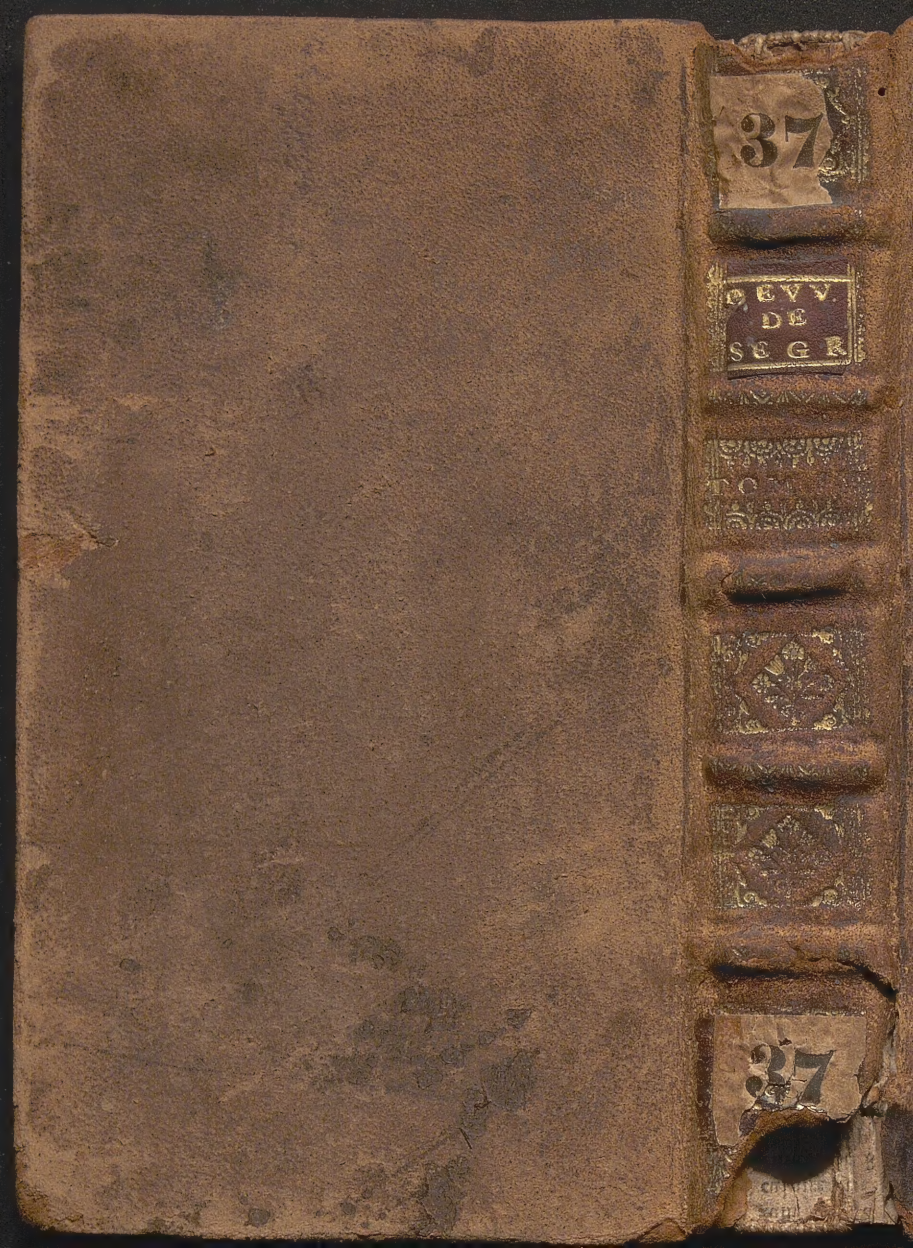
*Fin de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie.*



# TABLE

## Des Pieces contenuës dans la SECONDE PARTIE.




37
OEVV.
DE
SEGR
37

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite